
HD WIDENER
HW RHTN G


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

LES CAMPAGNES D'ALEXANDRE

ÉPILOGUE

V,

LE

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE MINEURE AU TEMPS PRÉSENT



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10.

1884

LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE

AVIS

*Pour les noms anciens cités dans ce volume, on doit consulter la carte de l'*Asie mineure au temps des Grecs et des Romains, *carte jointe au* DRAME MACÉDONIEN.

On trouvera également plus de facilité à suivre les opérations d'Ibrahim-Pacha, si, en relisant le DRAME MACÉDONIEN, *on veut bien se reporter à la carte de l'*Asie mineure au temps présent, *telle que nous l'avons dressée en vue de faciliter l'intelligence des marches d'Eumène et d'Antigone.*

Cette carte accompagne le cinquième et dernier volume des campagnes d'Alexandre, volume que nous offrons aujourd'hui au public.

AVERTISSEMENT

L'orthographe des noms orientaux varie tellement, selon la nationalité des voyageurs qui se chargent de nous les transmettre, que, malgré tous nos soins, nous croyons devoir recommander au lecteur de ne s'attacher, pour reconnaître les localités modernes dont il est question dans ce volume, qu'à la *carcasse* du mot telle que la présentent les consonnes, sans s'offusquer des différences que présenteront souvent les *désinences*. Notre livre renferme généralement des désinences françaises; nos cartes, empruntées aux travaux topographiques des Anglais et des Russes, offrent au contraire, en plus d'une occasion, des désinences conformes à la prononciation anglaise, allemande ou moscovite. En voulant mettre notre texte et nos cartes

d'accord, nous aurions couru le risque de n'être plus intelligibles que pour nos compatriotes; la plupart des étrangers se seraient crus en droit de nous accuser d'inexactitude. Du reste, les méprises ne seront guère possibles si le lecteur, déjà guidé par nos itinéraires, veut bien également tenir compte de cet avis.

PRÉFACE

J'ai vécu trop longtemps avec les lieutenants d'Alexandre pour ne pas éprouver le besoin de savoir et de raconter comment tous ces vaillants hommes de guerre ont fini. Quand la catastrophe imprévue de Babylone eut laissé de nouveau l'Asie éperdue sans maître, il fallut plus de quarante ans de guerres et de massacres pour que le monde ébranlé reprît son équilibre. Pendant toute la durée de cette période néfaste on ne rencontrerait pas une figure sympathique, si Eumène n'était là pour nous montrer qu'à toutes les époques une âme droite et loyale peut discerner la ligne du devoir. Modèle de désintéressement et de fidélité, dans un temps où l'ambition, avec son plus âpre égoïsme, ne choquait personne et s'estimait peut-être elle-même une vertu, Eumène méritait bien que l'histoire lui

réservât, aux côtés d'Alexandre, une place à part dans le Panthéon des héros.

La lutte que pendant huit années, de l'année 323 à l'année 315 avant notre ère, Eumène soutint contre Cratère et contre Antigone en Asie, nous ramène sur le terrain où nous devons nous attendre, si une Providence bienfaisante n'y avise, à voir d'un jour à l'autre apparaître des armées européennes. Ce que nous ont appris de ce long débat des récits confus et déplorablement incomplets nous fait vivement regretter les lacunes que toute la science allemande pas plus que la nôtre ne saurait réussir à combler. Les campagnes d'Alexandre sont instructives; celles d'Antigone et d'Eumène le seraient peut-être davantage, mais il faut renoncer à les bien connaître. L'anarchie ne jette pas seulement le trouble dans les esprits et dans les États, elle apporte aussi le désordre dans l'histoire. Malgré l'insuffisance des documents dont ils disposaient, Diodore de Sicile, Cornélius Népos et Plutarque ont cependant si bien fait ressortir les hautes qualités militaires d'Eumène, sa fécondité de ressources et de stratagèmes, son activité merveilleuse, son étonnant sang-froid dans les con-

jonctures les plus critiques, que je n'ai pu me défendre de plonger de nouveau un regard indiscret sous la tente d'Alexandre, et de me demander quelle avait bien pu être au juste la portée des services rendus au roi de Macédoine par un chef d'état-major capable de déployer, le jour où il commanda lui-même en personne, de si rares mérites.

Quant au rôle politique adopté par Eumène, il a, je ne crains pas de le proclamer, toute mon approbation. Eumène ne se préoccupa jamais que de sauvegarder, autant qu'il était en lui, l'unité menacée de l'empire. La cause pour laquelle il s'armait ne cessa pas un instant d'être à ses yeux la cause du repos public, bien plus encore que celle d'Olympias ou de Roxane; il mit à prévenir le démembrement de l'Asie toute l'énergie qu'apportèrent les Américains du Nord à étouffer les projets de sécession des États du Sud. Si Eumène eût vécu plus longtemps, la domination romaine, loin de devenir un événement fatal et jusqu'à un certain point nécessaire, eût probablement été un événement impossible. Ce Thrace de génie a failli sauver l'hellénisme, et, je l'avoue haute-

ment, pour le développement moral et intellectuel de l'humanité, j'aurais préféré de beaucoup à l'influence de Rome l'influence de la Grèce.

Les démocraties ont généralement la vie courte; leur principe même exclut l'esprit de suite et de prévoyance qui assure aux institutions la durée : pour s'en convaincre, il suffirait de comparer le sort de Gênes et celui de Venise. Ce régime hellénique, si propice à l'éclosion des arts et au développement des intelligences, avec sa cime touffue et sa tige élancée, ne tenait cependant au sol que par des racines peu profondes : le premier souffle de la fortune contraire l'emporta. Pouvons-nous appeler encore hellénisme la civilisation que vont propager en Asie, en Égypte, dans l'Épire et dans la Macédoine, les lieutenants divisés d'Alexandre? Reconnaissons-nous des Hellènes dans Antigone, dans Ptolémée, dans Séleucus, dans Lysimaque, dans Cassandre? Démétrius seul est bien le fils et l'héritier d'Alcibiade. Ce qui survit à la grandeur d'Athènes, c'est un hellénisme transformé, l'*hellénisme macédonien :* jusqu'à l'irruption du mahométisme, l'Asie en gardera l'empreinte, mais

l'empreinte déjà défigurée par la lourde main de Rome.

Le véritable emblème du gouvernement romain, c'est la hache du licteur. Du premier au cinquième siècle de notre ère, l'ordre règne en maître; la passion de l'ordre est devenue, dans cette société souverainement éprise de son bien-être, la vertu dominante. Rome voit sans regret le niveau des plus nobles facultés de l'esprit baisser, pourvu que le niveau des âmes ne dépasse jamais la hauteur moyenne au-dessus de laquelle les débordements sont à craindre. Le monde, en somme, se tient pour satisfait. Sous cette cendre pourtant, si bien refroidie qu'elle paraisse, couvent des haines implacables et de sourdes colères. Qu'importe à la plèbe et à l'esclave la paix sociale? Cette paix si vantée, c'est encore un des luxes du patricien! Rien ne manque à la félicité patricienne : elle a mis sous ses pieds les terreurs de l'Achéron et s'est allégée de tout le poids importun des mystères de la vie future. La résignation n'en est pas devenue plus facile chez ceux qui semblent n'avoir reçu le douteux bienfait de la vie présente que pour donner aux autres, par le spectacle de leur triste

condition, sujet de s'applaudir du lot moins douloureux qui leur est échu.

Tout à coup, au milieu de l'incroyable détresse morale sous laquelle gémit et succombe la majeure partie de l'humanité, s'élève la voix qui crie dans le désert. Le Dieu inconnu que cette voix proclame est bien un Dieu nouveau, car il est le Dieu de la foule immense qui osait à peine élever ses regards jusqu'aux majestés imposantes de l'Olympe : il est le Dieu des humbles et des infortunés. La bonne nouvelle fait bientôt son chemin comme une traînée de flamme; au bout de trois cents ans, les déshérités, dont la part devait être le royaume des cieux, se trouvent assez forts pour disposer, au gré de leurs préférences, de l'empire de la terre. Il se produit alors un phénomène singulier : le monde ne veut plus entendre parler des agitations de la pensée; comme un écolier fatigué, il laisse retomber sa tête sur l'oreiller que la foi nouvelle lui présente. L'abdication volontaire de la raison humaine, « de l'orgueilleuse raison », comme l'appellent encore quelquefois les docteurs, est complète; tout revêt dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, un caractère

puéril et naïf : on dirait un dessein prémédité d'arrêter l'humanité dans son vol. Nous approchons de l'heure où le moine Cosmas écrira la *Topographie chrétienne.* La terre n'est plus un globe soutenu dans l'espace par des forces invisibles; les *hypothèses grecques* ne sauraient prévaloir contre l'autorité de l'Écriture sainte : la terre est une surface plane, entourée de tous côtés par l'Océan, et le firmament, voûte immense, dont le pourtour s'appuie sur de hautes murailles, la recouvre d'une extrémité à l'autre de son étendue.

L'aiguille sommeille ainsi paresseusement, pendant près d'un millier d'années, sur le cadran des âges. Elle ne reprend son mouvement régulier que le jour où les bannis de Constantinople, fuyant la domination turque, viennent répandre à pleines mains sur le sol qui leur offre un refuge, des trésors dont eux-mêmes sont bien loin de soupçonner le véritable prix. L'influence hellénique va de nouveau rajeunir et transformer le monde, mais le monde a dormi près de dix-huit siècles; il a fallu la grande catastrophe de 1453 pour l'arracher à sa léthargie.

On ne met pas impunément en lambeaux l'empire d'Alexandre; l'Europe, qui n'a jamais pris au sérieux les prédictions de Sainte-Hélène, s'apercevra peut-être un jour qu'il ne fut pas plus sage de renverser en 1815 l'empire de Napoléon.

LE

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE

PREMIÈRE PARTIE

LES FUNÉRAILLES SANGLANTES

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIÈRES VOLONTÉS D'ALEXANDRE

On ne cite pas beaucoup de grands hommes qui aient laissé en mourant une postérité nombreuse : Annibal, si je ne me trompe, n'a pas mieux réussi qu'Alexandre, que César et Napoléon, à faire souche. Lysimaque, en revanche, s'est vu entouré de quinze enfants. Lorsque, après la destruction de Thèbes et la soumission d'Athènes, Alexandre eut été proclamé, dans l'assemblée de Corinthe, généralissime des Grecs, Antipater et Parménion le pressèrent en vain de différer l'expédition d'Asie jusqu'au jour où il aurait donné à la

Macédoine ce gage de stabilité auquel toutes les nations monarchiques aspirent : un héritier légitime et incontesté du trône. « Avant de songer à faire la guerre à Darius, lui disait Antipater, occupez-vous d'abord d'avoir des enfants. » Alexandre était trop avide de gloire, trop impatient du moindre délai pour s'arrêter à ce sage conseil; il mettait, à cette époque, sur le même rang le sommeil et l'amour, accusant l'un et l'autre de nous rappeler à un égal degré l'infirmité de notre nature mortelle. Le vainqueur d'Issus, si l'on en croit son propre témoignage rapporté par Plutarque, défendit sévèrement qu'on parlât jamais devant lui de la beauté de la femme de Darius, « la plus belle des reines », comme Darius fut lui-même le plus beau des hommes : il voulait que la famille du monarque vaincu retrouvât dans son camp un sanctuaire inviolable; sous la tente d'une armée en campagne, la vie retirée et invisible à la foule de la résidence royale d'Ecbatane. La chasteté, — une chasteté relative tout au moins, — paraît avoir été, avec la bravoure, le trait dominant de son caractère. Damon et Timothée s'étaient rendus coupables de violences envers les femmes de soldats mercenaires : « Qu'on les punisse de mort, écrivit Alexandre, comme des bêtes féroces, nées pour le malheur du genre humain. » Ce fut Parménion qui, après la prise

de Damas, contraignit pour ainsi dire par ses importunités cet autre Louis XIII à recevoir dans sa couche une captive, Barsine, successivement épouse de Mentor et de Memnon le Rhodien.

D'une humeur douce, élevée à la grecque, Barsine était la fille du satrape Artabaze; le sang des rois, par le côté maternel, coulait dans ses veines. Elle donna bientôt à ce jeune vainqueur, que l'Asie à demi subjuguée et déjà séduite admirait, un fils qui reçut en naissant le nom d'Hercule. A dater de ce jour, nous perdons la trace de Barsine; rien n'indique qu'elle ait exercé le moindre ascendant sur un cœur qui refusait encore de s'ouvrir à toute autre passion qu'à celle de la gloire. Alexandre disparaît, enlevé par un coup soudain : Hercule, relégué avec sa mère à Pergame, devait être alors âgé de sept ou huit ans à peine. Cet enfant, fruit unique d'un premier et tardif amour, eût été sans conteste l'héritier désiré, si le roi avait, dès le début, pris soin de consacrer par quelque cérémonie publique son union avec la fille, devenue veuve, d'Artabaze. Malheureusement, jusqu'au jour où les besoins de sa politique lui conseillèrent de s'allier aux familles royales de Darius et d'Ochus, Roxane la Bactrienne fut la seule femme qu'Alexandre consentit à prendre pour épouse. En face des Macédoniens assemblés, il lui donna solennel-

lement, aux champs de la Sogdiane, aussitôt après la prise de la roche Chorіène, en l'année 328 avant Jésus-Christ, son amour et sa foi. Cinq années s'écoulèrent : Roxane était enceinte quand Alexandre mourut; elle touchait même au sixième ou au neuvième mois de sa grossesse, — les historiens ne s'accordent pas sur ce point. — S'il lui naissait un fils, qui oserait méconnaître les droits de cet héritier posthume à la couronne? Mais dans l'incertitude où l'attente tenait les esprits, il n'était guère possible que d'autres combinaisons favorisées par mainte ambition secrète ne cherchassent pas à surprendre, près de soldats grossiers, précurseurs turbulents des prétoriens de Rome, une adhésion aveugle et irréfléchie.

La mémoire de Philippe, fondateur de la grandeur de la Macédoine, était restée chère à toute cette partie de l'armée, qui voyait avec un profond dépit les complaisances d'Alexandre pour la Grèce et pour les Barbares. Malgré son long séjour sous le toit d'Épaminondas, Philippe nous apparaît comme un Macédonien sans mélange : bien mieux assurément que le conquérant de l'Asie, il représente, dans toute leur naïveté brutale, les aspirations et les convoitises de ces montagnards auxquels, par ses perfidies, non moins que par son activité belliqueuse, il sut peu à peu asservir des

peuples leurs égaux en courage et leurs maîtres dans l'art de la guerre. Moins délicat dans ses goûts qu'Alexandre, Philippe, longtemps avant de faire à Olympias la suprême injure d'un second hymen, avait eu de Philiné, courtisane thessalienne, un fils qu'il reconnut et auquel il donna le nom d'Arrhidée. Faible d'esprit, Arrhidée n'était pas de taille à porter sérieusement ombrage au fils légitime d'Olympias; Alexandre mort, on pouvait se rappeler que ce frêle rejeton d'une tige soudainement appauvrie fut un instant sur le point de régner. Philippe, en effet, paraît avoir entretenu, dans une heure d'aberration étrange, la pensée d'écarter du trône Alexandre pour lui substituer cet enfant naturel, à qui le satrape de Carie consentait à donner sa fille. Avec les mœurs du temps, on ne saurait souhaiter de preuve plus éclatante de la magnanimité d'Alexandre que de retrouver, en l'année 323, Arrhidée encore en vie.

L'armée avait souvent tremblé pour les jours d'Alexandre, quand elle le voyait, malgré les prières de ses soldats, se jeter presque seul au milieu des rangs ennemis ou dresser le premier l'échelle contre la muraille; elle respirait enfin, et la paix si péniblement conquise lui était doublement précieuse, puisqu'en la délivrant de ses inquiétudes constantes, elle lui ouvrait l'espoir de

conserver longtemps un prince dans la force de l'âge, que les dieux avaient jusque-là si visiblement protégé. La nouvelle du danger que courait le roi éclata comme la foudre dans un ciel serein. Les soldats ne voulurent en croire que leurs yeux, et leur importune angoisse força en quelque sorte les portes du palais. Alexandre mourant donna l'ordre qu'on introduisît ces chers et glorieux mutins. L'accablement avait succédé à la souffrance; quand les soldats entrèrent, Alexandre était calme : la pâleur de la mort déjà sur le visage, il trouva encore dans la mâle énergie qui ne devait l'abandonner qu'avec le dernier souffle, la force de se dresser sur son séant. Le défilé à l'instant commença : aussi longtemps que dura la funèbre revue, Alexandre réussit à garder l'attitude que, par un suprême effort, il avait prise. La foule s'écoule lentement, étouffant ses sanglots et retenant ses larmes. Le dernier soldat enfin a passé : resté roi jusqu'au bout, le héros se sent désormais, suivant l'heureuse expression de Quinte-Curce, quitte envers la vie. Il se laisse retomber épuisé sur sa couche.

Les amis qui l'entourent suivent avec anxiété les rapides progrès de l'agonie. Python, Démophonte, Peuceste, Cléomène, Ménidas, Attale, Séleucus, ont passé la nuit dans le temple de Sérapis, y invoquant en vain la protection des dieux; les adoles-

cents gardent le seuil de la chambre; les somatophylaques, muets et respectueux devant ce lit de mort, se tiennent debout, les yeux fixés sur Alexandre. Ils attendent une parole, un geste qui les invite à s'approcher. De sa main défaillante Alexandre appelle près de lui Perdiccas; il lui remet l'anneau royal qu'il vient d'enlever de son doigt.

Est-ce donc à Perdiccas qu'Alexandre entend léguer l'empire? On assure que, pressé de s'expliquer, le roi ne proféra que ces mots : « Je le laisse au plus digne. » Des historiens ont loué Alexandre de s'être ainsi montré plus soucieux du sort de l'État que de la grandeur de sa propre famille. Le fils de Philippe pouvait-il disposer autrement de son héritage? Il ne prévoyait que trop les funérailles sanglantes que lui ménageaient des rivalités qui n'avaient pas attendu ce fatal moment pour se donner carrière.

CHAPITRE II.

QUI SERA LE PLUS DIGNE ?

Antipater et Cratère demeuraient les seuls qui, par leur âge et par leurs services, auraient pu dominer l'inévitable tumulte des compétitions subalternes : ils étaient, en quelque sorte, les maréchaux de l'empire. Par une coïncidence regrettable, ils se trouvaient tous deux, à cette époque, éloignés du théâtre où des chefs qui ne reconnaissaient plus autour d'eux que des égaux, se disposaient à porter une main inexpérimentée et avide sur le pouvoir suprême laissé à leur merci. De cette race de durs et vieux capitaines formés à l'école de Philippe, compagnon de Parménion dans les guerres d'Illyrie, vainqueur des Lacédémoniens à Mégalopolis, Antipater devait être, en l'année 323, presque octogénaire. Cratère était infiniment plus jeune : il avait partagé avec Éphestion la confiance du roi. « J'aime mieux Éphestion, disait Alexandre ; j'estime davantage Cratère. Celui-là, je l'aime, pour tout

dire, comme ma tête. » Quel plus bel éloge pouvait tomber d'une telle bouche! L'instinct du soldat avait devancé ou ratifié ce jugement, et Cratère, à la fois populaire et docile, était incontestablement, malgré sa santé chancelante, l'unique général qui pût déterminer Antipater tombé en disgrâce à lui céder sans trop de résistance le gouvernement de la Macédoine. Ses fréquents démêlés avec Eumène n'indiquaient peut-être pas une nature suffisamment conciliante : Cratère saurait-il, mieux qu'Antipater, maintenir, au gré d'un fils respectueux, l'accord si désirable entre l'autorité dont ne peut se passer le pouvoir militaire et les prétentions impérieuses d'Olympias? Alexandre, il faut bien le reconnaître, n'avait pas eu le choix, et Cratère, escorté de Polysperchon, était en voie de gagner, par la grande Phrygie, les bords de l'Hellespont, au moment où l'effondrement de la royauté aurait rendu sa présence si nécessaire à Babylone.

N'existait-il donc, comme nous n'avons pas craint de l'affirmer, que Cratère et Antipater qui, par leur maturité, par leur notoriété depuis longtemps acquise, pussent aspirer à une prépondérance que les chefs de corps et les somatophylaques accorderaient difficilement à un officier grandi dans des fonctions qu'ils exerçaient eux-mêmes? Antigone le borgne, satrape de la Grande-Phrygie, irait-il se

confondre dans la foule de ces gouverneurs de province qu'Alexandre, en courant, semait sur son chemin? N'était-il pas un tout autre personnage que le plus connu des somatophylaques? Antigone, depuis près de onze ans, était en réalité le vice-roi de l'Asie Mineure. Dans ces provinces opulentes et lointaines, — lointaines, si nous considérons le camp toujours en mouvement d'Alexandre comme le siége de l'empire, — Antigone jouissait de pouvoirs presque aussi étendus que ceux dont se trouvait investi le représentant de l'autorité royale en Europe. Il n'avait, il est vrai, pris aucune part aux campagnes dont l'immortel honneur entourait d'un si vif éclat les noms des jeunes généraux de l'armée d'Asie; en revanche, il savait comment on gouverne des Barbares, et nul n'était mieux que lui en mesure de tirer parti des immenses ressources des pays qu'il venait d'administrer. Antigone touchait à la vieillesse; les historiens lui donnent, au moment de la mort d'Alexandre, près de soixante ans. L'âge ne lui avait rien ravi de son activité, mais détaché en Phrygie, quelques jours avant la bataille d'Issus, lorsqu'il n'était encore que commandant des troupes auxiliaires, il y vécut paisible et en quelque sorte oublié. L'éloignement le tenait d'ailleurs, comme Antipater et Cratère, sans action sur les événements qui allaient se précipiter avec une

violence soudaine et irrésistible : en pareille occurrence, le pouvoir appartient aux généraux qui commandent les troupes.

L'armée reconnaissait alors pour chefs Perdiccas, fils d'Oronte, Léonatus, fils d'Antée, tous deux de sang royal, et Ptolémée, fils de Lagus ; à moins qu'ajoutant foi aux insinuations de Clitarque, nous ne consentions à voir dans Ptolémée le frère adultérin d'Alexandre et le fils naturel de Philippe. Sous les ordres de Ptolémée, de Léonatus et de Perdiccas, Lysimaque, fils d'Agathocle, Ariston, fils de Pisée, Python, fils de Crateuas, Séleucus, fils d'Antiochus, Eumène de Cardie, commandaient les divers corps de la cavalerie; l'infanterie avait pour général en chef Méléagre; la flotte continuait d'obéir à Néarque. Tous ces généraux étaient pleins de vigueur et de séve; tous s'étaient signalés par d'éclatants services.

Né dans l'Orestide, en pleine Illyrie macédonienne, Perdiccas fit ses premières armes contre les Taulantiens. Atteint d'une blessure grave sous les murs de Thèbes, où son impétuosité devança pour l'assaut les ordres d'Alexandre, nous le trouvons au Granique, marchant déjà de pair avec Cratère et avec Cœnus ; il conduit alors à l'ennemi une portion de la phalange. Au siége d'Halicarnasse, sa fougue l'emporte encore ; il se laisse entraîner par

deux soldats ivres à une attaque non moins prématurée que celle qui faillit lui coûter la vie devant Thèbes; attaque inattendue et mal combinée, dans laquelle cependant il apporte tant d'ardeur que peu s'en fallut qu'il n'enlevât la place. Dans les journées d'Issus et d'Arbèles, Perdiccas a repris son poste à la tête de cette partie de l'infanterie qui vint, avec un si magnifique aplomb, se déployer en face des masses profondes que lui opposait Darius. Lorsque, dans la Sogdiane, Alexandre partage son armée en cinq corps, il réserve le commandement d'un de ces corps à Perdiccas. Alexandre a repassé les monts et se porte vers l'Indus; il dirige Éphestion sur la Peucélaotide : qui choisira-t-il pour seconder le lieutenant qu'il appelle un autre lui-même? Il choisira le héros dont la mort n'a voulu ni à Thèbes, ni à Halicarnasse, et qui, par sa valeur bouillante, lui paraît le plus propre à déconcerter les Indiens. Dans la grande journée de l'Hydaspe, Alexandre veut avoir Perdiccas à ses côtés : il le fait monter à bord de sa triacontore et l'enlève au commandement des troupes à pied de la phalange, pour lui confier un de ces gros détachements de cavalerie d'élite sur lesquels il compte pour décider par une charge à fond le succès. A partir de ce moment, Perdiccas devient un des lieutenants le plus constamment en vue et

le plus employés. Cathéens, Malliens, Oxydraques, retranchés derrière leurs chars, ou faisant pleuvoir une grêle de traits du haut de leurs murailles, n'arrêteront pas l'élan de ce faucon auquel il n'est besoin, pour qu'il fonde sur la proie, que de donner le vol. A Suse, quand l'ère des combats semble pour toujours fermée, Perdiccas reçoit des mains d'Alexandre une couronne d'or qui l'égale à Néarque, et une épouse choisie dans l'une des plus illustres familles de la Perse, — la fille d'Atropatès, satrape de la Médie. — Si Alexandre mourant a voulu remettre son anneau au plus digne, — d'autres disent au plus fort, ou au plus vaillant, — le choix qu'il a fait ne pouvait mieux tomber. Il ne manque qu'une qualité à Perdiccas : il n'a jamais su se faire aimer. Dur dans le commandement, d'humeur âpre et violente, Perdiccas, en dépit de sa valeur et de ses services, ne saurait, quoi qu'il fasse, devenir populaire. Ce sera l'impopularité qui un jour le tuera.

CHAPITRE III.

LE ROI DE L'INFANTERIE ET LE ROI DE LA CAVALERIE.

A peine Alexandre a-t-il rendu le dernier soupir, que les cris de désespoir qui retentissent dans le palais, les gémissements des gardes qui se sont répandus, ivres de douleur, dans la ville, propagent rapidement la sinistre nouvelle. Se conformant à l'usage oriental, usage qui s'observe encore fidèlement de nos jours dans le Céleste Empire, quand meurt le souverain, les Perses, en signe de deuil, se sont hâtés de se raser la tête. Non moins consternés et non moins sincères dans leur affliction, s'attendant à tout, les Babyloniens courent se renfermer dans leurs maisons. La nuit vient : personne n'oserait allumer un flambeau; la ville est muette et sombre; on dirait que la vie s'en est tout à coup retirée. Le lendemain seulement, les somatophylaques prennent sur eux de convoquer les principaux hétaires et les chefs de corps. Appelés au palais, ces officiers ont peine à se frayer

un chemin à travers la foule. Une immense multitude, en proie à l'agitation la plus vive, se presse aux abords de l'enceinte d'où les gardes, impuissants et découragés, s'efforcent inutilement de l'exclure : on va décider du sort du monde; les soldats se croient le droit de donner à ce sujet leur avis.

Le tumulte cependant peu à peu s'apaise; la voix de Perdiccas réussit à se faire entendre. Le fils d'Oronte montre à l'assemblée l'anneau qui l'investit d'un pouvoir passager : « Il nous faut un chef, dit-il. Voilà près de six mois que Roxane est enceinte; puisse-t-elle nous donner un prince! En attendant, de qui recevrez-vous des ordres? Choisissez celui d'entre nous à qui vous voulez obéir. » La proposition de Perdiccas n'est-elle pas, en ce cruel moment, la plus raisonnable qu'on puisse faire? Elle provoque cependant l'indignation de Néarque.

Avant de devenir l'épouse de Memnon, Barsine a eu trois filles de son premier mariage avec Mentor; dans la grande fusion opérée à Suse par Alexandre, un lien sacré a fait de l'une de ces trois filles la compagne du commandant en chef de la flotte de l'Euphrate : Néarque se trouve par cette union l'allié naturel de Barsine et d'Hercule; il n'est pas étonnant qu'il prenne en main leur cause : « Eh quoi! s'écrie le vaillant amiral, Alexandre n'a-t-il

point déjà un héritier? Qu'on fasse venir le fils de Barsine! C'est à lui que, par les droits du sang, appartient dès à présent l'empire. » Un long murmure accueille le discours du fils d'Androtime. Malheur aux absents, quand la multitude délibère! Les piques frappent sans interruption sur les boucliers : c'est ainsi que les Macédoniens ont coutume d'exprimer leur désapprobation; quand ils approuvent, ils frappent leur bouclier sur le genou. Ptolémée, fils de Lagus, jeune, ardent, impatient à bon droit des longs embarras d'une régence, couvant déjà peut-être, au fond d'un cœur instinctivement porté aux grands desseins, quelque ambition discrète, veut mettre à profit les indécisions de la foule. « Nous n'avons besoin, s'écrie-t-il, ni du fils de Roxane, ni du fils de Barsine; nous nous suffirons à nous-mêmes : les généraux qu'Alexandre admettait jadis à ses conseils n'ont qu'à se rassembler pour gouverner l'empire. Ils l'ont fait plus d'une fois quand Alexandre se plaisait à demander et à suivre leur avis; ils peuvent le faire encore; le vœu du plus grand nombre nous servira de loi. »

« Pourquoi ne pas déférer plutôt la souveraineté à Perdiccas? murmure, de son côté, Ariston; Perdiccas n'est-il pas clairement désigné aux suffrages des Macédoniens par la volonté dernière d'Alexandre? » Voilà donc le projet d'une usurpa-

tion audacieuse qui se démasque enfin! Offrir, à tous ces lieutenants rivaux et jaloux, de trancher le différend en acceptant pour roi un des leurs, c'est en vérité méconnaître bien étrangement l'instinct le plus fortement enraciné au fond de l'âme humaine. Perdiccas le premier se défend d'avoir jamais songé à briguer un pareil honneur : il ne demande qu'à partager avec Léonatus, avec Cratère, avec Antipater, la tutelle de l'enfant qui naîtra de Roxane. Peut-être va-t-on s'entendre sur ce terrain nouveau et se résoudre à prendre provisoirement un parti, quand tout à coup surgit une combinaison à laquelle n'ont songé ni Perdiccas, ni Ariston, ni Ptolémée, ni Néarque.

La cavalerie seule jusqu'ici a parlé : prétend-on se passer du concours de la phalange? Il y a là seize mille hommes au moins, tous soldats endurcis par dix années de guerre, qui ne souffriront pas, — tenez-le pour certain, — qu'on dispose de l'empire sans leur aveu. Perdiccas a pour lui les hétaires, l'agéma, toute la jeune noblesse hautaine et dédaigneuse qui, fière de n'avoir jamais marché au combat que sous les ordres mêmes d'Alexandre, voudrait s'arroger aujourd'hui la prérogative de lui désigner un successeur. L'infanterie se rangera derrière Méléagre; elle est habituée à le rencontrer dans ses rangs.

Au combat du Granique, au siége d'Halicarnasse, aux journées d'Issus et d'Arbèles, dans la Bactriane, Méléagre n'a pas eu un rôle moins important que Perdiccas : Méléagre est le général d'infanterie par excellence. C'est lui qui, envoyé en Macédoine, au début de l'année 333, avec les soldats récemment mariés auxquels la sollicitude d'Alexandre accordait un congé de quelques mois, ramena en Asie les nouvelles levées qui rejoignirent l'armée à Gordium. Les héroïques débris de ces recrues servirent à combler les vides de la phalange; Méléagre les commandait encore, quand Cratère fut chargé de conduire à Poura, par les défilés de l'Arachosie et les plaines brûlantes de la Drangiane, une colonne, composée des malades et des troupes les plus fatiguées de l'Inde. A aucun moment Méléagre ne s'est séparé des fantassins dont on retrouve chez lui les instincts ombrageux et la rudesse inquiète. Il a plus d'une fois importuné Alexandre de ses plaintes; aujourd'hui il offre un chef tout prêt aux restes du vieux parti qui n'osait, Alexandre vivant, trahir son opposition qu'en célébrant tout bas les gloires d'un autre règne.

Du sein de la foule un soldat obscur a crié : « Vous cherchez un roi ! mais vous en avez déjà un ! Arrhidée est le fils de Philippe et le frère d'Alexandre; nul ici n'est en droit de lui disputer la couronne. »

Arrhidée possédait sur tous ses concurrents un immense avantage : il était sur les lieux. Alexandre connaissait son insignifiance ; il n'aurait pas toutefois jugé prudent de le laisser derrière lui, pendant qu'il poursuivait le cours de ses campagnes. Aussi bien en Asie que dans la Macédoine, le fils de la courtisane n'eût probablement pas tardé à servir d'instrument, qu'il le voulût ou non, à quelque complot ténébreux. Le nom d'Arrhidée est à peine prononcé, que cette solution, la moins prévue de toutes, réunit sur-le-champ dans la foule indécise la majorité des suffrages. L'infanterie se félicite d'avoir aussi son roi ; elle oppose Arrhidée, non pas au fils de Barsine, non pas au fils de Roxane, mais au roi de la cavalerie. Elle restera fidèle aux vieilles coutumes de la Macédoine : mieux vaut encore le sang de Philippe exempt de tout mélange barbare que celui d'Alexandre avec le rejeton de la fille d'Oxyartes.

Méléagre a quitté précipitamment le palais ; il y rentre bientôt amenant Arrhidée, que déjà les soldats ont salué du nom de Philippe et revêtu de la robe royale. Les amis de Perdiccas cependant n'ont pas perdu courage : quand Méléagre se présente, couvert de sa cuirasse et brandissant ses armes, suivi de la phalange qui entoure Arrhidée, il trouve Perdiccas à la tête d'une troupe peu nombreuse, il

est vrai, mais entièrement composée de soldats d'une valeur éprouvée. Python a réuni six cents cavaliers d'élite, Ptolémée s'est empressé d'appeler à lui les adolescents. A l'exception de Méléagre, tous les chefs de l'armée sont maintenant unanimes : ils ne veulent de roi que celui qui naîtra de Roxane. Perdiccas, Léonatus, Antipater, Cratère, lui serviront de tuteurs, — Perdiccas et Léonatus en Asie, Cratère et Antipater en Europe. — Tel est décidément le vœu de la noblesse.

La pédaille n'en manifeste que plus énergiquement sa révolte, et les boucliers retentissent de nouveau sous le battement redoublé des piques. Perdiccas essaye de parlementer; les hypaspistes renversent toutes les barrières, et bientôt, au milieu du plus affreux désordre, on entend siffler les javelots. Le sang coule : ce sont les funérailles prévues par Alexandre qui commencent. Impuissante à contenir le flot qui la déborde, la cavalerie se résigne à évacuer la place; elle se retire en bon ordre dans la plaine. Là, elle reste maîtresse et se trouve en mesure d'intercepter le blé nécessaire à l'approvisionnement de la ville. Arrhidée est roi, mais Babylone commence à souffrir de la famine.

Pendant trois jours Méléagre hésite sur le parti qu'il prendra. Il reconnaît enfin l'urgence de mettre un terme à une situation qui tend à devenir intolé-

rable. Le Thessalien Pasas, Amissas de Mégalopolis et Périlaüs sont députés, au nom d'Arrhidée, vers la cavalerie, dans l'espoir d'arriver à une entente. La phalange suit de près ses ambassadeurs et se range en bataille en dehors des murs. La cavalerie s'avance à sa rencontre. Un conflit semble inévitable. Perdiccas, par bonheur, est aussi éloquent qu'il est intrépide. Il sort des rangs, va droit à la phalange, la harangue et obtient qu'avant d'en venir aux mains, on confère. Les deux troupes se rapprochent, se saluent et, d'un commun accord, finissent par déposer les armes. Des pourparlers s'engagent, et un compromis intervient : Arrhidée conservera la royauté qui lui a été dévolue; seulement, si Roxane a un fils, le monde aura deux rois, au lieu d'un.

CHAPITRE IV.

LA CÉRÉMONIE DES LUSTRATIONS. — SUPPLICE DE MÉLÉAGRE.

Ne croirait-on pas qu'après cet arrangement, le maître de la situation va être Méléagre? Qui avait plus de titres, en effet, à disposer de la volonté flottante d'Arrhidée que celui qui venait d'ouvrir à ce prince, tiré soudainement de l'oubli, le chemin du trône? Par un singulier retour de fortune, ce fut, au contraire, Perdiccas qui, feignant d'accepter avec enthousiasme la combinaison qu'il avait jusque-là combattue, s'empara si bien de l'esprit du faible souverain créé par Méléagre que nul autre instrument, l'eût-il choisi lui-même, n'aurait pu mieux l'aider à consolider sa puissance et à se débarrasser de ses ennemis.

La paix semblait définitivement rétablie, et l'univers avait de nouveau un maître. Le sang macédonien versé par des mains macédoniennes pouvait cependant encore attirer sur l'armée la colère des dieux; il fallait à ce crime une expiation publique

et solennelle. Suivant l'antique usage, le roi ordonne qu'il sera procédé sans délai à la cérémonie des *lustrations*. Les troupes se rassemblent : la cavalerie, avec les éléphants, sous les ordres du roi en personne, fait face à la phalange que commande Méléagre; aux deux extrémités du champ de manœuvre on jette les entrailles d'une chienne éventrée. Arrhidée se porte alors, escorté d'un seul escadron, vers l'infanterie déployée en bataille : il réclame, — qui l'eût jamais pensé? — pour les livrer au supplice, les auteurs de la sédition. Que la moindre hésitation se produise, il chargera lui-même la phalange à la tête de la cavalerie et des éléphants. Est-ce là ce que l'infanterie devait attendre du prince qu'elle vient d'élever sur le pavois? Tous demeurent interdits; Méléagre le premier se trouble et cherche déjà des yeux un asile. Dans cette sommation hautaine, qui ne reconnaîtrait l'inspiration secrète de Perdiccas? Que faire cependant? Il est trop tard pour se concerter, et cette plaine ouverte est un champ de bataille singulièrement propice à la cavalerie.

Personne ne se hasarde à élever la voix, personne n'ose protester ou conseiller une ombre de résistance, tant est grand le prestige de l'autorité souveraine sur ceux mêmes dont cette autorité, à peine née de la veille, est l'imprudent ouvrage! Le front

calme, le regard implacable, Perdiccas, en ce moment, s'avance : d'un geste impérieux il désigne trois cents hommes qu'il a d'avance choisis pour les faire servir de leçon aux autres. « Qu'ils sortent des rangs! » Quel châtiment prétend donc infliger à ces trois cents malheureux l'ennemi de Méléagre? Va-t-il, suivant le vieil usage dont ne s'est jamais affranchi Alexandre, laisser à l'armée rassemblée le soin de prononcer sur leur sort? Rendra-t-il par un simulacre de jugement l'expiation en apparence plus juste et moins odieuse? Tout délai, à cette heure critique, deviendrait funeste : Perdiccas fait jeter sous les pieds des éléphants les factieux qui ont mis en péril l'union si nécessaire des vainqueurs de l'Asie. Leur mort scellera la concorde restaurée et conjurera le courroux des immortels. Dressés de longue date à ces sacrifices sanglants dont l'Inde a été si souvent le théâtre, les éléphants posent leur large pied sur la victime humaine et l'écrasent à la vue de toute la phalange consternée.

Méléagre s'était réfugié dans un temple. Pendant le peu d'heures où il fut tout-puissant, il avait en vain essayé d'arracher au roi Arrhidée l'ordre de mettre à mort Perdiccas; devenu tout-puissant à son tour, son rival n'était pas homme à le laisser vivre. « Il le savait, dit Quinte-Curce, inconstant et sans foi, toujours prêt à nouer des

intrigues et à provoquer des séditions. » La majesté des dieux eût dû protéger le proscrit qui embrassait en suppliant leurs autels, mais nul sanctuaire n'impose un respect suffisant à la haine qui poursuit un adversaire à craindre. Méléagre fut arraché de l'asile qui avait peut-être sauvé de plus grands coupables, qui n'en avait jamais abrité d'aussi dangereux. Perdiccas l'immola sans pitié comme sans scrupule aux exigences de sa propre sécurité. Un sang illustre coulait pour la première fois : la terre ne le but pas aussi aisément que celui d'obscurs hypaspistes; peu de mois se passeraient avant que le sang de Méléagre retombât sur la tête de Perdiccas.

CHAPITRE V.

LE PARTAGE DES SATRAPIES.

L'unité de l'empire pour le moment était sauvée; la machine menacée un instant d'une dislocation complète remettait peu à peu ses rouages en mouvement; caché derrière le fantôme de roi qu'il faisait parler et agir à sa guise, Perdiccas restait l'âme invisible de ce grand corps inerte que n'animait plus le souffle puissant d'Alexandre. Les provinces de l'Asie étaient aussi vastes que des royaumes; l'étendue des distances, la difficulté des communications les laissaient à la discrétion des satrapes auxquels le souverain en confiait le gouvernement. Pour donner à l'œuvre ébauchée la consistance dont une satisfaction présomptueuse la jugeait encore, malgré maint sinistre craquement, susceptible, Perdiccas voulut s'occuper sur-le-champ de la répartition de ces immenses préfectures. « Devenu suspect à tous par ses impitoyables rigueurs, Perdiccas, dit Arrien, soupçonnait de son côté tout

le monde. Il s'empressa d'envoyer, toujours au nom d'Arrhidée, dans les satrapies, les gens qui lui faisaient ombrage. »

Il n'est pas en politique de rôle plus difficile que celui qui consiste à se maintenir le premier entre des égaux. Perdiccas s'était réservé le titre de chiliarque, titre vague sous lequel se cachaient des fonctions dont on appréciera aisément l'importance, si l'on veut bien se rappeler qu'Alexandre en avait jadis investi Éphestion. Le chiliarque macédonien jouissait en réalité de toutes les prérogatives qui furent attachées plus tard dans l'empire ottoman à la position de grand vizir. Les chefs avec lesquels Perdiccas avait immédiatement à compter se nommaient, — outre Antigone et Néarque, — Léonatus, Ptolémée, Lysimaque, Python, fils de Crateuas, un autre Python, fils d'Agénor, Ariston, Séleucus, Laomédon, Philotas, Cassandre, Ménandre, Arcésilas, Attale, Néoptolème et Eumène. La prudence commandait également de faire dans la distribution des provinces une part équitable aux Perses et de laisser à l'Inde les gouverneurs qu'y avait établis Alexandre. Antipater commanderait l'armée en Europe; Cratère serait, dans la contrée qui s'étend des confins de la Thrace aux frontières de l'Épire, le lieutenant du roi Arrhidée. Personne ne songeait encore à Olympias.

On procéda donc sur-le-champ au partage. Ptolémée reçut pour lot l'Égypte, la Libye et toute cette partie de la péninsule arabique qui s'étend au delà du Nil. Cléomène gouvernait déjà cette province au nom d'Alexandre : il dut s'y contenter du second rang et devenir le lieutenant du fils de Lagus. Laomédon, originaire de Mitylène, fut préposé au gouvernement de la Syrie; Philotas à celui de la Cilicie. On donna la Médie à Python, fils de Crateuas; la Carie, à l'ancien commandant des Grecs mercenaires, Asandre; à Ménandre, la Lydie; la Phrygie de l'Hellespont, à Léonatus; la Lycie et la Pamphylie, à Néarque; la Grande-Phrygie, à Antigone; l'Inde en deçà du fleuve, au fils d'Agénor. Les satrapies, orientales restèrent entre les mains de Taxile pour le territoire compris entre l'Hydaspe et l'Indus; d'Oxyartes, père de Roxane, pour les Paropamisades et les peuples voisins du Caucase indien; de Sibyrtius pour l'Arachosie et la Gédrosie; de Stasanor pour l'Arie et la Drangiane. Nous trouvons, à la même époque, dans la Bactriane, Amyntas; dans la Sogdiane, Scythée; Nicanor, chez les Parthes; Philippe, chez les Hyrcaniens; chez les Arméniens, Phratapherne; Tlépolème, dans la Carmanie; Peuceste, en Perside; en Mésopotamie, Arcésilas. « Ce partage, dit Justin, fut réglé par le sort. » Il est difficile de croire à cette distribution aveugle,

quand on voit Lysimaque envoyé en Thrace et Eumène en Cappadoce.

La Thrace demeurait inébranlablement fidèle à son roi, Seuthès; la Cappadoce, négligée par Alexandre, qui ne l'avait pas trouvée sur sa route, continuait d'obéir aux lois d'un souverain indigène, d'Ariarathe. C'était donc deux provinces que l'on donnait à conquérir aux capitaines qui étaient censés les recevoir comme leur part de butin. Le hasard eût fait preuve d'une intelligence singulière, s'il avait, dans cette foule de soldats vaillants, assigné précisément la tâche la plus difficile aux deux généraux le mieux doués pour s'en bien acquitter. Eumène a été, dans toute la force du terme, un grand homme, à une époque où Alexandre semblait avoir épuisé la grandeur. Quant à Lysimaque, compagnon d'Alexandre au passage de l'Hydaspe, triérarque sur la flottille de l'Indus, blessé à l'attaque de la ville des Cathéens, il fut un des sept somatophylaques qui reçurent à Suse une couronne d'or pour prix de leurs services. On citait dans l'armée sa valeur militaire; les sages de l'Inde eux-mêmes estimaient sa sagesse. Ce fut à lui que Calanus l'Indien, prêt à monter sur le bûcher pour abréger par ce sacrifice volontaire une vieillesse maladive, fit don de son cheval nourri dans les champs Nyséens.

CHAPITRE VI.

LA GUERRE LAMIAQUE.

La crise à Babylone n'avait guère dépassé les proportions d'une querelle domestique; le peuple, subjugué, n'y prit aucune part. En serait-il de même en Europe et dans les provinces éloignées de l'Asie? C'eût été folie de le croire : trop de passions s'agitaient sous ce sol brûlant pour que quelque explosion violente ne fût pas à craindre. Avant que la fatale nouvelle de la mort du roi fût portée par des messagers officiels aux deux extrémités de l'empire, le monde, par un secret instinct, s'était déjà ému, et une oreille attentive eût pu saisir au loin le vague frémissement qui fait trembler le feuillage des bois aux approches de l'orage. Le Pnyx cependant n'entendait plus gronder les foudres de cette éloquence passionnée qui savait, à son gré, calmer ou soulever les flots tumultueux de la multitude. Accusé d'avoir reçu vingt talents d'Harpalus et condamné par le tribunal populaire à en payer cinquante, le

grand agitateur avait dû échapper à la prison par l'exil : Démosthène s'était réfugié à Trézène, dans le Péloponèse. De Trézène, il gagna Égine, puis Mégare, guettant, de cet asile, la marche des événements. Quiconque a goûté aux fruits, si souvent amers, de la politique perd la faculté du repos, et se voit invinciblement entraîné à des aventures nouvelles; rien ne peut l'arrêter, ni les conseils de la philosophie, ni les dédommagements de l'étude; rien, pas même l'assurance d'un danger stérile à courir. Il fallait donc s'attendre à ce que Démosthène ne laissât pas longtemps à d'éloquents rivaux le soin de provoquer le réveil de la liberté grecque; mais avant que le décret de bannissement qui l'avait frappé eût été révoqué, la Grèce s'était déjà levée à la voix d'Hypéride et de Léosthène : sur la motion de ces deux orateurs, Athènes décrète l'armement de deux cents trières, de quarante quadrirèmes, et l'appel de tous les Athéniens âgés de moins de quarante ans sous les armes; par un vote solennel, elle déclare la guerre à la Macédoine.

L'argent ne manquait pas; Harpalus avait largement payé l'hospitalité passagère qu'Athènes lui accorda, quand il vint, suppliant, chercher le seul refuge qui pût le mettre encore à l'abri des effets du légitime courroux d'Alexandre. Avec cet argent Léosthène soudoie les mercenaires qui restaient

rassemblés sur les côtes de la Laconie. Traversant ensuite le golfe de Corinthe, il va demander de nouveaux secours aux Étoliens et aux Acarnanes. Dès qu'il se croit en force, il court occuper le pas des Thermopyles. Cette activité était de bon augure. Athènes venait de rencontrer un homme : c'était à elle maintenant de le seconder.

L'accord contre la Macédoine ne fut pas, il faut bien le dire, tout à fait unanime en Grèce. Si Alexandre pesait lourdement sur certaines oligarchies puissantes, il affranchissait du moins les campagnes que ces oligarchies opprimaient. La Béotie était loin de se plaindre de la destruction de Thèbes; elle redoutait plutôt de voir Thèbes renaître de ses cendres. Quand Athènes envoya cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers, avec deux mille mercenaires, rejoindre Léosthène, les Béotiens, embusqués dans les défilés du mont Cithéron, essayèrent d'arrêter ces troupes. Léosthène dut quitter les Thermopyles pour venir ouvrir le passage à l'armée athénienne. Il trouva les Béotiens campés près de Platée, les défit et se reporta sur-le-champ vers les débouchés de la Thessalie.

La coalition cependant peu à peu grossissait : les Phocidiens et les Locriens, les Athamantes et les Dolopes, la plupart des Maliens, les Achéens de la Phtiotide, faisaient en hâte des levées d'hommes

et de chevaux. Sparte seule sommeillait encore : avant qu'elle fût sortie de sa léthargie, Antipater, retrouvant sa vieille ardeur guerrière, entrait résolûment en campagne. Il avait peu de troupes : presque tous les hommes valides de la Macédoine étaient successivement passés en Asie, et les vétérans que ramenait Cratère arrivaient à peine en Cilicie. Ce fut à la tête de treize mille fantassins et de six cents cavaliers que l'infatigable vice-roi descendit en Thessalie, décidé à tout hasarder pour rompre, dès le début, la ligue qui devenait de plus en plus menaçante. Les soldats lui faisaient défaut; il ne désespérait pas en revanche de conserver sur mer l'ascendant dont il avait besoin pour assurer aux troupes de Cratère le libre passage de l'Hellespont. Cent dix trières avaient transporté en Macédoine les subsides qu'Alexandre ne cessait d'expédier à Antipater. Ces cent dix navires furent confiés à Mikion et allèrent sous ses ordres menacer les côtes orientales de l'Attique. Une autre flotte, commandée par Clitus, flotte plus considérable encore, car elle comptait près de deux cent quarante voiles, se dirigea vers le golfe de Corinthe.

Tout l'espoir d'Athènes dépendait du parti que prendrait la Thessalie. Pour décider les Thessaliens à se prononcer en faveur de la Grèce, Léosthène résolut de brusquer l'attaque. Il rencontra Anti-

pater, au moment où ce général s'apprêtait à franchir le Sperchius, le battit, et sut manœuvrer avec assez d'habileté pour couper la retraite à son adversaire. Antipater dut se réfugier dans la ville fortifiée de Lamia, non loin de l'embouchure du fleuve sur les bords duquel eut lieu la rencontre. Tout semblait de nouveau sourire à la république athénienne : Phocion repoussait la descente tentée par Mikion, et la seule armée que la Macédoine avait réussi à mettre en campagne se trouvait bloquée avec le vice-roi dans une place incapable de soutenir un long siége. A partir de cette heure, Lamia devient le pivot de la situation, et la guerre en reçoit le nom qu'elle a gardé dans l'histoire. La seconde levée de boucliers provoquée par les orateurs d'Athènes s'appelle encore aujourd'hui la guerre Lamiaque.

CHAPITRE VII.

MORT DE LÉOSTHÈNE ET DE LÉONATUS.

Léosthène néanmoins ne s'abusait pas sur la portée d'un premier avantage. Pour peu qu'Antipater tardât à succomber, il devait infailliblement être secouru par les armées d'Asie : Léonatus était déjà en marche vers la Phrygie de l'Hellespont. Cette province lui fut, on s'en souvient, assignée par le sort ou par la volonté de Perdiccas, quand eut lieu, dans les plaines de Babylone, la grande distribution des satrapies. Léonatus n'eût point gardé longtemps son lot, si la Grèce se fût affranchie du joug de la Macédoine. On pouvait donc tenir pour certain qu'il répondrait avec empressement aux appels réitérés que ne cessait de lui adresser Antipater. Philotas, gouverneur de la Cilicie, était plus éloigné, mais Philotas ne mettrait pas moins d'empressement que Léonatus à venir au secours de ses frères d'armes. Quant à Cratère, son nom seul valait une armée; la troupe qu'il

conduisait, forte à peine de six mille fantassins, n'avait pas son égale au monde.

Malgré la juste impatience qu'il éprouvait d'en finir, Léosthène dut s'avouer, quand il eut reconnu de plus près les défenses de Lamia, que cette place n'était pas tout à fait une de ces bicoques qu'on enlève du premier assaut. Défendue par toute une armée qui n'avait au demeurant subi qu'un échec, Lamia ne serait probablement réduite que par la famine. Les Athéniens se mirent sur-le-champ à l'œuvre et commencèrent à entourer la ville d'un fossé, opération sans laquelle on ne concevait pas, à cette époque, de blocus possible. Ces sortes de travaux, quand la garnison assiégée est nombreuse et vaillante, ne se poursuivent point sans quelques combats. Accouru pour repousser une sortie des troupes d'Antipater, Léosthène est atteint à la tête par une de ces énormes pierres que lançaient alors, du haut des remparts, les catapultes. On l'emporte, et trois jours après il expire. Antiphile est choisi pour le remplacer.

Certes la décadence n'était pas irrémédiable chez un peuple qui pouvait, après Léosthène et en même temps que Phocion, trouver encore, pour mener ses armées au combat, un soldat de la valeur d'Antiphile. Ni l'activité, ni la résolution ne paraissent avoir fait défaut à ce général, élu dans une

heure de deuil et de trouble. A peine Antiphile a-t-il pris le commandement, que la complication prévue se réalise : Léonatus a franchi l'Hellespont. Entré en Macédoine avec plus de vingt mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers, Léonatus s'avance à marches forcées à travers la Thessalie.

Léonatus n'était pas un adversaire vis-à-vis duquel il fût permis de commettre la moindre faute. A l'exception de Cratère peut-être, la Macédoine ne pouvait opposer de plus redoutable champion aux desseins de la Grèce. Fils d'Antée, admis, dès la formation de l'armée d'Asie, dans le corps des hétaires, Léonatus vit le jour à Pella, capitale de la Macédoine La bataille d'Issus et le siége de Tyr lui valurent l'honneur de prendre rang parmi les somatophylaques, quand un de ces soldats de la première période, Arrhybas, mourut de maladie en Égypte. Il semble cependant que Léonatus manquât des deux qualités les plus essentielles à quiconque se trouve introduit dans la familiarité des princes : le tact et la tenue. N'est-ce pas lui qui, en Bactriane, faisait si mal à propos montre de son esprit et parade de son indépendance aux dépens des Perses prosternés devant Alexandre? La part brillante qu'il prit à la guerre contre les Assacéniens, la blessure qu'il reçut à l'attaque de la capitale des Malliens, ne

assistant Peuceste, pendant que cet aide de camp fidèle s'efforçait de couvrir de son bouclier le roi évanoui, ne purent rendre à Léonatus la faveur royale tout entière. On ne saurait voir, en effet, le signe d'une faveur bien marquée dans la disposition qui investit du commandement des troupes destinées à seconder Apollophane, le satrape des Orites, un général que sa naissance, non moins que ses services, semblait appeler, aussi bien que Peuceste, à gouverner une des grandes satrapies de l'empire. Alexandre, — on a pu s'en convaincre par l'exemple de Clitus, — n'éloignait guère de sa personne que les somatophylaques tombés en disgrâce. La victoire de Cocala, où Léonatus tua aux Orites plus de six mille hommes, en ne perdant lui-même que quinze cavaliers, réussit cependant à effacer le souvenir d'une offense passagère, et les rangs des somatophylaques se rouvrirent enfin au railleur imprudent qui pouvait revendiquer sa part dans le succès d'une expédition sans laquelle la conquête de l'Inde serait demeurée, au sentiment du moins d'Alexandre, un triomphe complétement stérile : Léonatus reçut, comme Néarque, une couronne d'or à Suse. Les droits exceptionnels que Léonatus avait su acquérir à l'estime de l'armée se montrent mieux encore dans la distinction qui associa son nom à ceux de Perdiccas, de Cratère et

d'Antipater, quand il fallut désigner des tuteurs au fils que l'on attendait de Roxane.

Une armée assiégeante ne saurait commettre de plus grande imprudence que d'attendre dans ses lignes l'armée ennemie qui s'avance au secours de la place assiégée. Le général Bonaparte n'hésita pas à sacrifier l'investissement de Mantoue et tous les travaux de difficiles approches, aussitôt qu'il apprit qu'une nouvelle armée autrichienne était descendue des Alpes : Antiphile lui avait donné l'exemple en levant précipitamment le siége de Lamia. Ce mouvement est, sans contredit, une des résolutions les mieux inspirées et le plus heureusement accomplies que les annales de l'antiquité nous présentent. Tout le bagage inutile fut immédiatement dirigé sur la ville de Mélitée, ville située à onze ou douze kilomètres de Pharsale, à vingt kilomètres environ de Larissa, et les Grecs, au nombre de vingt-deux mille fantassins et de trois mille cinq cents cavaliers, dont deux mille Thessaliens, se portèrent au-devant de Léonatus. Antipater ne connut leur départ que trop tard pour les suivre et pour intervenir à temps dans le conflit; Léonatus, brusquement assailli, se vit obligé de livrer bataille acculé à un marais.

Ménon de Pharsale, fils de Cerdimma, Ménon qui avait successivement gouverné la Cœlé-Syrie

et l'Arachosie, avait pris, chose étrange, à moins qu'une similitude de nom ici ne nous abuse, parti pour les Grecs. En tout cas, c'était bien un Ménon qui, dans cette journée, commandait la cavalerie thessalienne, et ce fut ce Ménon qui, au dire de Diodore de Sicile, décida la victoire. Léonatus tomba, tout couvert de blessures : ses soldats réussirent à emporter son corps. La phalange macédonienne, toujours invincible, même dans les défaites, avait été à peine entamée; elle gagna les montagnes et s'y retrancha. Le lendemain, Antipater la rejoignait avec son armée.

CHAPITRE VIII.

BATAILLE DE CRANON. — TRIOMPHE D'ANTIPATER. — SUPPLICE DES ORATEURS ATHÉNIENS. — MORT DE DÉMOSTHÈNE.

Les Athéniens cependant, exaltés par ces premiers succès, redoublaient d'efforts. Ils portaient l'effectif de leur flotte à cent soixante-dix navires et songeaient sérieusement à reconquérir cet empire de la mer qu'ils n'eussent jamais perdu, s'ils avaient mieux suivi les conseils de Démosthène. Malheureusement ils se ravisaient trop tard : les Macédoniens s'étaient aguerris sur l'élément même qui leur était, quinze ans auparavant, si peu familier. Étion, le navarque d'Athènes, fut battu par Clitus dans deux actions successives, près des îles Échinades, parages destinés à voir dans tous les siècles de grandes journées navales — Actium, Prévésa et Lépante. — Pendant ce temps, Cratère arrivait de la Cilicie. A ses six mille vétérans s'étaient joints en route quatre mille soldats auxi-

liaires, mille archers et frondeurs perses, mille cinq cents cavaliers. Le vaillant capitaine, qu'Alexandre envoyait remplacer Antipater et qui n'eût peut-être pas accompli sa mission sans conflit, n'apportait plus à cette heure critique la disgrâce; il portait avec lui le salut. Dans le danger pressant qui menaçait la suprématie de la Macédoine, Cratère n'hésita pas à se ranger sous les ordres du vice-roi. Les deux corps de troupes réunis vinrent camper sur les bords du Pénée, entre les golfes que nous désignons aujourd'hui sous les noms de golfe de Salonique et de golfe de Volo.

Disposant d'une armée de près de cinquante mille hommes, — quarante mille fantassins, trois mille archers ou frondeurs et cinq mille cavaliers, — Antipater pouvait se considérer comme vainqueur, même avant d'avoir engagé la bataille. Les Grecs n'avaient à lui opposer que vingt-cinq mille hommes d'infanterie et trois mille cinq cents cavaliers tout au plus. La seule approche de Cratère suffit pour tenir à l'écart les renforts; la ligue, atterrée, ne songea plus qu'à se dissoudre : toutes les fractions qui la composaient se demandaient déjà comment elles s'y prendraient pour apaiser le ressentiment du terrible vice-roi de la Macédoine. Un seul combat, livré le 7 août 322 sur la route qui conduit de Larisse à Volo, termina la lutte : Antiphile et

Ménon combattirent sans espoir et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, uniquement pour sauver l'honneur des armes. La bataille de Cranon, dans laquelle les Grecs ne perdirent que cinq cents hommes et les Macédoniens cent trente, ne fut point, comme la bataille de Chéronée, une de ces défaites sanglantes dont les peuples vaincus gardent, pendant de longs siècles, l'affligeant souvenir; elle n'en mettait pas moins la Grèce et la Thessalie aux pieds d'Antipater.

Antiphile et Ménon essayèrent vainement de négocier; Antipater et Cratère ne voulaient traiter que sous les murs d'Athènes. Sommées ou prises d'assaut, les villes de la Thessalie tombèrent l'une après l'autre; l'armée macédonienne, à laquelle aucun obstacle ne barrait plus la route, envahit, vers le mois de septembre de l'année 322 avant Jésus-Christ, le sol si souvent foulé de l'Attique. Athènes se souvint alors que le sage Phocion n'avait cessé de lui déconseiller la guerre; elle espéra que cette opinion bien connue de l'illustre vieillard vaudrait à Phocion un accueil favorable dans le camp des Macédoniens : accompagné de Démade, orateur que son penchant notoire pour l'alliance de la Macédoine devait rendre également agréable au vainqueur, Phocion vint solliciter la clémence d'un ennemi envers lequel il n'avait personnellement

d'autre tort que celui d'avoir, en plus d'une occasion, arrêté ses progrès.

Rien ne put désarmer le courroux du vice-roi : Antipater s'était promis d'en finir avec la démocratie athénienne; il exigea qu'Athènes se rendît à merci. Déjà les autres villes traitaient d'une paix séparée; Athènes se soumit sans conditions. Antipater voulait qu'on lui livrât avant tout les orateurs, auteurs et provocateurs obstinés de la guerre; mais les plus compromis, Démosthène et Hypéride, avaient déjà cherché un refuge au dehors : Hypéride dans l'île d'Égine, Démosthène dans celle de Calaurie, qu'un banc de sable joint aujourd'hui à une île bien connue de tous les marins du Levant, — à l'île de Poros. — Frustré dans son espoir de vengeance immédiate, Antipater sut trouver un moyen plus sûr de tenir désormais Athènes en respect et ses turbulents citoyens en bride : il mit une garnison macédonienne dans Munychie et enleva le droit de suffrage à tous les habitants qui ne posséderaient pas une valeur de deux mille drachmes en biens-fonds. Le pouvoir passait ainsi d'une faction à l'autre; sur vingt et un mille citoyens, neuf mille seulement demeuraient investis des droits politiques. Que faire des douze mille autres? Ce que l'antiquité faisait généralement des partis vaincus : les bannir ou les déporter. La Thrace, l'Illyrie, la Grande-Grèce, et

jusqu'à la Cyrénaïque, reçurent ces proscrits, dont la plupart n'en étaient probablement pas à leur premier exil.

La révolution qu'il méditait depuis la mort d'Alexandre une fois opérée dans les pouvoirs publics de la turbulente cité fondée par Cécrops, Antipater pouvait s'en fier aux haines de la faction dominante pour le débarrasser de ses ennemis les plus dangereux. Dès le mois d'octobre, une sentence de mort était portée contre quatre orateurs : Démosthène, Hypéride, Aristonicus et Himeræus. Les limiers d'Antipater, « ses chasseurs de bannis », comme on les appelait, semblaient ainsi, en servant les ressentiments de la Macédoine, n'être que les exécuteurs dociles des volontés du peuple athénien. Le zèle sanguinaire de ces persécuteurs subalternes fournit promptement à l'étranger, dont une oligarchie avide de représailles se faisait complice, trois victimes : Hypéride, Aristonicus et Himeræus. Quant à Démosthène, réfugié à Calaurie, il s'était hâté de chercher un asile dans le temple de Neptune. Menacé d'en être arraché violemment par les satellites d'Antipater, il échappa au supplice qui l'attendait par le poison.

Il y avait à peine un an qu'Alexandre était mort, et déjà deux de ses lieutenants, — Méléagre et Léonatus, — l'avaient rejoint au sombre séjour.

Quatre orateurs et le plus grand de tous les philosophes, Aristote, ravi par un trépas mystérieux à la science, prenaient, avant que l'année 322 se fût écoulée, le même chemin. La barque du vieux Charon allait bientôt fléchir sous le poids des âmes illustres que les factions tour à tour triomphantes se préparaient à lui envoyer. Les grands règnes ont souvent de ces issues funestes; ils les ont surtout quand le sort les termine par une catastrophe imprévue et prématurée.

CHAPITRE IX.

RÉVOLTE DES COLONIES GRECQUES EN ASIE. — NAISSANCE DU FILS DE ROXANE. — LE PARTI DE PHILIPPE ET LE PARTI D'ALEXANDRE. — MEURTRE DE CYNANÉ.

Antipater eût peut-être été de taille à continuer, dans une certaine mesure, Alexandre; son âge avancé lui interdisait cette ambition. Le rang qu'il n'osait prétendre à occuper, il n'entendait cependant le céder à personne. Fortifiant son pouvoir d'une alliance de plus en plus intime avec Cratère, auquel il s'empressait d'offrir sa fille Phila en mariage, il observait d'un œil soupçonneux et jaloux l'influence grandissante de Perdiccas en Asie. Le tuteur des rois ne s'endormait pas, en effet, dans sa victoire : Antipater avait étouffé la révolte d'Athènes; lui, Perdiccas, il venait de comprimer, avec non moins de décision et d'énergie, le soulèvement des colonies grecques établies par Alexandre dans les satrapies supérieures. Python, fils de Crateuas, un des somatophylaques, à qui était échu le gou-

vernement de la Médie, fut l'instrument dont il se servit pour dissiper ce rassemblement de vingt mille fantassins et de trois mille cavaliers qui, à la première nouvelle de la mort d'Alexandre, s'étaient empressés de quitter en masse leurs cantonnements. Les révoltés se flattaient de pouvoir traverser toute l'Asie sans rencontrer, dans le grand désarroi, de force qui fût capable de leur fermer la route. L'espérance n'offrait assurément rien de chimérique. Obligée de faire face de tous côtés à mille embarras divers, encore agitée par ses dissensions intérieures, l'armée macédonienne se trouvait dans un état de désorganisation complète. Perdiccas n'avait pu donner à Python que trois mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers. Les renforts que l'ancien somatophylaque recueillit en chemin ne s'élevèrent pas, malgré toute la bonne volonté des satrapes, à plus de dix mille fantassins et de huit mille cavaliers. La lutte fût donc encore demeurée inégale, si Python n'eût appelé à son aide la corruption. Python parvint à séduire Lipodoros, un des chefs qui, sous les ordres de Philon l'OEnian, conduisaient les bandes insurgées : un détachement de près de trois mille hommes fit soudain défection. Le reste de la troupe hésitait, ébranlé; Python n'eut guère de peine à endormir ses méfiances. Que les Grecs consentissent seulement à déposer les armes

un libre passage leur était ouvert! Les temps modernes eux-mêmes nous ont appris ce qui advient le plus souvent d'une troupe assez imprudente pour se livrer à l'ennemi désarmée : les Macédoniens ne ratifièrent pas les promesses artificieuses de Python ; dès qu'ils virent les Grecs sans défense, ils les passèrent tous au fil de l'épée.

Perdiccas, pendant ce temps, marchait avec Eumène sur la Cappadoce et dirigeait Lysimaque sur la Thrace. C'était peu d'avoir pris l'empire, si on ne l'empêchait de se démembrer. Seuthès, le roi des Thraces, tenait la campagne avec une armée de vingt mille fantassins et de huit mille cavaliers; Ariarathe, de son côté, se proclamant souverain indépendant de la Cappadoce, s'avançait, à la tête de quinze mille cavaliers et de trente mille hommes d'infanterie. Lysimaque ne put obtenir sur Seuthès qu'un douteux avantage; Perdiccas, secondé par Eumène, fut plus heureux : il vainquit Ariarathe en bataille rangée, lui tua quatre mille hommes, s'empara de cinq mille prisonniers et fit mettre en croix, avec toute sa famille, le dangereux rebelle tombé en son pouvoir. De la Cappadoce, il revint sur ses pas, entra dans la Pisidie, où Balacre, fils de Nicanor, avait été massacré, du vivant même d'Alexandre, et livra cette contrée fertile, mais de temps immémorial indomptée, au pillage.

Ainsi donc la révolte échouait partout : Antipater, Cratère et Perdiccas dominaient complétement la situation. Ils demeuraient les maîtres, s'ils savaient seulement se maintenir unis. La paix du monde était entre leurs mains; ils la sacrifièrent follement à de mutuels ombrages. Pour que des généraux se résignent à voir sortir de leurs rangs l'autorité suprême, il faudrait complétement modifier les instincts les plus impérieux du cœur humain; il faudrait supprimer l'envie : le génie lui-même n'y est pas parvenu. L'empereur Napoléon a constamment trouvé des rivaux secrets jusque dans ceux de ses lieutenants qui furent, en apparence, le plus soumis à l'ascendant de sa merveilleuse fortune.

Antipater se croyait quelque droit à revendiquer la suprématie; il se montrait toutefois disposé à tenir compte des services éclatants de Perdiccas, aussi bien que de ceux de Cratère. A Cratère, il avait donné la main de sa fille Phila; il offrait celle d'une autre de ses filles, de Nicée, à Perdiccas. L'offre fut, paraît-il, accueillie avec un certain empressement, car Nicée partit sur-le-champ pour l'Asie, confiée aux soins de son frère Iolas et d'Archias. L'union qui devait cimenter à jamais l'alliance des deux vice-rois n'était pas encore conclue que déjà les germes de discorde, trouvant, comme

ces plantes vénéneuses qu'engendre l'humidité des grands bois, un sol singulièrement propice à leur développement, se mirent à percer de toutes parts.

Reportons-nous un instant dans les plaines de la Chaldée : deux ou trois mois, quelques semaines peut-être, après la mort du conquérant pleuré par l'Asie, Roxane donnait le jour à un fils qui reçut en naissant le nom, si cher aux troupes, d'Alexandre. Tant que le faible descendant de Philippe occupa seul le trône, Olympias retirée en Épire semblait s'être résignée au rôle effacé que lui faisaient la mort de son fils et le triomphe de jour en jour plus marqué d'Antipater, son ennemi personnel. La naissance du fils de Roxane lui rendait le droit et lui imposait presque le devoir d'intervenir dans les affaires publiques, au nom de sa tendresse d'aïeule justement alarmée. Son premier soin fut de chercher pour ce frêle rejeton un appui contre l'ambition peu scrupuleuse que sa haine attribuait, sans pouvoir en fournir encore la preuve, au vice-roi de la Macédoine. Perdiccas devait, dans sa pensée, contre-balancer le crédit dont la victoire de Cranon venait d'investir Antipater : elle lui fit proposer en secret d'épouser, au lieu de Nicée, Cléopâtre sa fille, veuve du roi des Molosses. Cléopâtre, au début de la guerre lamiaque, avait déjà failli devenir la compagne de Léonatus.

Accepter l'offre d'Olympias, ce n'était pas seulement, de la part de Perdiccas, repousser les avances flatteuses d'un rival de puissance et de gloire, c'était, au point où se trouvaient les choses, lui jeter audacieusement le défi par un de ces manques de foi qui, entre princes comme entre particuliers, ne se pardonnent guère. Emporté par son zèle pour la famille royale, Eumène ne voyait qu'avantage à cette rupture ouverte; il pressait Perdiccas de renvoyer Nicée à son père et de faire venir sans délai Cléopâtre en Asie. Le frère de Perdiccas, Alcète, émit un avis plus prudent : « Il fallait, disait-il, commencer par épouser Nicée; les prétextes ne manqueraient pas pour la répudier, quand les circonstances se prêteraient à l'accomplissement du projet d'Olympias. » Alcète espérait gagner ainsi du temps et mettre le vieux vice-roi hors de garde, mais d'autres intrigues venaient à l'improviste se greffer sur celles de la mère d'Alexandre.

Le vieux parti de Philippe, auquel Antipater ne pouvait se montrer hostile, car il lui avait appartenu de tout temps en secret, se sentait menacé par la déchéance presque inévitable dans un délai prochain d'Arrhidée. Ce qu'il redoutait le plus, c'était la réapparition d'Olympias sur la scène. La reine aïeule ne faisait guère mystère de ses implacables projets de vengeance : on la savait femme à n'avoir

pas en vain mûri ses rancunes et ses soupçons dans l'exil. Pouvait-on penser que cette fille de l'Épire, qui avait du sang d'Achille dans les veines, serait, si jamais elle parvenait à ressaisir le pouvoir, disposée à épargner le souverain ridicule que l'infanterie, dans un jour de révolte, imposa aux lieutenants étonnés d'Alexandre ? Arrhidée était incapable de se défendre lui-même : il fallait l'étayer, pour que, dans sa chute, il n'écrasât pas son parti. Fils d'une courtisane de Larisse, Arrhidée reconnaissait pour sœur Cynané, fille illégitime aussi de Philippe par une mère illyrienne. Cynané n'était pas moins résolue qu'ambitieuse. Philippe, de son vivant, lui donna pour époux un de ses neveux, Amyntas; Alexandre la fit veuve, en ordonnant ou du moins en autorisant le meurtre de ce cousin vraisemblablement compromis dans une des conspirations qui troublèrent le début de son règne. Ainsi, de tous côtés il y avait, suivant l'expression albanaise, « du sang » entre le parti de Philippe et le parti d'Alexandre. Cynané se promit de ne pas attendre l'effet des menaces que, du sein de l'exil, proférait déjà contre elle Olympias : elle passa en Asie avec sa fille Adea, qui prit, à cette époque, le nom d'Eurydice, et ne cacha pas le dessein qui l'amenait. Il n'existait, suivant elle, qu'un moyen de sauver à la fois la descendance de Phi-

lippe et le parti qui se faisait une arme des souvenirs toujours vivants du vieux règne : Eurydice devait devenir l'épouse d'Arrhidée.

Perdiccas et Alcète n'eurent probablement pas besoin des instigations d'Olympias pour comprendre le danger que leur autorité allait courir, si cette union, évidemment destinée à émanciper Arrhidée, s'accomplissait : ils se hâtèrent de faire mettre à mort Cynané. Le crime venait trop tard. L'indignation des soldats contraignit Perdiccas à consentir au mariage qu'il avait essayé de prévenir par un meurtre. Les assassinats ne coûtaient guère alors aux rois et aux ambitieux : ils s'en permettaient même souvent d'inutiles.

On aperçoit d'ici sur quel terrain les deux familles rivales, profitant d'une situation encore mal définie, essayent de s'établir. Les animosités qu'on vit troubler de leurs jalousies les derniers jours du règne de Philippe, ont repris leur cours : Olympias, Cléopâtre, Roxane, appuyées sur Perdiccas et sur Eumène, constituent le parti qu'avouerait sans doute Alexandre; Eurydice, décidée à maintenir, à rendre même, s'il se peut, plus réelle et plus effective, l'autorité nominale dont a joui jusqu'à présent Arrhidée, représente avec Antipater, avec Cratère lui-même, tristement infidèle au souvenir de son maître et de son ami, les anciennes

répugnances qui s'efforcèrent jadis d'écarter la descendance d'Olympias du trône. Les dissensions de l'armée vont donc se compliquer d'une querelle de femmes : le droit, on ne saurait le nier, est tout entier du côté d'Olympias.

CHAPITRE X.

FUITE D'ANTIGONE. — ATTITUDE MENAÇANTE DE PTOLÉMÉE.

L'élection d'Arrhidée avait rendu la tâche de Perdiccas doublement difficile. Pour qu'il pût se trouver en mesure de transmettre au fils de Roxane, quand cet héritier posthume serait parvenu à l'âge adulte, la succession intégrale de sou père, il fallait que Perdiccas devînt un régent sérieux. Le pourrait-il, tant qu'Arrhidée se croirait des droits égaux à ceux qu'assurait au prince nouveau-né le sang presque divin d'Alexandre? Après avoir réglé les destinées de l'empire, partagé les provinces, proscrit les mécontents au nom du fils de Philippe, serait-il bien venu à réclamer des soldats la déchéance de ce roi qui devenait tout à coup un obstacle? La confiance que Perdiccas témoignait à Eumène excitait d'ailleurs de plus en plus les ombrages des Macédoniens. Ce Thrace, ou plutôt ce *Chersonésien,* comme l'appelle Plutarque[1], ne fut

[1] Eumène était né à Cardie, ville de la Chersonèse de Thrace, qui fut successivement, au dire de Strabon, colonie de Milet, de Clazomène et d'Athènes.

jamais populaire dans l'armée : Alexandre, qui appréciait hautement le mérite exceptionnel de son secrétaire, eut besoin de toute sa fermeté pour le soutenir contre l'inimitié de Cratère et d'Éphestion. La patrie d'Eumène, c'était la tente de son roi : le roi mort, où cet étranger eût-il reporté son culte et ses affections, si ce n'est sur les débris augustes de la famille royale?

Olympias, qu'Antipater croyait avoir réduite à un éternel isolement, possédait donc encore un parti! Antipater pouvait-il le tolérer? Il se fût peût-être accommodé avec Perdiccas, jamais avec Eumène et avec Olympias. Les affaires d'Europe occupaient trop l'impérieux vice-roi pour qu'il songeât alors à passer en Asie. Antipater faisait, à cette époque, la guerre aux Étoliens, dont l'humeur capricieuse constituait une menace incessante pour la tranquillité de l'Achaïe et du Péloponèse. Perdiccas avait donc quelque temps devant lui : son intérêt lui commandait de profiter de cette trêve passagère pour ne pas laisser dans les provinces qu'il venait de soumettre de mandataires douteux qui pussent livrer un jour le passage de l'Hellespont aux troupes de son adversaire. C'était assez déjà d'avoir remis l'Égypte, avec la riche vallée du Nil, aux mains de Ptolémée; l'imprudence lui aurait paru toucher à la folie, s'il eût abandonné la Ci-

licie et les hauts plateaux du Taurus à Antigone.

Aucun lien de camaraderie militaire n'existait entre le gouverneur de la Phrygie et les généraux qui venaient de faire la conquête de l'Inde. Si, dans le partage des provinces, Antigone conserva le lot qui lui était échu du vivant d'Alexandre, ce fut probablement parce qu'il eût été par trop périlleux de vouloir, en un moment de trouble et d'anarchie, disputer au puissant satrape le terrain qu'il occupait; mais on ne peut douter que Perdiccas n'ait, dès la première heure, considéré le pouvoir presque indépendant dont il était obligé de tolérer temporairement l'exercice, comme une combinaison tout à fait incompatible avec l'unité de l'empire. La méfiance d'Antigone était en éveil; il se sentit menacé aussitôt qu'il vit l'autorité de Perdiccas affermie. Sans attendre que l'armée de Cappadoce, en marche vers le littoral, fût venue occuper la province maritime où il demeurait encore le maître, il s'embarqua de nuit, avec ses amis et son fils Démétrius, sur des bâtiments qui le transportèrent en Europe. Antigone, en se dérobant au péril qu'il appréhendait, ne faisait qu'aller au-devant des secrets désirs de Perdiccas, car le tuteur des rois eût vivement regretté d'être, en ce moment, obligé de s'arrêter dans la Cilicie pour y combattre une autorité hostile; une autre province, l'Égypte, lui

causait de trop justes et trop pressantes alarmes.

L'Égypte, de tout temps, a su se suffire à elle-même. En se faisant attribuer ce gouvernement, Ptolémée s'était mis hors des atteintes d'une suprématie qu'il n'avait affecté de reconnaître qu'avec la ferme intention de s'y soustraire le plus tôt possible. Ptolémée, fils de Lagus, était natif d'Éorde, ville de la Macédoine. Il fut, avec Harpalus, Néarque, Érygius et Laomédon, de ceux que la colère de Philippe contraignit à chercher leur salut dans la fuite. Alexandre l'attacha de bonne heure à sa personne et semble l'avoir pénétré plus que tout autre de son esprit. A l'image du héros que son jeune enthousiasme voulut prendre pour modèle, Ptolémée sut unir une extrême bienveillance à la plus rare bravoure. Il n'est guère de campagne qui ne soit marquée par ses exploits. C'est lui qui, après la bataille d'Issus, se lance avec ses cavaliers à la poursuite du monarque vaincu et franchit ce ravin que Quinte-Curce nous montre à demi comblé par les cadavres des fuyards; c'est encore lui qui, dans la Perside, court attaquer de front Ariobarzane. La Bactriane, la Sogdiane, l'Inde surtout, le placent, en quelques journées, au premier rang. Après avoir ramené Bessus du fond des déserts qui environnent Nautaque, il dirige les travaux d'approche contre la roche Choriène, ter-

rasse en combat singulier le chef des Aspiens, commande une colonne dans l'attaque si périlleuse d'Aorne, une autre colonne dans l'assaut livré à la capitale des Malliens. Assis aux côtés du roi à ce fatal banquet de Maracande qui coûta la vie à Clitus, nous le retrouvons dans la barque qui porte le conquérant sur la rive gauche de l'Hydaspe. A qui Euryloque s'adressera-t-il, quand, le cœur gonflé d'inquiétude et de crainte, il viendra dénoncer le complot des adolescents? Il s'adressera au somatophylaque qui s'efforça en vain de sauver Clitus et qui n'en est devenu, par ce zèle généreux, que plus cher à son roi. Les autres généraux sont tous gens de mérite; Ptolémée, le Ptolémée d'Issus et de Nautaque, est pourtant hors de pair; l'armée macédonienne n'a pas de meilleur général de cavalerie. La destruction des Cosséens, accomplie dans l'hiver de 324 à 323, couronne ses faits d'armes et met le sceau à sa réputation : le gouvernement de l'Égypte sera le prix qu'après tant de services Perdiccas se verra forcé de lui accorder, quand aura lieu le grand partage des provinces, avant-coureur du démembrement de l'empire. Ptolémée, on s'en souvient sans doute, reçoit cette satrapie, qui mériterait déjà le nom de royaume, des mains de Cléomène, et s'occupe sans délai d'étendre son influence, d'un côté, sur les côtes de la Libye; de

l'autre, sur la péninsule Arabique. Un de ses lieutenants, Ophellas, pousse plus loin encore; il va subjuguer Cyrène, la ville florissante qu'a fondée le Lacédémonien Battus, Cyrène dont les rois, chantés par Pindare, envoyaient jadis, à travers les mers, leurs chevaux disputer aux coursiers de l'Élide les couronnes que la Grèce décerne aux vainqueurs des Jeux Olympiques.

CHAPITRE XI.

LE TOMBEAU D'ALEXANDRE. — EUMÈNE EST INVESTI DU GOUVERNEMENT LAISSÉ VACANT PAR LA FUITE D'ANTIGONE.

Alexandre avait en quelque sorte désigné Babylone pour le futur siége de l'empire : c'est donc à Babylone qu'auraient dû reposer ses dépouilles mortelles, si l'on n'eût préféré les acheminer vers Ægæ, le Saint-Denis et le Westminster de la Macédoine : Ptolémée parviendra cependant à détourner ces précieuses reliques vers Memphis. L'Égypte n'est-elle pas réputée la terre des sépultures saintes et des tombes inviolables? Il fallait donc alors construire une nouvelle pyramide pour y enfermer le trésor ravi à la Chaldée! On se contenta d'enfermer le corps d'Alexandre dans un cercueil d'or, et Memphis elle-même ne tarda pas à être dépossédée par Alexandrie. Ce fut là, dans cette ville qui lui devait sa naissance, que le conquérant de l'Asie put dormir un sommeil paisible durant plus de deux

siècles. L'an 88 avant Jésus-Christ, son sépulcre fut violé par la cupidité, comme l'avait été celui de Cyrus. Les chercheurs de trésors n'ont jamais hésité à profaner la dernière demeure des rois ou des héros, et l'on ne prend guère en vérité le chemin d'assurer une longue paix à ses cendres quand on leur prépare, dans son orgueil, un trop magnifique asile. Jules César vit, dit-on, le corps d'Alexandre confié, dès cette époque, à un cercueil de verre; Auguste vint le contempler à son tour, lui mit sur la tête une couronne d'or et le couvrit de fleurs. Sous l'empereur Sévère, la tombe qu'avaient visitée Jules César et Auguste existait encore : à la fin du quatrième siècle de notre ère, personne n'aurait pu dire où gisaient les restes du mortel qu'un éclat sans égal avait, depuis que l'humanité existe, le plus rapproché des dieux.

Maître de ce sacré dépôt, ayant à sa disposition toutes les ressources de la plus fertile province de l'empire, Ptolémée offrait prise aux soupçons tout autant et avec plus de raison peut-être qu'Antigone et Antipater. Quel était en ce moment le pouvoir légitime? Le pouvoir des deux rois. Au nom de qui parlait Perdiccas? Au nom du jeune Alexandre et d'Arrhidée. Par conséquent, quiconque ne se soumettait pas à Perdiccas s'insurgeait de fait contre le droit. Anne d'Autriche et Mazarin n'eurent pas

pour leur autorité, pendant la longue minorité de Louis XIV, de plus solides fondements que Perdiccas. On reprochait à Perdiccas une humeur hautaine, une inflexibilité de caractère touchant à la rudesse : il n'en est pas moins vrai que tout ce qui avait alors quelque souci de la paix publique, tout ce qui croyait que le souvenir d'Alexandre devait préserver ses héritiers de la déchéance, et sauver de la destruction sa famille, ne pouvait hésiter sur la ligne de conduite à suivre : il fallait se ranger derrière le chef sorti victorieux des complications de Babylone.

La loyauté d'Eumène ne s'y trompa point un instant, et c'est vraiment merveille de voir, à cette époque de l'histoire où les notions du droit restaient singulièrement confuses, une âme uniquement guidée par les lumières naturelles de sa conscience discerner d'une façon aussi nette le chemin du devoir. Perdiccas n'aurait pas de sitôt songé à se porter en Égypte, s'il n'eût mis dans Eumène la confiance absolue que l'inébranlable constance de ce lieutenant fidèle méritait. La fuite d'Antigone lui laissait la libre disposition des plus riches provinces de l'Asie Mineure, — de la Paphlagonie, de la Carie, de la Lycie, de la haute Phrygie, — il les ajouta sans hésiter au gouvernement d'Eumène. Perdiccas avait cependant sous la main son propre

frère, Alcète, soldat non sans valeur; il avait Néoptolème, de la famille des Éacides, officier réputé aussi habile qu'intrépide. Ce n'est ni Alcète, ni Néoptolème qu'il pense à constituer les gardiens du passage de l'Hellespont : il veut bien les donner pour auxiliaires à Eumène; il ne les juge point assez sûrs pour les exposer seuls aux intrigues et aux séductions d'Antipater.

CHAPITRE XII.

MORT DE NÉOPTOLÈME ET DE CRATÈRE.

L'ancien gouverneur de la Phrygie, débarqué en Grèce, ne s'y était pas attardé; ce fut en Macédoine qu'il alla porter ses soupçons et ses doléances. Antipater l'accueillit à bras ouverts, sans se décider cependant à rompre immédiatement avec Perdiccas. Les dénonciations répétées d'Antigone ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà; une révélation inattendue trancha tout à coup ses indécisions : Ménandre, satrape de la Lydie, fit savoir à Antigone, qui s'empressa d'en instruire le père de Nicée, qu'Eumène venait d'arriver à Sardes avec les présents de noces destinés à Cléopâtre. Ainsi donc Perdiccas voulait être le premier à dénoncer l'armistice trompeur qui suspendait jusqu'à nouvel ordre les hostilités : il jetait le masque, répudiait insolemment la fille d'Antipater et se donnait tout entier à Olympias, en se préparant à épouser sa fille! A cette nouvelle, Antipater et Cratère se

hâtent de conclure une trêve avec les Étoliens et se disposent à passer en Asie : ils laisseront la Grèce et la Macédoine aux soins de Polysperchon. Pour franchir l'Hellespont, il fallait corrompre les officiers qui gardaient le passage : la corruption était chose facile au temps dont nous écrivons l'histoire; Antipater et Cratère débarquent sans encombre sur la rive asiatique du détroit. Confiants dans l'ascendant moral que leur confère un long exercice du pouvoir, ils ne désespèrent pas de séduire également Néoptolème et Eumène. Les émissaires qu'ils leur envoient pour les détacher de la cause de Perdiccas trouvent auprès de Néoptolème un accueil du meilleur augure : Néoptolème ne se prononce pas encore, mais il laisse entrevoir qu'il n'attend, pour prendre un parti qui lui paraît conforme au vœu presque unanime des Macédoniens, qu'un moment favorable. Auprès d'Eumène, les avances d'Antipater n'ont eu, au contraire, d'autre résultat que d'éveiller l'attention du fidèle gouverneur de la Cappadoce sur des menées qui ne se sont pas évidemment limitées à sa seule personne. Eumène finit ainsi par avoir connaissance des démarches que Néoptolème semble encourager par son attitude ambiguë. Il ne lui faut pas des alliés douteux : avec la décision qui paraît avoir fait le fond de son caractère, il se porte sur-le-champ

contre Néoptolème, l'attaque, le bat et l'oblige à prendre la fuite. Cet échec ne laissait au vaincu d'autre refuge que le camp d'Antipater, ce camp qui s'est déjà ouvert à Antigone et qui s'ouvrira bientôt à tous les traîtres.

Néoptolème ne pouvait manquer d'être reçu avec empressement, car son adhésion n'était pas celle d'un soldat vulgaire. Si, en ce moment, Antipater et Cratère eussent marché réunis contre Eumène, il est probable qu'ils l'auraient écrasé : ils se crurent, — la faute eut de graves conséquences, — assez forts pour avoir raison d'Eumène et de Perdiccas à la fois. Antipater se porterait avec Antigone sur la Cilicie, où il espérait pouvoir atteindre et disperser les troupes de Perdiccas; Cratère et Néoptolème s'occuperaient de réduire Eumène. La chose semblait au premier abord facile : l'armée d'Eumène ne se composait que de vingt mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, recrutés dans toutes les provinces de l'Asie; Cratère disposait d'un nombre à peu près égal de soldats, — vingt mille fantassins et deux mille cavaliers, — mais ces soldats étaient presque tous des Macédoniens.

Comment un Thrace, peu sûr de ses officiers mêmes, qui, Grecs pour la plupart, ne pouvaient voir l'élévation de ce demi-Barbare sans envie,

osait-il se flatter de triompher, avec des Asiatiques, des vieilles bandes de la Macédoine conduites par le plus brillant lieutenant d'Alexandre? Le nom seul de Cratère eût suffi pour décourager ses troupes : Eumène leur laissa croire que, cette fois encore, elles n'auraient à combattre que Néoptolème. Déjà Cratère, qui s'était réservé le commandement de l'aile droite, s'avançait suivi de ses escadrons : il s'avançait tête nue, menant lui-même la charge et croyant que, pour vaincre, il lui suffisait de se faire connaître. Malheureusement, bien peu des cavaliers qui venaient à sa rencontre avaient fait les campagnes de la Bactriane et de l'Indus; la majeure partie se composait de Paphlagoniens, nouveaux venus dans toutes ces mêlées. Le cheval de Cratère fait un faux pas; Cratère tombe à terre, et les Paphlagoniens, emportés par leur élan, passent comme un tourbillon sur son corps. Nul ne soupçonne quelle illustre victime il foule aux pieds de son cheval.

Eumène mettait non sans raison tout son espoir dans sa cavalerie : au lieu de la laisser jeter de loin ses traits et ses javelots pour faire volte-face ensuite à l'asiatique, il l'avait armée de la pique courte et de l'épée des hétaires, afin qu'elle pût charger à fond, suivant la tactique grecque. Toute l'aile droite de Cratère, privée de son chef, est en

un instant culbutée et forcée de se replier sur la phalange. Eumène se trouvait à l'aile opposée; il faisait face à l'aile gauche de Cratère : dans les rangs de la cavalerie ennemie il a reconnu son ancien lieutenant, Néoptolème. Une égale ardeur porte les deux champions l'un contre l'autre : c'est entre eux un combat singulier qui s'engage. Combien ces batailles de l'antiquité ressemblent peu à celles que nous livrons aujourd'hui! La cavalerie seule n'a guère modifié ses allures; il n'y a plus qu'elle qui puisse voir, comme au temps d'Alexandre, ses généraux l'épée à la main. Eumène est le premier atteint par le fer de son adversaire; couvert de sang, il frappe à son tour Néoptolème à la gorge et l'étend à ses pieds roide mort. Ainsi périt un des plus intrépides soldats d'Alexandre. Au siége de Gaza, cet hétaire, digne de son origine illustre, — il était, nous l'avons déjà dit, de la race des Éacides, — fut le premier à escalader les murs. La chute de Néoptolème a consterné les Macédoniens : l'aile gauche tout entière lâche pied; la déroute de la cavalerie devient générale. L'infanterie cependant n'était pas entamée : elle se retira en bon ordre, suivant sa coutume, et alla rejoindre Antipater.

Cratère vivait encore, bien qu'il fût sur le point d'expirer. Eumène s'efforça en vain de le rappeler à la vie; il voulut du moins honorer ses dépouilles

et fit transporter son corps en Macédoine. Le triomphe était complet; il était, malheureusement aussi, déplorable. Les Macédoniens pardonneraient-ils à Eumène de les avoir vaincus avec ses Paphlagoniens et surtout de les avoir privés des deux chefs qui avaient peut-être le plus de droits à leur estime et à leur affection? Le sentiment national allait, dès ce moment, prendre, au sein de l'armée, plus vivement que jamais parti pour Antipater. La défaite même de Néoptolème et de Cratère n'était pas sans compensation : les troupes qui avaient commis la faute de se diviser se trouvaient désormais concentrées en un seul corps, et ce corps, qui devait compter près de quarante mille hommes, se dirigeait maintenant à marches forcées vers la Cilicie.

CHAPITRE XIII.

PASSAGE DE L'ARMÉE ROYALE EN ÉGYPTE. — MEURTRE DE PERDICCAS.

Dans ces circonstances, le plan de Perdiccas était tout indiqué : il lui fallait battre Ptolémée, avant que le jeune gouverneur de l'Égypte pût être secouru, grossir son armée de l'armée égyptienne ramenée à l'obéissance et se retourner brusquement contre Antipater. Déjà Perdiccas avait gagné Damas : il en partit précipitamment, vers les premiers jorus du printemps de l'année 321. Les officiers qui commandaient en Syrie lui étaient pour la plupart complétement dévoués, et dans la place de Tyr Archélaüs lui gardait fidèlement un trésor évalué à plus de quatre millions de francs. Le régent ne rencontra donc aucun obstacle sur sa route. Il marchait d'ailleurs escorté, pendant la majeure partie du trajet, par la flotte d'Attale, qui suivait d'aussi près que possible le rivage.

Ptolémée fut bientôt averti que l'armée de Cilicie,

avec le chef qui l'avait décrété de trahison et mis solennellement au ban de l'empire, sans lui donner le temps de présenter sa défense, était campée sur les bords du Nil, à peu de distance de la ville de Péluse. Ptolémée, tout portait à le croire, devait être promptement accablé par les forces considérables qui venaient ainsi à l'improviste l'assaillir, mais il avait pour lui les sympathies de la grande majorité des Macédoniens, des soldats mêmes qui, en ce moment, envahissaient l'Égypte. Le caractère hautain et dur de Perdiccas contrastait étrangement avec la mansuétude et la bonne grâce habituelle du jeune somatophylaque. Un succès constant pouvait seul retenir dans le devoir des troupes qui ne marchaient qu'à regret contre un homme qu'elles auraient préféré servir.

Perdiccas amenait avec lui ses éléphants. Les éléphants étaient une arme de guerre terrible, quand on l'opposait à de jeunes soldats, alors même que ces soldats se tenaient rangés derrière des palissades. La première position qui vint arrêter les progrès de Perdiccas se nommait le *mur des chameaux*. Élevé sur la rive gauche d'une des branches du Nil, ce mur constituait plutôt un long retranchement qu'une place forte : pour l'attaquer, Perdiccas se prépara, dès les premières lueurs de l'aube, à franchir le fleuve. Le passage n'était pas

encore complétement effectué que Ptolémée accourait et se hâtait de garnir de troupes la crête du rempart. Perdiccas veut brusquer l'assaut ; il lance à la fois les hypaspistes qui appliquent les échelles au mur et les éléphants qui arrachent avec leur trompe les palissades. Sans la présence de Ptolémée, il eût vraisemblablement réussi, mais Ptolémée est debout sur la levée de terre ; il donne lui-même l'exemple et, se saisissant d'une sarisse, aveugle de sa propre main l'éléphant qui conduit les autres : il frappe à coups redoublés tout ce qui se présente, renverse les échelles et inspire une telle ardeur à ses troupes que Perdiccas, après une longue lutte et des pertes sensibles, se voit obligé de reculer.

Il est pourtant douteux que Perdiccas ait jamais eu l'intention de pénétrer par cette voie dans le Delta. Pourquoi se serait-il jeté au milieu d'une plaine de boue et d'un inextricable labyrinthe de canaux? L'attaque du mur des chameaux ne fut probablement qu'une démonstration destinée à tromper l'ennemi sur les projets réels de Perdiccas. Le nœud stratégique n'était pas là ; il fallait le chercher beaucoup plus haut. Quiconque a envahi l'Égypte s'est efforcé de frapper le coup décisif sur Memphis, et c'était, en effet, vers Memphis que filaient en silence et à la faveur de la nuit les colonnes revenues de l'assaut qu'avait repoussé

Ptolémée. « Là, nous apprend Diodore de Sicile, le Nil se divisait alors en deux branches et enveloppait une île où une très-grande armée pouvait rester campée en toute sécurité. »

Passer le Nil à gué n'est cependant pas, quelle que soit la saison, une opération facile. Perdiccas range les éléphants à la gauche, c'est-à-dire en amont de la colonne, pour rompre autant que possible, par l'estacade mobile qu'il lui oppose, le courant du fleuve; développée sur la droite, la cavalerie recueillera les fantassins qui seraient emportés, malgré cette précaution, par la violence des eaux. Voilà certes des dispositions bien prises et qui rappellent un peu celles que crut devoir adopter Alexandre, quand il passa le Tigre quelques jours avant la bataille d'Arbèles. L'infanterie abandonne en masse serrée la rive; la profondeur augmente rapidement; les soldats ont bientôt de l'eau jusqu'aux aisselles, quelques-uns même en ont jusqu'au menton. Alourdis par leurs arme, ils ne se soutiennent contre l'impétuosité du flot qu'avec une peine extrême. Les premiers pelotons parviennent néanmoins à prendre terre, mais le fond fouillé, remué par le passage de tant d'hommes et de tant d'animaux, s'est creusé peu à peu sous les pieds de l'arrière-garde : le Nil cesse tout à coup d'être guéable. Il faut renoncer à le traverser, rappeler à

soi les troupes qui ont déjà effectué le passage et ramener l'armée en désordre sur la rive. Plus de deux mille hommes, nous assure Diodore de Sicile, périrent dans cette tentative déclarée d'une voix unanime insensée, parce qu'il lui a manqué ce qui justifie tout : le succès. L'indignation de l'armée fut grande, quand elle connut l'étendue de ses pertes. Une armée qui se mutine contre un général malheureux, cela s'est vu trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'insister; un terrain se creusant sous les pas de la multitude qui le piétine, un gué devenant soudainement dangereux, alors qu'une reconnaissance superficielle le déclarait praticable et sûr, nous offre peut-être une leçon qu'il n'était pas inutile de signaler à l'attention des hommes de guerre.

L'infanterie macédonienne n'avait jamais complétement pardonné à Perdiccas l'exécution sommaire de Méléagre et de trois cents des siens : les allures impérieuses du régent étaient faites pour entretenir plutôt que pour effacer le souvenir de cet ancien grief. Les officiers, depuis longtemps aigris, se rassemblent, la phalange prend les armes, et ses cris menaçants ne disent que trop à quelles extrémités pourra se porter sa fureur. Perdiccas s'apprêtait à sortir de sa tente; les factieux ne lui en laissent pas le temps. Des cavaliers ont écarté

ses gardes et envahi en tumulte le pavillon sous lequel les chefs mêmes de l'armée ne pénètrent jamais, sans qu'un ordre les appelle. La vue de Perdiccas, loin de les apaiser, les irrite; ils se jettent sur lui et l'égorgent.

Le premier acte de la tragédie sanglante est terminé : Perdiccas n'a pas conservé pendant plus de deux années le pouvoir. Il succombe, suivant le calcul très-plausible de Droysen, vers le commencement du mois de juillet 321, au moment où la victoire d'Eumène et la rapidité avec laquelle il a lui-même envahi l'Égypte allaient peut-être lui permettre de sauver l'unité politique de l'empire.

CHAPITRE XIV.

RÉGENCE INTÉRIMAIRE DE PYTHON ET D'ARRHIDÉE. — ARRIVÉE D'ANTIPATER EN ÉGYPTE. — INTRIGUES D'EURYDICE.

Qui allait, en l'absence d'Antipater et après la mort de Cratère, hériter de cette autorité fragile si rapidement donnée, si rapidement ravie par le caprice de la multitude? Un sort fatal fauchait l'une après l'autre toutes les têtes qui dominaient d'un peu haut la foule. On ne pouvait cependant songer à confier la tutelle des rois à un soldat obscur. Python, fils de Crateuas, qu'il faut distinguer de Python le fils d'Agénor, gouverneur des Indiens finitimes, et de deux autres Python, l'un fils d'Antigène, l'autre fils de Sosiclès, avait été, comme nous l'avons rappelé plus haut, un des somatophylaques. Bien qu'il eût, dans les troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, pris très-résolûment parti pour Perdiccas contre Méléagre, les Macédoniens lui savaient gré d'avoir réduit les

Grecs soulevés des satrapies supérieures. Python possédait d'ailleurs les sympathies de la cavalerie dont il était à Babylone, avec Lysimaque, Ariston, Séleucus et Eumène, un des chefs : on l'investit de la tutelle des rois et du commandement absolu de l'armée. Craignant toutefois d'encourager par de tels pouvoirs les prétentions qui rendirent l'autorité de Perdiccas odieuse et tyrannique, la phalange exige qu'au fils de Crateuas on adjoigne un autre général, Arrhidée.

Quels titres recommandaient donc cet Arrhidée au suffrage des troupes? Il portait le même nom que le faible rejeton de Philippe, mais n'avait, par son origine, aucun lien avec la famille des rois de Macédoine; jamais non plus on ne le voit cité dans les expéditions où tant de généraux ont acquis un impérissable honneur. Chargé de la construction du char qui devait porter le corps d'Alexandre, il a employé de longs mois à ce travail, puis il s'est laissé entraîner par Ptolémée à conduire les dépouilles mortelles que la Macédoine attendait, de Damas en Égypte. Ce fut sans doute à cette condescendance pour les désirs du fils de Lagus qu'Arrhidée dut les hautes fonctions auxquelles il se vit, probablement à sa grande surprise, soudainement appelé. Ptolémée, en effet, était devenu le tout-puissant favori des soldats : sa modération, sa bienveillance, ses

libéralités poussées jusqu'à la profusion lui avaient gagné les cœurs inconstants d'une armée qu'il eût pu facilement anéantir et qu'il s'était, au contraire, empressé de sauver, par d'abondantes distributions de blé, de la disette dont elle souffrait déjà. La réconciliation entre d'anciens frères d'armes lui coûta peu d'efforts. S'il eût cédé en ce moment au penchant ambitieux dont tant d'autres généraux, moins habiles politiques, se seraient mal défendus peut-être, il aurait facilement usurpé pour son compte le rôle de Perdiccas. Où ce rôle pouvait-il le conduire, aussi longtemps que le fils de Roxane vivait? Ptolémée trouva plus sage de se contenter de son lot, bornant ses vœux modestes à l'espoir d'agrandir un jour ses riches possessions aux dépens des provinces voisines, si jamais des ambitions moins scrupuleuses que la sienne venaient à donner le signal du démembrement de l'empire.

Les soldats mutinés poursuivaient cependant leurs vengeances. Tout ce qui tenait de près à Perdiccas fut impitoyablement massacré. La haine fit même taire un instant la prudence, car elle n'épargna pas la famille d'un homme que l'armée d'Égypte avait le plus grand intérêt à ménager. Atalante était la sœur de Perdiccas; elle était aussi la femme du navarque qui commandait la flotte de Péluse : cette considération ne la sauva

pas. Attale, en apprenant le meurtre de sa femme, leva l'ancre sur-le-champ et fit voile pour Tyr : Archélaüs lui remit la place forte et le trésor dont il avait la garde. Appuyé sur la flotte, le parti de Perdiccas conçut dès lors l'espoir de pouvoir rassembler dans le port de Tyr ses débris. Il venait d'être cruellement frappé; il n'était pas mort : n'ayant plus de ménagements à garder, ce parti, très-puissant et très-vivace encore malgré le meurtre inopiné de son chef, devait arborer désormais hardiment sa bannière. On le verra bientôt répudier l'absurde fiction d'une double personnalité royale et se grouper autour d'Eumène et d'Olympias pour défendre, contre les ennemis secrets ou déclarés qui le menacent, le seul héritier légitime d'Alexandre.

Dès qu'on hésite sur la transmission naturelle de la couronne, on va tout droit, quelque combinaison qu'on adopte, à l'anarchie. Que venait faire, dans cette heure de trouble et de désordre, la descendance de Philippe? Elle aurait dû, si l'intérêt des peuples eût dicté sa conduite, s'effacer et rentrer dans l'ombre, le jour où il était né un fils à Roxane. Tout alors devenait facile, et les cœurs fidèles savaient où se rallier. Tel n'était pas malheureusement le dessein d'Antipater, aveuglé par l'inimitié profonde qui existait entre lui et Olympias.

Antipater, malgré l'activité qu'il avait apportée dans ses mouvements, n'arriva en Égypte qu'après les événements qui rendaient Ptolémée l'arbitre de la situation. L'ascendant de son nom cependant était tel que Python et Arrhidée, que Ptolémée lui-même s'empressèrent de se mettre à ses ordres. Le fantôme de roi sous lequel Perdiccas abritait son autorité, fantôme dont Antipater entendait bien se servir à son tour, n'eût point songé sans doute à protester contre l'abdication de ses tuteurs, mais il n'était plus le seul qu'il fallût dominer et convaincre : la fille de Cynané, Eurydice, ambitionnait pour son époux autre chose que les apparences de la royauté. Les prétextes ne lui manqueraient pas pour intervenir; au besoin, elle saurait en faire naître; de toute façon, elle ne laisserait pas Antipater gouverner en paix un empire que l'armée ne venait pas sans doute d'arracher aux mains de Perdiccas pour en faire don à un autre soldat de fortune. Alexandre avait légué par son testament des sommes considérables à ses compagnons d'armes : pourquoi cet argent n'était-il pas depuis longtemps distribué? Pour apporter de nouveaux retards à l'accomplissement des dernières volontés de son roi, Antipater alléguait la nécessité de constater par un recensement général l'état réel du trésor public. Aussitôt que cette opération aurait éclairé

le gouvernement sur la véritable étendue de ses ressources, Antipater se hâterait de faire honneur aux promesses, qu'il tenait pour sacrées, d'Alexandre. Ce discours, on ne s'en étonnera guère, fut peu goûté de l'armée. Une nouvelle sédition éclate : Eurydice attisait le feu en secret et encourageait de tout son pouvoir les mécontents. On assure même qu'elle ne craignit pas d'apparaître au milieu de ce peuple de soldats soulevés et de le haranguer. Asclépiodore le scribe a mis son éloquence de rhéteur au service des passions de cette femme ambitieuse, et c'est le discours préparé par ses soins qu'Eurydice vient audacieusement débiter à la foule qui l'acclame et qui profère déjà contre Antipater des cris de mort.

Le vieux Macédonien se trouve pour la première fois en présence de ces enfants gâtés dont le front indocile ne s'est jamais courbé que sous la main d'Alexandre, main délicate et ferme, main bénie et chère au soldat dans ses plus grandes rigueurs. Qu'a-t-on fait de la discipline des armées de Philippe? Ces campagnes lointaines ont tout perdu! Ainsi gémit au fond de son cœur Antipater : il se trouble et se sent impuissant à conjurer seul un pareil orage. Il invoque l'assistance, l'appui auprès du peuple, d'Antigone et de Séleucus. La voix des deux généraux n'a pas plus d'empire que la sienne

sur la multitude. Antipater prend le parti de se réfugier dans les rangs des troupes qui l'ont accompagné à travers l'Asie, de la Macédoine en Égypte : il appelle à lui les commandants de la cavalerie et se montre prêt à comprimer, s'il le faut, la sédition par la force. Le tumulte peu à peu s'apaise ; l'armée intimidée confirme Antipater dans ses pouvoirs : à lui seul désormais appartiendront la tutelle des rois et la régence.

Le nouveau régent met la trêve à profit : il fait condamner par une assemblée populaire les deux ennemis que, malgré leur absence et l'affaiblissement de leur situation, il redoute encore, Eumène et Alcète, le frère de Perdiccas. Une sentence de mort est prononcée contre ces généraux auxquels les Macédoniens, pas plus que le régent, ne sauraient pardonner la fin prématurée et violente de Cratère. Cinquante des partisans les plus marquants d'Eumène sont également proscrits par l'arrêt du fougueux tribunal qui, une fois réuni, n'a jamais marchandé le nombre des victimes. L'exécution du décret sanguinaire est sur-le-champ confiée à Antigone : le satrape de la Grande-Phrygie prendra le commandement des troupes qui composaient l'armée de Perdiccas.

CHAPITRE XV.

NOUVEAU PARTAGE DES SATRAPIES.

L'automne de l'année 321 avant Jésus-Christ ne s'est pas entièrement écoulé que nous trouvons l'armée qui avait, sous les ordres de Perdiccas, envahi l'Égypte, campée, avec Antigone et Antipater, près des sources de l'Oronte, sous les murs de Triparadisos, ville fortifiée de la Célésyrie. Mais avant qu'Antigone se mette en marche, avant qu'Antipater lui-même reprenne le chemin de la Macédoine, où Polysperchon a fort à faire de contenir les Thessaliens et les Étoliens, il faut procéder à un nouveau partage de l'Asie. Ptolémée conservera l'Égypte : il l'a, pour ainsi dire, acquise à la pointe de l'épée. A l'Égypte il est juste d'ajouter la Libye et tout ce que les armées égyptiennes pourront conquérir du côté de l'Occident. La Grande-Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie et la Lycie resteront également entre les mains d'Antigone : Perdiccas l'en avait dépouillé; maintenant il faudra qu'Anti-

gone les arrache à Eumène. Pour prix des services qu'on attend de sa valeur, le conseil de régence lui attribue en outre un droit éventuel sur la Susiane où le chef des Argyraspides, Antigène, qui s'est signalé par sa participation active au meurtre de Perdiccas, est envoyé avec le titre de collecteur des taxes. On donne à Antigène une escorte de trois mille Macédoniens, troupe d'élite, mais troupe incorrigible dans sa turbulence, qu'on saisit avidement l'occasion d'éloigner.

Laomédon de Mytilène, un des compagnons d'exil d'Harpalus, de Néarque, de Ptolémée, d'Érygius, avait eu en partage, dans la première distribution des provinces, la Syrie : il la conserve. On laisse également à Philoxène la Cilicie, dont le gouvernement, confié dans le principe à Philotas, fut transféré à Philoxène, lorsque Perdiccas passa en Égypte. Asandre reçoit la Carie; la Lydie est donnée à Clitus; on attribue la Phrygie de l'Hellespont à l'ancien tuteur des rois, Arrhidée; la Cappadoce et les pays qui s'étendent au nord du Taurus à Nicanor. N'oublions pas pourtant que pendant qu'on dispose ainsi de ces provinces, Eumène et Alcète les occupent. Autre complication : Attale a rassemblé une armée de dix mille fantassins et de huit cents cavaliers; sans les Rhodiens qui n'ont pas craint de secouer le joug de la Macédoine

et d'armer une flotte, dont ils ont confié le commandement à Démarate, Attale, maître de Cnide et de Caunes, se serait emparé à cette heure de tout le littoral de la Carie.

Les satrapies qu'arrosent les deux grands fleuves qui prennent leur source en Arménie, ne sont pas encore en proie à la guerre civile; il s'est déjà cependant produit plus d'une vacance dans le gouvernement de ces provinces : Arcésilas commandait en Mésopotamie; la mort ou la disgrâce l'ont fait disparaître; Antipater le remplace par Amphimaque, frère utérin du roi Arrhidée, ajoutant, pour doubler la valeur de ce don, à la Mésopotamie, l'Arbélide.

Séleucus, qu'attendent les plus hautes destinées, mais qui n'a pas encore su recueillir dans le grand héritage la part à laquelle lui donnait droit son incontestable importance, Séleucus, fils de Laodice et d'Antiochus, un des meilleurs généraux de Philippe, s'était contenté, à la mort d'Alexandre, du commandement de la cavalerie des hétaires : il réclame aujourd'hui, à l'exemple des autres somatophylaques, sa province. Antipater lui donne la Babylonie. Peuceste est confirmé dans le commandement de la Perside, Python, fils d'Agénor, dans celui des Indiens finitimes; Tlépolème, fils de Pythophane, un ancien hétaire, jadis inspecteur de la

Parthiène et de l'Hyrcanie, remplacera dans la Carmanie Sibyrtius, qui va gouverner les Arachosiens. Python, fils de Crateuas, aura la Médie jusqu'aux portes caspiennes; Philippe, le pays des Parthes. Stasandre le Cypriote devient le préfet de l'Arie et de la Drangiane; Stasanor de Soli échange l'Arie, qui lui était primitivement échue, pour la Bactriane et la Sogdiane, où nous avions laissé, après la retraite d'Artabaze, Amyntas. Oxyartes, le père de Roxane, s'est depuis longtemps placé, par le lot qu'il s'est attribué, au-dessus des orages de la politique. Ce lot comprend toute la partie montagneuse qui s'étend des frontières septentrionales de l'Arachosie au Caucase indien; on le nomme les Paropamisades. Oxyartes continuera d'y exercer les fonctions qui lui furent dévolues par le conquérant de l'Inde : le voulût-on, qu'il serait difficile, en ce moment d'anarchie, de le déposséder.

C'était peu d'avoir nommé et confirmé des satrapes; il fallait aussi entourer d'un certain prestige la personne de ces rois sous le nom desquels on prétendait régner. Antipater décide qu'ils auront, à l'exemple d'Alexandre, une maison militaire. Autolycus, fils d'Agathocle, Amyntas, frère de Peuceste, Ptolémée, fils de Ptolémée, qu'il importe de ne confondre ni avec le fils de Lagus, ni avec un autre Ptolémée chef des Thraces, Alexandre,

fils de Polysperchon, seront les somatophylaques de cette seconde période, qui rappelle si peu, par son éclat de jour en jour plus pâle, la splendeur incomparable de la grande époque.

Voilà donc l'empire rassis pour la seconde fois sur sa base : quel est le lieutenant d'Alexandre qui n'ait gardé dans ce second partage quelque lambeau de la robe royale? Plus d'un, dont le nom apparaît alors pour la première fois, caresse peut-être en secret le rêve de fonder à son tour une dynastie. Antipater les a tous comblés : aurait-il oublié sa propre famille? Nous lui connaissons trois fils : Nicanor, Iolas et Cassandre : ce dernier est le seul qu'il semble avoir songé à pourvoir; mais quel poste important il lui assigne! Cassandre est nommé chiliarque de la cavalerie. Des diverses fonctions qu'à Babylone se réserva Perdiccas, celle-là, on doit s'en souvenir, fut la plus importante. Toutes les troupes qui ne seront pas détachées en expédition sous les ordres des satrapes, vont dépendre ainsi de l'autorité de Cassandre : dans un empire qui affecte d'une façon aussi absolue la forme d'une monarchie exclusivement militaire, est-il une seule question que l'on puisse concevoir soustraite à la connaissance et à la décision du chiliarque?

Quand tout a été réglé, quand chacun s'est déclaré à peu près satisfait de la part qui vient de lui

être adjugée, Antipater prend avec les rois et un corps de troupes qui ne paraît pas avoir été très-nombreux, la route de la Macédoine. Antigone et Cassandre se préparent à le suivre : ils ont accepté la mission difficile de mettre à exécution le décret de mort porté contre Alcète et Eumène.

CHAPITRE XVI.

RETOUR D'ANTIPATER EN MACÉDOINE.

Les deux proscrits sont bientôt avertis du sort qui les menace : quel parti vont-ils prendre? Chacun d'eux suivra dans cette circonstance critique le penchant particulier de sa nature : le frère de Perdiccas, Alcète, ne pense qu'à chercher son salut dans la fuite; Eumène accepte, au contraire, le défi qu'on lui jette et se dispose à soutenir vigoureusement la guerre; seulement il se réserve d'en choisir le théâtre. La saison lui laissera quelques mois de répit : Antigone, arrivé en Cilicie, a dû, avant de monter sur les hauts plateaux, faire prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver. Eumène, en ce moment, est à Sardes auprès de Cléopâtre, cette sœur d'Alexandre qu'Olympias voulait donner à Perdiccas pour épouse. De Sardes il peut aisément tomber sur Antipater : le régent ne saurait, en effet, gagner les bords de l'Hellespont, sans prêter le flanc aux forces qui occupent le

massif montagneux d'où descendent l'Hermus, le Caystre et le Méandre. Cléopâtre, heureusement pour Antipater, tint à dégager sa responsabilité des malheurs qui allaient résulter de la lutte fratricide; elle ne voulut pas que le premier choc eût lieu sous les murs de la ville dont elle avait fait sa résidence, et elle insista vivement auprès d'Eumène pour qu'il évacuât Sardes avant le passage du régent.

Si Cléopâtre eût eu l'âme énergique de sa mère, elle aurait sans doute trouvé un plus digne emploi de son influence, mais le nom d'Antipater imposait encore aux esprits timides, et bien rares étaient ceux qui osaient admettre la pensée de combattre le vainqueur de Cranon et de Mégalopolis, en ce moment surtout où il semblait disposer en maître des vœux et des soldats de la Macédoine. Cédant respectueusement aux désirs de la sœur d'Alexandre, Eumène partit de Sardes. Avant de rentrer dans la Cappadoce, il se jeta inopinément sur les plaines de la Lydie, s'y empara d'un immense butin et s'attacha ainsi son armée, qui, presque entièrement composée de mercenaires, se serait probablement débandée, si elle n'eût compris la nécessité de rester réunie pour conserver les riches dépouilles qu'elle emportait.

Antipater ne pouvait se méprendre sur les sen-

timents secrets de la fille d'Olympias, il crut cependant de son intérêt de la ménager. Après un échange d'explications dans lesquelles, nous assure Arrien, Cléopâtre montra plus de fermeté qu'on n'était en droit d'en attendre d'une femme, le régent prit le parti d'ajourner la satisfaction due à ses rancunes. Cléopâtre et Antipater se séparèrent avec les apparences d'une réconciliation sincère.

Tout semblait sourire au régent, et la trêve qu'avait promise au monde la suprématie de Perdiccas, trêve brusquement rompue par des résistances faciles à prévoir, mieux garantie aujourd'hui par la combinaison nouvelle à laquelle ne manquait que l'adhésion d'un général mis au ban de l'empire, devait, si l'on s'en fiait du moins à l'aspect extérieur des choses, prendre peu à peu le caractère d'un arrangement définitif. La Grèce, encore meurtrie de sa dernière défaite, demeurait pacifiée et soumise; Athènes même, contenue par la garnison macédonienne de Munychie, débarrassée par un exil en masse de la classe la plus turbulente, subissait sans trop d'agitations le gouvernement honnête et modéré de Phocion, représentant justement estimé de cette faction oligarchique investie de nouveau, grâce à la volonté souveraine d'Antipater, des droits politiques et du pouvoir. Les Étoliens seuls, que le départ soudain du vice-roi pour l'Asie

affranchissait de la crainte salutaire d'une répression immédiate, venaient de resserrer les liens de leur alliance avec la Thessalie. De ce côté peut-être on aurait eu sujet d'appréhender le retour des anciens orages : Antipater avait par bonheur rencontré dans Polysperchon, le fils de Simmia, un lieutenant actif et énergique.

Ce général, qui ne tardera pas à jouer un rôle presque aussi important que celui des deux principaux acteurs du triste drame dont nous retraçons les débuts, marqua, dès les premiers pas de l'expédition d'Alexandre, sa place parmi les officiers d'avenir. Ptolémée, fils de Séleucus, est tué sous les murs d'Halicarnasse; c'est Polysperchon qui lui succède dans le commandement de la troupe d'élite à laquelle Alexandre voudrait rendre un chef aussi vaillant que celui qu'elle a perdu. A la bataille d'Arbèles, c'est un absent, Amyntas, détaché en Macédoine pour y faire des levées, que Polysperchon supplée. En Thessalie, qui va-t-il remplacer? Le régent en personne. La Thessalie s'est laissé pousser en avant par les Étoliens; elle a couru aux armes, se promettant une victoire facile. Ménon de Pharsale, qui commande ses troupes, a bien su triompher d'Antipater et de Léonatus pendant la guerre lamiaque : comment se laisserait-il intimider par Polysperchon?

Les Thessaliens ont tort de traiter légèrement un pareil adversaire; ils ne tarderont pas à s'apercevoir de leur faute. Le général macédonien, rentré depuis trois ans en Europe, avec un des premiers détachements congédiés au retour de l'Inde, est le type achevé du soldat de phalange : esprit borné, mais cœur droit et vaillant courage, il n'a pas son pareil pour commander en sous-ordre. Au premier bruit de l'insurrection, Polysperchon est accouru de la Macédoine. Ménon se croit de force à l'attendre de pied ferme; il veut courir la fortune des armes dans une bataille rangée : le sort inconstant l'abandonne, et Polysperchon sort vainqueur de la lutte. Ménon a trouvé la mort en conduisant ses cavaliers à la charge; la Thessalie, consternée, rentre sur-le-champ dans le devoir.

Les conditions dans lesquelles Antipater regagnait la Macédoine ne permettaient guère à Olympias d'y reparaître. Réfugiée en Épire, la vieille reine ne pouvait attendre un retour de fortune que du succès d'Eumène, et combien ce succès devait paraître alors invraisemblable ! Néanmoins, quand ce sont les caprices de la multitude qui décident, il ne faut jamais considérer les revirements les plus étranges et les plus imprévus comme impossibles. En Asie même, il s'en fallut de bien peu qu'Antipater ne fît à ses dépens l'épreuve de cette humeur

changeante des hommes et du destin. Il venait de quitter Sardes, quand tout à coup ses soldats se mutinent; ils réclament de nouveau l'argent légué par Alexandre, cet argent qu'on leur a solennellement promis en Égypte. Antipater ne songe qu'à gagner du temps : on croirait, si les propos que les historiens ont mis dans sa bouche sont fidèles, entendre un fils de famille aux prises avec ses créanciers. « Ce n'est pas un simple à-compte, c'est la somme entière qu'il espère pouvoir bientôt payer à ces valeureux conquérants de l'Asie! Qu'on lui laisse seulement atteindre les bords de l'Hellespont! » Les Macédoniens mordent sans hésiter à la trompeuse amorce et reprennent confiants le chemin d'Abydos. Grands enfants dont il était aussi facile d'abuser la crédulité que de provoquer la turbulence, mais enfants, convenons-en, singulièrement dangereux, car, toujours prêts à briser leurs jouets, ils pouvaient, dans leur naïve bonne foi, renverser en quelques heures un empire et changer brusquement le cours des destinées du monde!

Antipater, en réalité, n'avait que des promesses à donner à ses soldats. Aussi lui importait-il de mettre le plus tôt possible le détroit entre lui et les récriminations qui allaient l'assiéger. Des moyens de transport sont rapidement préparés en secret :

Antipater, déjouant la surveillance qui l'entoure, parvient à s'embarquer avec les deux rois, au milieu de la nuit. L'affaire fut si adroitement conduite que le départ de tant de personnages, dont la moindre démarche aurait dû cependant mettre le camp en éveil, ne paraît pas même avoir été soupçonné : quand le jour parut, l'armée, à sa grande stupéfaction, se trouva sans chefs et sans vivres. Quel parti lui restait-il à prendre, sinon de s'embarquer à son tour et d'aller porter en Macédoine des doléances qui avaient assurément moins de chances de se faire écouter là qu'en Asie ?

CHAPITRE XVII.

PREMIÈRE CAMPAGNE D'ANTIGONE DANS LA CAPPADOCE ET DANS LA PISIDIE. — DÉFAITE D'EUMÈNE. — SUICIDE D'ALCÈTE. — MORT D'ANTIPATER.

Antipater était déjà trop avancé en âge pour conduire de sa personne une campagne contre Eumène; il croyait avoir assez fait pour la cause commune en laissant auprès d'Antigone l'aîné de ses fils : malheureusement il n'était pas facile d'agir de concert avec Cassandre. Les dissentiments ne tardèrent pas à éclater, et Antipater se vit obligé de rappeler son fils en Macédoine. Il eut néanmoins la sagesse de fermer l'oreille aux soupçons que Cassandre mécontent cherchait à lui inspirer; loin de retirer à Antigone sa confiance et son appui, il ne songea qu'à fortifier de son mieux une armée dont la défaite eût évidemment amené à bref délai sa propre ruine. Antigone avait pris l'engagement de poursuivre la guerre avec vigueur : il tint religieu-

sement parole. Dès les premiers jours du printemps de l'année 320, il faisait sortir ses troupes de leurs quartiers d'hiver. Avec les renforts que s'était hâté de lui fournir Antipater, c'est tout au plus s'il pouvait réunir dix mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers, tant les choses avaient changé dans cette Asie habituée à voir s'épancher au sein de ses plaines les immenses multitudes que mettaient jadis en campagne les Achéménides! Les dix mille fantassins d'Antigone étaient presque tous, il est vrai, des Macédoniens d'une bravoure éprouvée, et les cavaliers se savaient soutenus par une ligne de trente éléphants. Eumène, de son côté, opérait des levées en Cappadoce; il appelait également à lui tous les aventuriers qui, en ces temps de troubles, se portaient sans cesse avec indifférence, et au gré de leur volage humeur, d'un camp dans un autre. Le nombre ne lui manquait pas : il eût mis facilement en ligne vingt mille fantassins et cinq mille cavaliers; mais la foi douteuse de ses soldats, leur inconstance sollicitée par de secrètes intrigues étaient pour lui une cause irrémédiable de faiblesse. Il s'était établi au centre de la Cappadoce, dans un pays de plaines singulièrement favorable au déploiement de la cavalerie : Antigone apparut tout à coup avec son armée. Maître des hauteurs, Antigone était en mesure d'ajourner ou de précipiter,

à son gré, le combat. Pourquoi se décida-t-il à livrer sur-le-champ bataille? C'est parce qu'il connaissait le peu de cohésion de l'armée ennemie, et qu'il comptait sans doute sur l'effet de ses menées souterraines pour la dissoudre.

A peine Antigone a-t-il abandonné la forte position qu'il occupe pour descendre sur un terrain où son adversaire doit retrouver tous ses avantages, à peine les premiers traits ont-ils été échangés, que le général qui commande la cavalerie d'Eumène, Apollonide, depuis longtemps gagné par d'habiles promesses, passe avec ses troupes à l'ennemi. Voilà dans quelles conditions le Thrace héroïque, qui s'était flatté de grouper de nombreux fidèles autour de l'étendard royal, se voyait obligé de faire la guerre! Il n'y eut jamais place pour une Vendée dans la société grecque : si le souvenir d'Alexandre fut impuissant à lui donner naissance, c'est qu'évidemment le sol ne se prêtait pas au développement d'un semblable germe. La défection inattendue d'Apollonide ne permit même pas à Eumène de disputer pendant quelques instants la victoire; la bataille fut perdue aussitôt qu'engagée, et Antigone n'eut plus qu'à passer sur le ventre d'une armée en déroute. Huit mille des soldats d'Eumène restèrent sur le terrain; tous ses bagages tombèrent au pouvoir du vainqueur.

L'adversité a cela de bon qu'elle éprouve la trempe des caractères et tourne presque toujours à l'honneur des grandes âmes. Un général médiocre serait resté accablé sous un pareil échec et aurait à l'instant désespéré d'une cause qui rencontrait si peu de fidèles. Eumène jugea mieux la situation : on l'avait trahi, on pouvait donc trahir aussi Antigone. Tous ces généraux, unis pour le détruire, ne tarderaient probablement pas à se diviser et se disputeraient alors son concours. L'essentiel était de se mettre en mesure d'attendre le moment qu'il est devenu de mode aujourd'hui d'appeler le moment psychologique. Sur les frontières de la Lycaonie et de la Cappadoce, dans les environs de Mazaca et du mont Argée, existait, à cette époque, une place forte, la petite citadelle de Nora, sorte de nid d'aigle de trois cent soixante-huit mètres environ de circuit, couronnant un sommet de toute part escarpé : suivi d'une escorte de six cents hommes, Eumène court s'y réfugier. Il sait que la position est inexpugnable, et il a pris soin de longue main d'y rassembler des vivres : il peut donc subir impunément, à l'abri de ces remparts, un blocus prolongé. Antigone, en effet, n'essaye pas de forcer ce nouvel Aornos : semblables tentatives ne réussissent qu'à des Alexandre. Antigone se contente de faire garder Eumène et sa petite troupe à vue :

ces dispositions prises, il se dirige à marches forcées vers la Pisidie.

Le trait particulier de cette lamentable époque, c'est le manque absolu d'entente entre les chefs qu'un intérêt commun semblerait devoir rapprocher et maintenir unis. Proscrit, comme Eumène, par une sentence implacable, ayant, non pas un pouvoir éphémère, mais sa propre vie à défendre, le frère de Perdiccas, Alcète, au lieu d'aller rejoindre son compagnon de proscription en Cappadoce, d'y faire masse et d'intimider par cette concentration de forces Antigone, a préféré demander son salut à la fragile alliance des Pisidiens. Appelant à son aide, des côtes de la Carie, Attale, le navarque qui s'était échappé de Péluse, il est parvenu à réunir au sein de cette contrée sauvage seize mille hommes d'infanterie et neuf cents cavaliers.

Antigone, lui aussi, a grossi son armée : il y a fait entrer les nombreux déserteurs de la cause d'Eumène, et se trouve maintenant à la tête de quarante mille fantassins, de sept mille cavaliers. En sept jours et sept nuits, il franchit une distance de près de cinq cents kilomètres. Suivant sa tactique habituelle, il a surpris les hauteurs; ce sera une rude besogne que d'essayer de l'en déloger. Alcète cependant est un vaillant soldat : il range sa phalange en bataille et se met en devoir de gravir les pentes.

Antigone n'attendait que ce moment; il fond avec six mille cavaliers sur l'infanterie en marche, la dépasse et se jette entre elle et la cavalerie d'Alcète. La phalange étonnée s'arrête à mi-côte. Pendant qu'elle hésite, pendant que ses chefs délibèrent sur le parti à prendre, les éléphants et toute la masse de l'infanterie ennemie s'ébranlent. Le choc entre les deux armées fut terrible : Attale et d'autres généraux, enveloppés dans la mêlée, sont faits prisonniers; Alcète seul réussit à gagner Termesse. L'armée d'Antigone l'y suivit et vint camper sous les murs de la ville.

Six mille Pisidiens, robustes montagnards, défendaient cette cité, déjà forte par sa position; ils assuraient Alcète de leur dévouement, juraient qu'ils ne l'abandonneraient sous aucun prétexte, et repoussaient avec dédain les menaces du satrape de la Phrygie. Antigone cependant ne se décourageait pas : dans toute place assiégée, on est sûr de rencontrer, à côté du parti de la résistance, une faction qui incline à un accommodement. Antigone ne demandait aux Pisidiens que de lui livrer Alcète : à ce prix, il promettait de respecter les priviléges et l'indépendance du pays. Tous ceux qui, dans Termesse, avaient depuis longtemps dépassé l'âge des généreuses ardeurs, les *Anciens*, pour nous servir du nom sous lequel Diodore de Sicile les

désigne, se montraient disposés à donner à Antigone une satisfaction qui ne leur coûtait rien que la tête de leur hôte; l'instinct moins égoïste de la jeunesse se révoltait, au contraire, contre ce lâche compromis. Une sortie générale laissa malheureusement la ville au pouvoir des vieillards : les vieillards en profitent pour faire cerner par leurs esclaves la maison qu'occupait Alcète. Quand ils y pénètrent, cherchant de tous côtés l'otage dont ils ont résolu de s'emparer, ils ne trouvent qu'un cadavre; le frère de Perdiccas n'a que trop prévu le dénoûment des dissensions qu'excite sa présence : résolu à ne pas tomber vivant entre les mains d'Antigone, il vient de se donner la mort.

Délivré par ce trépas volontaire d'un ennemi qui eût pu redevenir un jour redoutable, Antigone n'avait plus rien à faire chez les Pisidiens : il rebroussa immédiatement chemin vers la Phrygie. Arrivé à Crétopolis, localité qu'il faudrait probablement chercher entre Sagalassos et Cremna, le satrape victorieux apprit, de la bouche d'Aristodème de Milet, un événement qui lui ouvrait des perspectives entièrement nouvelles et qui devait en conséquence modifier profondément tous ses plans. Antipater venait de succomber à une maladie qui, jugée peu sérieuse au début, s'était tout à coup aggravée par suite d'un état général de faiblesse.

Avant de rendre le dernier soupir, à l'âge de quatre-vingts ans, dans les premiers jours de l'année 319, Antipater a encore eu la force d'exprimer publiquement ses volontés suprêmes et de disposer du dépôt qu'il tenait du vœu presque unanime des Macédoniens. On croyait généralement qu'il laisserait à Cassandre la tutelle des rois et le commandement général des troupes. Le vieux guerrier ne jugea point son fils de taille à remplir ce double rôle : il crut avoir assez fait pour lui en le maintenant dans ses fonctions de chiliarque, et ce fut à Polysperchon qu'il remit ses pouvoirs de régent et de généralissime.

Si l'intérêt de l'État guida seul Antipater en cette circonstance, on serait bien forcé de reconnaître que l'âme du vice-roi de la Macédoine était aussi grande qu'elle se montra, en mainte occasion, haute et dure. Malheureusement pour l'honneur de la nature humaine, on ne saurait oublier la part considérable qu'avaient dans cette société à demi barbare les haines domestiques mêlées à tous les actes par lesquels on disposait alors de la destinée des peuples. Cassandre avait-il indisposé l'esprit de son père par quelques prétentions outrées? Ne lui laissa-t-il pas quelquefois entrevoir une trop grande impatience à se saisir de son héritage? L'histoire est restée muette à cet égard; elle ne nous

a entretenus que des dissensions de Cassandre et d'Antigone, sans paraître attacher d'importance à l'accueil si remarquablement froid que reçurent à Pella les dénonciations du chiliarque. Toujours est-il que Cassandre, atteint dans son orgueil et dans ses intérêts, ne ratifia jamais au fond de son cœur blessé l'injurieux testament paternel. Il dissimula pendant quelque temps son mécontentement : qui eût pu se laisser prendre à cette modération feinte? La mort d'Antipater, comme celle de Perdiccas, ne pouvait que présager au monde justement alarmé une nouvelle période de troubles et de compétitions sanglantes. La paix universelle, en l'année 319, tenait encore, suivant l'expression de Démade, un des plus fougueux orateurs d'Athènes, à un fil vieux et pourri : ce fil venait de se rompre; la Grèce et la Macédoine allaient, avec l'Asie, rouler dans le gouffre que plus de trente années de révolutions ne suffiraient pas à combler.

DEUXIÈME PARTIE

LA FIDÉLITÉ D'EUMÈNE

CHAPITRE PREMIER.

RAPPEL D'OLYMPIAS. — EXÉCUTION DU ROI PHILIPPE ARRHIDÉE ET D'EURYDICE. — ALLIANCE DE CASSANDRE ET D'ANTIGONE.

« A d'autres le monde », s'écriait Gustave-Adolphe, frappé d'un coup mortel dans les champs de Lutzen. Cette humilité d'un héros est plus rare qu'on serait tenté de le croire : combien de très-petits personnages se sont imaginé emporter le monde avec eux! Dans la vie politique aussi bien que dans la vie militaire, il faut se résigner à laisser derrière soi des héritiers. Tant bien que mal on a joué son rôle; d'autres acteurs vont venir occuper la scène à leur tour. Le rideau ne se baisse jamais sur ce drame qui recommence sans cesse

depuis plus de six mille ans; le drame seulement peut tourner à la farce ou à la tragédie; il est quelquefois noble, d'autres fois bouffon; il touche toujours par quelque côté aux faiblesses de notre misérable nature. Je ne suis pourtant pas de ceux qui prétendent que tous les acteurs au demeurant se valent; la différence est surtout sensible entre les sujets appelés par leur naissance ou par leur fortune à tenir les principaux rôles. On a bientôt dit, pour se consoler de ces chutes formidables qui font trembler la terre : « Les peuples ne manqueront jamais de maîtres. » Il est de bons maîtres, on en trouve souvent de médiocres; le destin nous en envoie parfois de détestables : le malheur est que, quoi qu'on fasse, on ne saurait réussir à s'en passer. Quel que soit le dominateur, c'est déjà un sérieux avantage pour la paix publique qu'il existe une domination universellement acceptée. La mort d'Antipater méritait donc plus de deuil qu'elle n'en occasionna : elle fut suivie d'inquiétantes représailles et d'une longue succession de catastrophes.

Au fur et à mesure que les grandes physionomies qui remplissaient le cadre du dernier règne disparaissent, la confusion de cette triste période historique augmente rapidement. C'est un roman mal fait, — je demande pardon de ce jugement sévère à l'auteur, — l'unité d'intérêt lui manque : pour

s'y reconnaître, on se voit obligé d'en isoler certains épisodes et de concentrer son attention sur les événements qui ont eu, dans la lutte engagée, une influence sérieuse et décisive. Les comparses sont nombreux :

Non ragionammo di loro,

nommons-les, quand ils se rencontreront sur notre route, et passons. Antigone et Eumène, Polysperchon, Cassandre, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque, Olympias, Eurydice, Roxane, représentent à eux seuls la trame incessamment rompue, incessamment renouée, d'une action qui a pris l'Europe et l'Asie pour théâtre.

De tous ces personnages, Antigone, à la mort d'Antipater, est le plus puissant. Il a réuni sous ses ordres soixante mille hommes d'infanterie, dix mille cavaliers et trente éléphants. Aussi est-ce à lui que les dissidents sur-le-champ s'adressent. Ni Ptolémée, ni Cassandre n'ont voulu reconnaître la suprématie de Polysperchon. Cassandre, il est vrai, affecte en ce moment de se désintéresser complétement des affaires et de ne s'occuper que de chasse; il prépare en secret son départ pour l'Asie. Eh quoi! Cassandre ira retrouver Antigone? Ne savons-nous pas dans quels termes il l'a quitté? La politique, en général, a la mémoire courte : elle ne

connaît pas de rancunes ; elle n'obéit qu'à des intérêts. Antigone accueille les ouvertures de Cassandre avec empressement ; il lui fournira une armée et une flotte. Le fils d'Antipater se rend d'abord dans la Chersonèse, puis, se rapprochant soudain de l'Hellespont, il franchit, à la faveur de la nuit, le détroit. Il est impossible qu'Antigone ait déjà perdu le souvenir de ses démêlés avec cet esprit inquiet et perfide : n'importe ! l'essentiel est d'affaiblir le pouvoir de Polysperchon ; les alliés régleront leurs différends particuliers plus tard.

Ptolémée, pendant ce temps, sans se croire tenu de prendre conseil d'Antigone, a envahi la Phénicie et la Cœlésyrie. Le général qui commande ses troupes, Nicanor, — nous trouvons presque autant de Nicanor que d'Alexandre dans la suite de ce récit ; ne les confondons pas les uns avec les autres, — Nicanor débute par faire prisonnier le satrape de la Syrie, Laomédon ; il ne reste plus, pour consolider l'importante annexion d'un territoire de tout temps convoité par l'Égypte, qu'à obtenir l'aveu du vainqueur d'Eumène, devenu tout à coup l'ennemi déclaré de Polysperchon : Antigone ne contestera pas à Ptolémée ses conquêtes, pourvu que Ptolémée, dans le débat qui s'engage, se prononce franchement en sa faveur ; Eumène lui-même sera relevé de la sentence de mort qui pèse

sur lui, s'il consent à prêter son concours à la coalition qu'Antigone s'efforce de former pour l'opposer au nouveau régent institué par l'autorité privée d'Antipater. Hiéronyme de Cardie, le compatriote et l'ami dévoué d'Eumène, le futur historien de cette guerre civile, est l'instrument dont se sert Antigone pour faire parvenir ses propositions à l'ancien secrétaire d'Alexandre : Eumène feint de les accepter et profite d'un relâchement de surveillance dans le blocus pour s'échapper, avec un petit nombre de ses compagnons, de Nora. Nous verrons bientôt quel usage il va faire de sa liberté reconquise.

Le testament d'Antipater, expression d'une volonté qu'on pouvait croire affaiblie, ne paraissait devoir être respecté par personne : l'esprit d'Antipater revivait en réalité bien plus dans Cassandre que dans Polysperchon. Au milieu de ce dédale d'événements où l'esprit se perd, il n'y a peut-être qu'un fil à l'aide duquel on puisse essayer encore de se conduire : les ambitions contraires se trouvent soudain d'accord chaque fois qu'il s'agit de combattre quelque prépondérance menaçante. L'ennemi commun de tous, c'est celui qui prétend remplacer Alexandre; les généraux ne souffriront pas qu'Alexandre renaisse. Que font, pendant ce conflit, l'Asie et la Grèce? L'Asie cultive ses champs, prêtant son dos docile au bât dont on la charge, sans s'inquiéter de la

main qui le lui impose; la Grèce revient avec plus d'ardeur que jamais à ses vieilles querelles : l'éternelle lutte de l'oligarchie et de la démocratie s'y poursuit avec l'appui coûteux de l'étranger.

L'oligarchie a droit aux faveurs de tout Macédonien qui s'inspire de la politique du vainqueur de Cranon; quiconque veut, au contraire, se donner pour l'héritier et le continuateur de la pensée d'Alexandre, devra s'empresser de restituer à la démocratie proscrite ses priviléges. Odieuse à la Macédoine, Olympias est devenue, en revanche, par ses tendances et par le souvenir de son fils, à qui les Athéniens rendent enfin une tardive justice, chère à toute la Grèce. Les Macédoniens ont montré un penchant marqué pour Cassandre; Polysperchon songe à s'appuyer sur les Grecs : une alliance intime avec Olympias doit fatalement sortir de ce rapprochement. La sympathie de la Grèce, les secours de l'Épire, le prestige accru de la cause royale, voilà le faisceau de forces qu'Olympias peut offrir à qui lui rouvrira les portes de la Macédoine.

On juge quelle émotion durent causer dans Athènes les dispositions dont Polysperchon ne faisait pas mystère; l'oligarchie crut un instant sa cause irrévocablement perdue, et il est bien certain que, si le pouvoir de Polysperchon s'était affermi, la révolution toujours menaçante se fût accomplie sur

l'heure. L'honnête Phocion ne vit de salut pour la faction à laquelle il appartenait que dans le triomphe du fils d'Antipater : il eut l'imprudence de seconder les vues de Cassandre, quand le jeune ambitieux, profitant du trouble où la mort subite de son père jetait la Macédoine, envoya Nicanor, — un autre Nicanor que celui dont Ptolémée employait les services, — remplacer à Munychie Ményllus, qui ne lui inspirait qu'une médiocre confiance.

Alexandre lui-même comptait avec son armée et ne prenait guère de résolutions graves sans l'associer par une communication solennelle à ses projets. Ce devoir était bien autrement impérieux pour Polysperchon que pour Alexandre : ce ne fut qu'après avoir pris l'avis de ses officiers et de ses soldats, après avoir obtenu leur aveu formel, que le fils de Simmia osa rappeler de l'Épire Olympias. Mais quand Olympias sera rentrée en Macédoine, quel rôle lui réserve-t-on? Le seul rôle qui convienne à une pareille aïeule : on lui remettra la tutelle du fils de Roxane. La mère d'Alexandre, cette femme intrépide et altière qu'un dévouement filial poussé jusqu'à l'idolâtrie voulut, si l'on en croit Quinte-Curce, porter de son vivant au rang des immortels, accourt sans hésiter à l'appel de Polysperchon. Le roi des Molosses, Éacide, l'accompagne jusqu'à la frontière.

Le rappel d'Olympias — il ne fallait se faire à ce sujet aucune illusion — n'était pas seulement un défi jeté à Cassandre; c'était aussi la rupture ouverte avec Philippe Arrhidée et sa remuante épouse Eurydice. La fille de Cynané n'était pas femme à se laisser ravir sans combat le sceptre que le mauvais vouloir de Perdiccas et le meurtre même de sa mère n'avaient pu l'empêcher de conquérir : elle écrit sur-le-champ à Cassandre, l'invite à venir le plus tôt possible à son aide, et s'en fiant avant tout à elle-même, séduit, achète les chefs dont elle espère se faire un parti, et rassemble en Macédoine une armée. Polysperchon, de son côté, comprend qu'il n'a pas un instant à perdre : il rejoint Olympias et vole à Evia, ville de la Macédoine, où Eurydice, entourée de ses troupes, leur montrant le fils de Philippe comme leur seul souverain légitime, se tient prête à défendre énergiquement les droits de son époux. Dans les époques troublées, ce sont généralement les femmes qui montrent le plus de résolution : trop préoccupé de ses intérêts, l'homme ne sait souvent où diriger sa volonté flottante; la femme va tête baissée où l'entraîne sa passion, sans apercevoir le précipice ouvert devant elle, en tout cas, sans jamais se détourner de son but pour l'éviter.

Les deux camps sont maintenant en face l'un de

l'autre; les forces sont presque égales; quelques instants encore, et le combat va probablement s'engager. La présence d'Olympias a brusquement changé le cours des esprits : quel est le Macédonien qui oserait lever le bras contre la mère d'Alexandre? Olympias s'avance calme et majestueuse; impérieuse encore, comme aux jours de sa grandeur : les armes tombent des mains des soldats. Les rangs opposés, au lieu de se précipiter, le cri de guerre à la bouche, l'un sur l'autre, se mêlent peu à peu et bientôt se confondent : le fils de Philippe se trouve prisonnier, avant d'avoir pu songer à préparer sa fuite. Eurydice seule, plus prompte que le faible Arrhidée à prendre un parti, court se renfermer, avec son conseiller Polyclès, dans Amphipolis.

Nul asile n'a longtemps protégé l'infortune des majestés déchues : la garnison d'Amphipolis suit l'exemple de l'armée d'Evia; aux premières sommations que Polysperchon lui adresse, elle livre, sans remords et sans honte, la malheureuse reine. On pouvait tout attendre d'Olympias, tout, excepté la clémence et l'usage modéré de la victoire. Des Thraces, par son ordre, allèrent sur-le-champ égorger Arrhidée : quant à Eurydice, Olympias n'entendait pas davantage lui laisser la vie; elle voulut cependant lui abandonner le choix du supplice. Eurydice

voit tout à coup entrer dans sa prison des émissaires portant une épée, un lacet, une coupe remplie de ciguë. Elle comprit : des bords de l'Achéron, Cynané appelait sa fille. Il est des époques où de pareilles vicissitudes n'étonnent guère; chacun y vit en quelque sorte préparé à une fin violente. Eurydice saisit impétueusement le lacet qui lui est tendu : « Puissent les dieux vengeurs de l'innocence, se borne-t-elle à dire, réserver un jour à Olympias de semblables présents! » Par un raffinement de cruauté ou par un reste de pitié, — car la société antique attachait un si grand prix aux cérémonies funèbres que les deux explications sont également plausibles, — le corps de son mari lui avait été livré, percé de mille coups : elle étanche le sang qui coulait encore des blessures, lave rapidement le cadavre et l'enveloppe de linges, puis, se passant elle-même autour du cou le fatal lacet, se laisse, muette et sombre, étrangler, sans daigner accorder un regret à la vie.

Olympias ne devait pas borner là ses vengeances : Antipater n'avait que trop prévu le sort qui attendait sa race, si jamais la reine mère revenait toute-puissante de l'Épire. « Gardez-vous bien, disait-il en mourant aux Macédoniens qui l'entouraient, de laisser monter une femme sur le trône. » Ce furent ses dernières paroles, et l'événement prouva

qu'en ce qui concernait du moins ses amis, la recommandation ne manquait ni de sagesse, ni de prévoyance. Prise, au contraire, dans un sens général, l'opinion du vice-roi pourrait être contestée. Les femmes sont sans doute toutes de premier mouvement, et le pardon des injures, qualité essentielle et indispensable des politiques, n'a jamais fait partie de leurs vertus; les femmes cependant, n'en déplaise à Antipater, ont fourni à l'histoire beaucoup plus de grands règnes que les hommes. La raison en est simple et facile à trouver : les reines sont généralement exemptes d'une faiblesse dont bien peu de rois ont su se défendre; elles ne prennent pas ombrage de la gloire de leurs ministres.

Pour mieux prévenir ce qu'il considérait comme une calamité, Antipater avait sacrifié Cassandre et légué la régence à Polysperchon; l'ambition de Cassandre déjoua ce calcul : Cassandre provoqua par son imprudente impatience le retour de l'ennemie mortelle qu'Antipater se flattait d'avoir réduite à l'impuissance et condamnée à un éternel exil. A peine Olympias eut-elle déblayé le terrain du fantôme de roi qui obstruait sa route, qu'elle se retourna, implacable et violente, contre ceux que sa haine accusait de lui avoir ravi prématurément son fils. Non contente de s'attaquer aux vivants, elle s'en

prit aux morts. Iolas avait, prétendait-elle, versé, à l'instigation de Cassandre et d'Antipater, le poison dans la coupe du roi; elle fit ouvrir le tombeau d'Iolas et jeter ses cendres au vent. Un autre frère de Cassandre, Nicanor, eut le malheur de se trouver à la portée de son bras; elle le fit sans tarder conduire au supplice. Cent Macédoniens de marque eurent le même sort. Olympias voulut-elle frapper ses ennemis de terreur ou se laissa-t-elle égarer par un aveugle besoin de vengeance? Nous ne serons pas, je pense, bien loin de la vérité, si nous supposons qu'elle jugea utile à sa politique ce qui servait si bien les secrets instincts de son cœur.

Eumène cependant l'avait avertie de la faute irréparable qu'elle allait commettre : « Restez en Épire, lui écrivait-il, jusqu'au moment où la guerre aura pris une tournure décisive; évitez surtout d'assumer la responsabilité de rigueurs et de représailles qui vous rendraient infailliblement odieuse. » Olympias ne suivit pas, — on devait s'y attendre, — ce prudent conseil. Loin de vouloir continuer à rester dans l'Épire, elle s'irritait de voir le plus fidèle de ses partisans demeurer en Asie. Elle appelait Eumène, le pressait de venir prendre en Macédoine la direction suprême des affaires, se méfiant déjà de Polysperchon et le jugeant, non sans raison peut-être, incapable de porter le pesant far-

deau sous lequel auraient fléchi des épaules plus robustes. Eumène seul était, dans sa pensée, de taille à faire face à toutes les difficultés du moment. Entre elle et lui la confiance serait absolue, sans nuage, et tous deux, unissant leurs efforts, marcheraient résolûment du même pas au même but.

Le dévouement d'Eumène n'en jugea pas ainsi. L'ancien secrétaire d'Alexandre ne s'était jamais dissimulé combien sa qualité d'étranger lui nuisait dans l'esprit des Macédoniens : en Asie, il trouvait à recruter sans trop de peine des soldats; en Grèce, en Macédoine, on l'eût accueilli comme un Barbare. Polysperchon, malgré son insuffisance, pouvait à la rigueur remplir pendant quelque temps le rôle qui lui avait été attribué par Antipater : il contre-balancerait l'influence de Cassandre; il n'eût point été de force à se mesurer avec Antigone. Là, en effet, était le grand danger pour la cause royale, le point noir de la situation. Antigone disposait d'une armée considérable et ne cachait pas le dessein de s'en servir uniquement au profit de son ambition. C'était donc contre Antigone qu'il fallait, au sentiment d'Eumène, tourner toutes ces rivalités jalouses qui se coalisaient déjà contre l'autorité d'Olympias. En donnant l'exemple d'une complète déférence aux dernières volontés du régent, en

s'effaçant devant le commandement supérieur de Polysperchon, Eumène se plaçait sur le terrain légal, chose des plus importantes en temps de guerre civile. Polysperchon lui sut gré de sa soumission et, d'accord sur ce point avec Olympias, le proclama le seul défenseur que voulût avouer en Asie la cause du fils de Roxane. En même temps, il lui fit remettre par les trésoriers de la Cilicie une somme de près de trois millions de francs. Le corps des Argyraspides, composé de trois mille soldats macédoniens, fut à l'instant dirigé sur la Chersonèse et reçut l'ordre de traverser l'Hellespont pour aller se joindre à l'armée d'Eumène.

Ce corps, que commandait Antigène, avait jadis formé la garde d'Alexandre : pouvait-on penser qu'il subirait sans murmure la loi d'un Thrace condamné à mort trois ans auparavant par l'armée macédonienne? Combien est facile la tâche des généraux qui, placés à la tête d'une armée régulière, appelés au commandement dans des conditions normales, exerçant sur leurs troupes un empire incontesté, n'ont d'autres préoccupations que les soucis habituels de la guerre! Telle n'était pas, il s'en faut de beaucoup, la position d'Eumène. La première conquête qu'il dût faire, c'était celle de ses soldats et de ses lieutenants. Sorti de la Cappadoce à la tête d'environ cinq cents cavaliers

et de deux mille hommes d'infanterie, Eumène, dès les premiers jours du printemps de l'année 318 avant Jésus-Christ, franchit rapidement les défilés du Taurus et se porta sur la Cilicie. Antigène l'y attendait avec les Argyraspides.

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS D'EUMÈNE EN ASIE, DE POLYSPERCHON EN GRÈCE. SUPPLICE DE PHOCION ET DE SES AMIS.

Avez-vous remarqué avec quelle aisance les historiens de l'antiquité, déplaçant brusquement le théâtre des opérations, transportent une armée des bords de l'Hellespont au littoral que baigne la mer de Chypre, la conduisent en Syrie, lui font franchir dans une même campagne le Taurus et le Liban, descendre le cours du Tigre et de l'Euphrate pour la mener à Suse ou à Persépolis, quand ils ne la font pas passer en Égypte? Les armées des croisés se fondront dans de moindres trajets, mais les distances n'ont jamais compté pour les Grecs. Les Bœton et les Diognète du Sultan Magnifique ne parlent pas aussi légèrement de la traversée de l'Asie, et pourtant les Turcs sont tenus à bon droit pour de rudes marcheurs. Si je n'avais eu l'idée de consulter le journal des campagnes de Soliman le Grand, je n'aurais moi-même rendu qu'une justice incomplète

à la rapidité des mouvements de Perdiccas, d'Antipater, d'Antigone et d'Eumène. Parti le 16 juin 1522 de Constantinople pour aller assiéger dans leur île les chevaliers de Rhodes, Soliman n'arrive que le 26 juillet au port de Marmorice; dans l'été de 1534, il emploie soixante-seize jours pour se rendre de Scutari à Kars, quatre-vingt-onze pour passer, aux mois de mars, d'avril et de mai, l'année suivante, de Bagdad à Tauris. Et combien de fois revient dans cet exposé succinct la mention d'étapes sans eau, de chemins difficiles, de montagnes abruptes, de défilés périlleux et presque impraticables! Les Grecs ont emporté avec eux le secret des marches d'Alexandre; le peuple qui le retrouvera sera en peu de temps le maître de l'Asie.

Il n'était pas facile de prévoir quel accueil les Argyraspides feraient à Eumène. La situation cependant était si critique, la réputation de bravoure et d'habileté d'Eumène si bien établie, que tous ces vieux soldats oublièrent sur-le-champ leurs répugnances, leurs ressentiments invétérés, pour se serrer avec enthousiasme autour du seul chef qui pût les conduire à la victoire. Eumène ne voulut point abuser de ces dispositions favorables : il savait trop combien l'esprit des multitudes est changeant. Loin de songer à humilier les généraux que Polysperchon rangeait sous ses ordres, ce fut lui qui se fit humble

et petit devant eux. Il demanda le premier, de son propre mouvement, que toutes les décisions importantes se prissent en conseil et qu'on s'en rapportât au demi-dieu que possédait en ce moment l'Olympe, du soin de les inspirer : il fallait qu'Alexandre se chargeât de défendre lui-même sa famille. « Dressez au centre du camp une tente magnifique, un abri temporaire qui soit digne du dépôt que nous lui destinons, et sous cette tente élevez un autel ! Là seront déposés le diadème, le sceptre et les armes que portait le fils de Jupiter Ammon, avant qu'il disparût du milieu des hommes; là, chaque matin, les chefs de l'armée, tous égaux devant ces emblèmes sacrés du Dieu invisible, viendront offrir un pieux sacrifice et brûler, prosternés, des parfums. Sous ce même pavillon se tiendra le conseil, car il importe que la grande ombre d'Alexandre ne cesse jamais de présider aux délibérations de ceux qui se préparent à combattre pour le salut de sa race. » Ce culte superstitieux adressé à la mémoire d'un être dont les vers, en ce moment, faisaient leur pâture, n'aurait point échappé aux railleries de Callisthène : l'homme de guerre a l'âme plus naïve, et les soldats d'Eumène applaudirent à la pensée qui semblait associer de si près Alexandre à leurs travaux.

De tous côtés d'ailleurs accouraient des volon-

taires jaloux de prendre part à la campagne qui allait s'ouvrir et qui promettait au vainqueur un immense butin; Eumène se vit bientôt à la tête de quinze mille fantassins et de deux mille cinq cents cavaliers. C'eût été peu, s'il eût fallu faire face aux soixante mille hommes d'Antigone; mais le gouverneur de la Phrygie se trouvait alors retenu sur les bords de l'Hellespont par les instances de Cassandre, qui demandait de prompts secours, et par l'opposition d'Arrhidée, qu'il n'avait pu réussir à dépouiller de sa satrapie. Si Cassandre triomphait dans la Macédoine, Eumène perdait sur l'heure sa principale force : l'avantage de représenter en Asie l'autorité royale. Antigone avait donc raison de vouloir avant tout abattre, de concert avec son allié, le pouvoir d'Olympias et de Polysperchon.

Les choses pour l'instant étaient loin de tourner au gré de ses désirs; la fortune semblait même se déclarer sans hésitation contre l'allié qu'il avait choisi, contre Cassandre. Le nouveau régent se montrait à la fois résolu et habile : il faisait de toutes parts appel à la démocratie; il envoyait son fils Alexandre, — combien de gens alors portaient ce grand nom! — avec une armée dans l'Attique; il promettait aux Athéniens de leur rendre toutes les franchises dont les avait dépouillés Antipater, et s'engageait même à les remettre en possession de

Samos. « Que tous les bannis, disait la proclamation de Polysperchon, rentrent dans leurs foyers; qu'ils y rentrent complétement amnistiés et déclarés capables de prendre part au gouvernement! Que partout les pouvoirs oligarchiques institués par Antipater fassent place à un ordre de choses plus équitable! Si la guerre a éclaté entre les Macédoniens et les Grecs, pendant que les héritiers légitimes d'Alexandre étaient en Asie, la faute n'en doit être imputée qu'à quelques généraux : la famille d'Alexandre vous honore toujours de son affection, et c'est au nom de son fils que nous venons vous apporter la paix. »

Polysperchon prescrivait en même temps aux habitants d'Argos et à ceux de quelques autres villes de bannir les magistrats que leur avait imposés le vice-roi, de condamner à mort ceux qui s'étaient montrés le plus violents et de confisquer leurs biens. La recommandation n'était pas nécessaire vis-à-vis des Athéniens : la démagogie athénienne, au premier encouragement qui lui était venu de l'extérieur, s'était empressée de relever la tête, et déjà Phocion éprouvait quelque peine à la contenir. Nul doute que des troubles sérieux n'eussent éclaté dans la ville sans la terreur salutaire qu'inspirait encore aux agitateurs la garnison macédonienne de Munychie.

Un homme bien perplexe et bien embarrassé en ce moment, c'était Nicanor : Cassandre l'avait substitué dans le commandement de Munychie à Menyllus; il devait donc se considérer comme l'agent et le représentant de Cassandre, mais tout à coup il apprend que Cassandre vient de quitter la Macédoine et de se réfugier auprès d'Antigone : continuera-t-il de prendre les ordres d'un proscrit? Les Athéniens le somment d'évacuer la place qu'il occupe : il négocie, temporise, introduit secrètement de nouveaux mercenaires dans son fort, et, au lieu de rendre Munychie aux Athéniens, s'empare une belle nuit par un coup de main du Pirée. Grand émoi dans Athènes, envoi de députés auprès de Nicanor pour protester contre cette nouvelle atteinte à l'indépendance de la ville. Nicanor se défend d'entrer en négociation avec les magistrats d'Athènes : simple agent militaire de Cassandre, il n'a aucun pouvoir pour traiter. Sur ces entrefaites arrive un ordre formel d'Olympias. La mère d'Alexandre commande à Nicanor de rendre Munychie et le Pirée aux Athéniens : Nicanor trouve plus sage de temporiser encore et de se rapprocher du fils de Polysperchon.

Les Athéniens s'aperçoivent qu'ils ont été joués; le peuple, sans attendre qu'aucun héraut le convoque, se réunit de lui-même en assemblée générale,

destitue ses anciens magistrats, les bannit ou les condamne à mort et confie le pouvoir aux chefs les plus ardents de la démocratie. Le camp du fils de Polysperchon se trouvait heureusement à portée; les proscrits, le vieux Phocion en tête, se hâtent d'y aller chercher un refuge. Le fils de Polysperchon les accueille avec bienveillance; il se croit cependant obligé de les envoyer à son père. Les malheureux bannis arrivaient à une mauvaise heure : Polysperchon donnait en ce moment audience aux députés du peuple athénien. Si Phocion et ses compagnons ne s'étaient pas, à la mort d'Antipater, ouvertement prononcés pour Cassandre, le régent les eût probablement sauvés; mais à quoi bon se compromettre pour des gens qui ne le serviraient jamais qu'à regret et sans conviction? Polysperchon tient avant tout à s'assurer le bon vouloir d'Athènes : il n'hésitera pas à livrer les exilés qui ont fui la justice du peuple. Pour colorer l'acte odieux que sa politique peu scrupuleuse lui conseille, le régent, il est vrai, exige des Athéniens la promesse de reviser les décrets de mort rendus à la hâte : les députés, impatients de saisir leurs victimes, promirent tout ce que Polysperchon voulut. Ils ne savaient que trop la valeur de pareils engagements! Ramenés en triomphe dans la ville qui ne pouvait leur pardonner

de s'être laissé abuser par la feinte modération de Nicanor, les illustres proscrits comparurent sur-le-champ devant le terrible tribunal populaire. Après de vains efforts pour dominer de sa voix jadis respectée le tumulte d'une foule en délire, Phocion fut condamné à boire la ciguë « pour avoir été, disait l'accusation, l'instigateur de la guerre lamiaque ». Qu'auraient pensé d'un semblable arrêt Hypéride et Léosthène? Cette guerre que leur parole éloquente alluma, Phocion avait été le seul à en détourner de tout son pouvoir les Athéniens.

L'accusation articulait pourtant un autre grief, et celui-là n'était que trop réel : pour sauver sa patrie, Phocion n'avait pas craint « de violer les lois » ; il avait renversé le gouvernement démocratique. On lui reprochait également d'avoir cherché son point d'appui au dehors, servant ainsi, à son unis sans doute, mais de la façon la plus funeste, de perfides desseins dont son âme trop honnête n'aurait pas même osé concevoir le soupçon. Quel parti pouvait donc, dans la cité déchue, se proclamer pur de toute complaisance envers l'étranger? Les amis de Polysperchon avaient-ils le droit de faire un crime à Phocion de ses relations avec Antipater, de la confiance imprudemment accordée à Cassandre? Les partis politiques devraient bien, en pareille occasion, s'épargner des formalités hypo-

crites : ils ne jugent pas; ils se vengent. En butte aux plus indignes outrages, Phocion et ses prétendus complices, Nicoclès, Thudippe, Hégémon, Pythoclès, furent livrés aux Onze, impassibles licteurs qui auraient conduit avec la même indifférence Socrate ou Mélitus au supplice.

Les condamnés burent la ciguë au mois de mai de l'année 318 avant Jésus-Christ, pendant qu'Athènes en fête célébrait une procession en l'honneur de Jupiter. Misérable époque où tout ce qui était illustre et respectable ne pouvait espérer un digne et utile emploi de ses vertus! Après plus de soixante années consacrées au service de son pays, Phocion octogénaire, Phocion, à la fois probe et brave, orateur concis et nerveux, magistrat éclairé, politique intègre, n'ayant d'autre ambition que de préserver Athènes du désordre intérieur et des levées de boucliers inutiles, Phocion, le meilleur citoyen que l'Attique eût produit depuis Aristide, expiait cruellement la faute impardonnable d'avoir été l'involontaire complice des secrètes menées qui préparaient la ruine et l'asservissement de la Grèce.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE DE CASSANDRE AU PIRÉE. — SIÉGE DE MÉGALOPOLIS PAR POLYSPERCHON. — COMBAT NAVAL DE BYZANCE. — MORT DE CLITUS LE BLANC. — ENTRÉE DE CASSANDRE EN MACÉDOINE. — OLYMPIAS EST OBLIGÉE DE SE RÉFUGIER DANS PYDNA.

La mort de Phocion ne porta pas bonheur à la démocratie. Cassandre venait de recevoir enfin d'Antigone les secours qu'il était en droit d'attendre d'un allié puissant dont les intérêts se confondaient alors avec les siens : il arrivait d'Asie avec trente-cinq vaisseaux longs et quatre mille soldats. Nicanor, délivré de ses incertitudes, lui remit le Pirée et se contenta de garder pour son propre compte le poste de Munychie. Le parti oligarchique eût repris à l'instant le dessus dans Athènes, si l'armée de Polysperchon, à la nouvelle du débarquement de Cassandre, ne se fût rapprochée de la ville et n'eût entretenu ainsi chez le parti contraire le secret espoir d'un retour de fortune. Les plaines de l'At-

tique offraient toutefois trop peu de ressources pour que Polysperchon pût se flatter d'y faire vivre longtemps une armée nombreuse : un fort détachement, placé sous les ordres de son fils Alexandre, suffirait pour contenir la petite troupe que Cassandre amenait d'Asie; le gros de l'armée passerait dans le Péloponèse, où il était urgent de surveiller l'effet des édits de proscription portés contre les partisans d'Antipater.

La plupart des villes du Péloponèse avaient obéi; le sang y coulait à flots, et la démocratie, domptée quelques années auparavant par Antipater, prenait sa revanche. Mégalopolis seule prétendait rester fidèle à Cassandre; Polysperchon commit la faute de vouloir la réduire par un siége : il y usa vainement toute son industrie, perdit à ce labeur ingrat ses meilleures troupes, sans compter ses éléphants, compromit surtout son prestige, et donna par là des forces à Cassandre.

Que fallait-il pour que les choses changeassent soudain de face? Il fallait seulement que Cassandre reçût de nouveaux secours de l'Asie. Rester maître de la mer était donc pour Polysperchon un intérêt vital. Eumène comprenait si bien ce que valait dans ces conjonctures la prépondérance maritime, qu'à peine son armée constituée, il s'était hâté de l'acheminer vers la Phénicie. Ptolémée

avait, il est vrai, devancé sur ces côtes les soldats d'Eumène, mais on pouvait surprendre les généraux de Ptolémée au milieu des embarras d'une occupation récente et, couvert du prestige de l'autorité royale, forcer rapidement toutes ces portes, qui ne demandaient peut-être qu'à s'ouvrir. Une fois en possession du littoral, quoi de plus simple que d'équiper une flotte, de la construire même au besoin? Les forêts du Liban n'étaient pas épuisées, et les ouvriers ne manquaient ni à Tyr, ni à Sidon, ni à Byblos, ni à Tripolis.

Malheureusement, pendant qu'Eumène poursuivait sa marche vers la Phénicie, les événements se précipitaient dans le nord : Clitus, commandant de la flotte macédonienne au nom de Polysperchon, et Nicanor, expédié de Munychie par Cassandre avec l'ordre de joindre ses vaisseaux aux vaisseaux d'Antigone, s'étaient, dans les premiers jours du mois d'octobre de l'année 318, rencontrés devant Byzance. Un combat naval s'engage entre les deux flottes, composées chacune de plus de cent navires, et Clitus sort de ce combat victorieux. L'imprudent navarque s'imagine qu'il n'a plus désormais qu'à tendre la main au satrape de la petite Phrygie, maître de la plupart des places fortes de la Propontide. Qui pourrait, en ce moment, songer à lui disputer l'empire de la mer? N'a-t-il pas dispersé

les seules forces navales dont dispose l'ennemi? Clitus connaît bien mal l'activité d'Antigone : la flotte royale occupe la rive européenne du Bosphore, et Clitus, fier de son triomphe, s'y abandonne à une sécurité trompeuse; Antigone, accouru sur la côte opposée, fait venir de Byzance, qui lui reste fidèle, des bâtiments de transport; il les charge de troupes et débarque en Europe. Les équipages de Clitus, suivant la coutume grecque, vivaient campés à terre; surpris par une attaque soudaine, ils se jettent en désordre à bord de leurs navires : ce fut la répétition de ce fameux combat de Lampsaque, ou plutôt d'Ægos-Potamos, qui termina, par une ruse analogue, la guerre du Péloponèse [1]. Nicanor sortait au même moment du port de Chalcédoine, où il s'était réfugié après son échec : le désastre de Clitus, assailli à la fois à terre par Antigone, sur mer par Nicanor, fut complet; la flotte macédonienne tout entière, à l'exception du vaisseau-amiral, tomba, par un brusque retour de fortune, au pouvoir d'Antigone. Clitus, abandonnant son vaisseau, s'était jeté dans l'intérieur; il espérait pouvoir gagner la Macédoine; malheureusement le sort ne l'avait pas conduit sur un rivage ami : rencontré par quelques soldats

[1] Voyez dans la *Marine des anciens*, 2e partie, *la Bataille d'Ægos-Potamos*.

de Lysimaque, il fut égorgé à l'instant, nouvelle victime ajoutée à cette hécatombe qui, depuis cinq années, décimait sans relâche les généraux d'Alexandre.

Le coup était mortel pour Polysperchon : il ne s'en releva pas. Cassandre régnait déjà dans Athènes, où Démétrius de Phalère, sa créature, exerçait à la façon d'un harmoste lacédémonien l'autorité souveraine; il put ainsi faire passer son armée par mer en Thessalie, se saisir des passes Perrhébiennes et entrer en Macédoine avant qu'Olympias fût en mesure de lui opposer une résistance sérieuse. Pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi qu'elle redoutait le plus, la vieille reine n'eut d'autre ressource que de se renfermer dans Pydna, place forte de la Macédoine, située sur la côte occidentale du golfe Thermaïque : Olympias y entra, emmenant avec elle le jeune roi et sa mère Roxane. Cassandre, bien décidé à ne lui laisser aucun répit, vint aussitôt la bloquer dans cette ville. Ni Polysperchon, ni le roi d'Épire, Éacide, ni les Étoliens, toujours prêts cependant à prendre parti contre les Grecs, ne pouvaient réunir en ce moment des forces suffisantes pour obliger Cassandre à lever le siége de Pydna; Eumène seul aurait peut-être, dans ce péril pressant, couru tous les hasards plutôt que de laisser une capitulation bientôt inévitable mettre à néant

les espérances de son parti, mais la défaite navale de Clitus venait de lui fermer le chemin de l'Europe; elle ne lui permettait même plus de rester en Phénicie. Antigone, en effet, poussait vigoureusement son avantage : sa présence n'était plus nécessaire sur les bords de l'Hellespont; il prenait, sans perdre un instant, la route de la Cilicie. Vingt mille hommes d'infanterie légère et quatre mille cavaliers l'accompagnaient. Eumène jugea prudent de ne pas attendre cette armée, composée de soldats d'élite et exaltée par sa récente victoire : il quitta précipitamment la Phénicie, traversa, sans s'y arrêter, la Cœlé-Syrie et se dirigea vers les satrapies supérieures, en d'autres termes vers la Perse orientale.

CHAPITRE IV.

OCCUPATION DE LA SUSIANE PAR EUMÈNE. — ALLIANCE D'ANTIGONE AVEC SÉLEUCUS ET AVEC PYTHON; D'EUMÈNE AVEC LES GOUVERNEURS DES SATRAPIES SUPÉRIEURES.

Sur quels terrains différents ont à combattre Cassandre et Antigone! Le premier a retrouvé ce théâtre étroit où les petits peuples de la Grèce s'agitent depuis deux siècles; il court de l'Attique au Péloponèse, du Péloponèse à la Thessalie, de la Thessalie à la Macédoine, faisant la guerre comme on la pourrait faire en Corse, en Sicile ou en Sardaigne, attentif au parti que vont prendre des populations de vingt mille, de quinze mille, de dix mille citoyens, populations qui tiennent cependant plus de place dans le monde que des millions d'esclaves asiatiques. Le second a l'immensité devant lui : il lui faut, à tout propos, franchir d'énormes distances, traverser à la tête d'un faible corps d'armée des multitudes indifférentes, en apparence du moins,

à la lutte acharnée d'où va leur sortir un maître, si denses cependant sur certains points, sur d'autres si fortement postées, qu'on s'explique difficilement comment elles se résignent à ne pas intervenir, au nom de leurs intérêts, dans le débat. Ainsi donc ce sont des armées de vingt mille, de trente mille hommes au plus qui prétendent disposer du sort de l'Asie, régler la destinée de toutes ces riches provinces comprises entre l'Hellespont et le golfe Persique! Voilà ce qui s'est vu, il y a deux mille deux cents ans : est-ce là ce que nous sommes destinés à revoir encore?

La lutte d'Antigone et d'Eumène, conduite avec une activité et une énergie sans égales par deux grands capitaines, jetterait probablement sur les opérations qu'un prochain avenir tient peut-être en réserve des lueurs inattendues, si l'historien qui nous en a transmis la mémoire avait seulement apporté un peu plus de soin et de précision dans ses récits. L'histoire des successeurs d'Alexandre est de sa nature même compliquée et confuse : un Xénophon ou un Thucydide y aurait introduit plus de clarté; Hiéronyme de Cardie et Diodore de Sicile l'ont rendue rebutante par l'enchevêtrement des événements qu'ils racontent, aussi bien que par le désordre des conclusions qu'ils en tirent. Néanmoins, il est encore possible de discerner, dans ce

méandre de marches et de contre-marches, certaines grandes lignes, à l'aide desquelles nous essayerons de reconstituer en quelque sorte la physionomie générale d'une campagne dont les détails nous auraient été précieux à plus d'un titre.

Eumène fait la guerre en fuyant, et c'est en fuyant qu'il acquiert des forces. Arrivé sur les bords du Tigre, il se voit cependant brusquement assailli par les habitants mêmes de la contrée, par les Carduques peut-être; car les paysans de la Mésopotamie ne semblent guère enclins à ce genre d'entreprises; de toute façon, il subit des pertes assez sensibles; un peu plus loin, dans la Babylonie, il court le risque d'être submergé par la rupture des digues de l'Euphrate. Séleucus, après avoir vainement tenté de séduire ses troupes, a sournoisement armé le grand fleuve contre lui. Eumène échappe, comme par miracle, à l'inondation et poursuit, avec quinze mille hommes d'infanterie et treize cents cavaliers, sa marche vers la Susiane. Pour atteindre cette province, il lui faudra passer le Tigre sous les yeux de deux généraux hostiles, Séleucus, le satrape de la Babylonie, et Python, fils de Crateuas, le satrape de la Médie. Eumène réunit trois cents barques, conclut une trêve avec Séleucus et franchit le fleuve sans être inquiété.

Si odieux qu'il soit aux Macédoniens, Eumène n'en

reste pas moins l'unique représentant de la cause royale en Asie; ce serait se proclamer rebelle que se déclarer ouvertement contre lui : Séleucus ne se sent pas encore cette audace. La Susiane reçoit le Thrace fugitif mieux que ne l'a reçu la Babylonie; Eumène y fait reconnaître sans peine l'autorité dont l'ont investi Olympias et Polysperchon. Toutefois, quelque soin qu'il ait pris de partager son armée en trois corps, il ne saurait la faire vivre longtemps dans une province qui ne peut lui offrir que du riz, du sésame et des dattes. Les satrapies supérieures, la Perside entre autres, gouvernée par Peuceste, auront plus de ressources. Eumène a droit de se promettre sur ce nouveau terrain un accueil favorable; les desseins ambitieux de Séleucus et du fils d'Agénor, un autre Python, à qui est échu le gouvernement des Indiens finitimes, ont alarmé tous les satrapes de l'Asie orientale : Peuceste, le seul Macédonien qui se soit montré empressé à revêtir la robe médique; Polémon, gouverneur de la Carmanie; Sibyrtius, préfet de l'Arachosie; Oxyartes, satrape des Paropamisades; Stasandre, satrape de l'Asie et de la Drangiane.

Peuceste peut mettre en campagne dix mille archers et frondeurs perses, trois mille hommes de divers pays, armés à la macédonienne, six cents cavaliers grecs et thraces, plus de quatre cents

cavaliers recrutés dans la Perside; Polémon amène de la Carmanie quinze cents fantassins et sept cents cavaliers; Sibyrtius fournira mille hommes d'infanterie et cent seize cavaliers; Stasandre, mille cavaliers et quinze cents fantassins; Oxyartes envoie, sous les ordres d'Androbaze, quinze cents hommes de pied et mille chevaux. Chose étrange! parmi les auxiliaires sur lesquels peut compter Eumène, nous voyons figurer le propre frère de Python, fils de Crateuas et gouverneur de la Médie, Eudamus. Il est difficile de démêler à quel titre et avec quels pouvoirs cet Eudamus a été laissé dans l'Inde; nous savons seulement qu'à la mort d'Alexandre, le frère de Python n'hésita pas à faire assassiner Porus et parvint, par le meurtre de ce roi héroïque trop confiant sans doute, à s'emparer de ses éléphants. Eudamus accourait, lui aussi, du fond de l'Asie remuée jusqu'à ses dernières frontières, au rendez-vous que s'étaient donné toutes les ambitions sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, incertain encore du parti qu'il allait prendre, bien résolu d'ailleurs à ne consulter dans ce choix que ses intérêts. Tous les chefs des satrapies supérieures, en réunissant leurs forces, n'avaient pu rassembler qu'un peu plus de dix-huit mille sept cents hommes d'infanterie et quatre mille six cent cavaliers. Eudamus, pour sa part, amenait de l'Inde

cinq cents cavaliers, trois mille fantassins et cent vingt éléphants : aucun contingent ne valait celui-là ; car, par une singulière dérogation à l'ancienne tactique, on ne savait plus faire la guerre, ni livrer bataille sans éléphants. Priver une armée opérant en Asie et même en Europe, dans le Péloponèse ou dans la Sicile, de ce secours nouveau, c'eût été demander à nos armées modernes de combattre sans artillerie. Il n'y a que les grenadiers de Montenotte ou les voltigeurs de Ladonchamps qui aient jamais gagné des victoires sans canons.

Les divers corps venus de la haute Asie se réunirent dans la Susiane et firent à Suse leur jonction avec Eumène. Sibyrtius, Polémon, Androbaze, Eudamus lui-même auraient peut-être accepté sans murmure la suprématie du généralissime désigné par Polysperchon : pour agir sur leurs volontés, Eumène disposait d'un levier puissant; porteur de lettres royales qui prescrivaient à tous les trésoriers de l'Asie de lui remettre les sommes dont il aurait besoin, il pouvait subvenir largement aux libéralités reconnues nécessaires; mais Peuceste et Antigène étaient moins faciles à séduire que ces personnages d'un ordre comparativement inférieur. Voudraient-ils se soumettre à l'autorité d'un Thrace, eux qui avaient tant de fois combattu aux côtés d'Alexandre? La combinaison adoptée en Cilicie prévint heu-

reusement des compétitions qui n'auraient pas tardé à dissoudre une alliance à peine ébauchée. Le conseil de guerre institué par Eumène continua de diriger les opérations : pour donner satisfaction à Peuceste et au commandant des Argyraspides, il suffit d'y introduire les nouveaux satrapes.

Eumène prit ses quartiers d'hiver dans la Susiane; Antigone s'arrêta en Mésopotamie. Au printemps de l'année 317 avant Jésus-Christ, l'allié de Cassandre et de Ptolémée voulut, avant de rien entreprendre contre Eumène, se rapprocher de Séleucus et de Python, le satrape de la Médie. Descendu de la Mésopotamie dans les plaines de Babylone, Antigone y trouva les deux généraux dont Eumène n'avait pu réussir, ni par ses menaces, ni par ses promesses, à désarmer la neutralité suspecte : Séleucus et Python étaient prêts à entrer en campagne. L'offensive fut sur-le-champ résolue; les coalisés prirent leurs dispositions pour franchir le Tigre. Un pont de bateaux jeté sur le fleuve ouvrit à l'armée de Phrygie, grossie de tous ses contingents, le chemin de la Susiane.

La lutte entre Antigone et Eumène va durer plus d'un an. Ces deux capitaines y déploieront toute l'activité dont étaient alors capables les armées grecques.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE D'EUMÈNE DANS LE DELTA DU GOLFE PERSIQUE. — BATAILLE DU COPRATÈS. — DÉFAITE D'ANTIGONE.

Antigone a passé le Tigre, probablement au-dessous de Sittace : prévenu de ce mouvement, Eumène ne se croit pas de force à livrer bataille sur les bords de l'Eulée ; il laisse la citadelle de Suse sous la garde de Xénophile, un de ces trésoriers dont la fidélité à la cause royale ne s'est pas encore démentie, et va chercher avec son armée une ligne fluviale qui le couvre plus sûrement, tout en le laissant en communication facile avec la Perside. C'est derrière le Pasitigre et le Copratès, appuyé d'un côté à la mer, de l'autre aux montagnes des Uxiens, qu'il compte établir son nouveau camp. Pour se tenir en garde contre une surprise, il échelonnera ses postes des sources du Copratès à l'endroit où le Pasitigre se jette dans le golfe Persique. De colline en colline, les messagers de Peuceste se transmettent pendant ce temps à la voix les ordres

qui appellent les détachements épars dans toutes les vallées de la Perside : des troupes éloignées de près de trente jours de marche peuvent ainsi recevoir dans l'espace de quelques heures l'avis qui les convoque. Le procédé, on le sait, est resté familier aux bergers de l'Herzégovine et du Montenegro.

Dix mille archers perses se sont mis en chemin; ils concourent bientôt à la surveillance organisée par Eumène. La ligne de défense est forte; ce qui la rend surtout inabordable, c'est le climat de ce delta brûlant dont Loftus et plus récemment notre compatriote M. de Sarzec nous ont décrit les impitoyables ardeurs. On ne trouve pas sur la rive occidentale du golfe Persique, comme le fait très-justement remarquer un de nos érudits les plus sérieux, M. Perrot, érudit qui a su être en même temps un écrivain plein de charme, « la chaleur sèche de Bagdad » ; on y rencontre « un air saturé de vapeur aqueuse ». La température en devient cent fois plus accablante et plus intolérable; quiconque a traversé dans les mers de Chine l'épreuve d'une mousson de sud-ouest ne mettra pas l'affirmation en doute. Antigone cependant est en pleine opération : il ose, — quelle audace! on serait tenté de dire quelle folie! — il ose entreprendre d'aller, non pas à la faveur de l'hiver, mais à l'époque de

la canicule, forcer Eumène dans le repaire affreux où une infériorité numérique trop sensible a contraint ce hardi capitaine de chercher momentanément un asile. Antigone ne marche, il est vrai, que pendant la nuit; quand, après une courte étape, il dresse de nouveau ses tentes sur les bords du fleuve, le soleil n'a pas encore paru au-dessus de l'horizon. Vaines précautions! Stérile prudence! Une mortalité effrayante décime rapidement la malheureuse armée de Phrygie.

Antigone arrive enfin sur les bords du Copratès, au-dessus du confluent de ce fleuve et du Pasitigre: sur-le-champ il se prépare à tenter le passage. Le Copratès n'a guère, en cet endroit, plus de cent vingt mètres de large, mais il garde un cours très-rapide, et, pour le traverser, il est indispensable de se procurer des barques ou de jeter d'une rive à l'autre un pont. Le camp d'Eumène est à quinze kilomètres environ du point où est venue aboutir l'armée d'Antigone; rangées derrière le Pasitigre, dont elles garnissent la rive occidentale, les troupes qu'Antigone se propose d'attaquer peuvent se porter rapidement sur le Copratès, car elles ont pris soin d'unir les deux rives du Pasitigre par un pont de bateaux. Antigone est parvenu de son côté à rassembler un petit nombre de barques, chalands plutôt que barques, car pour les faire avancer on n'em-

ploie pas les rames; on se sert de longues perches qu'on appuie sur le fond. Ces embarcations transportent sur la rive gauche du Copratès trois mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers, qui à peine débarqués se couvrent, conformément aux ordres qu'ils ont reçus, d'un fossé et de palissades.

La recommandation n'était pas inutile : avant qu'un second voyage ait pu amener à ce premier détachement des renforts, Eumène a franchi le Pasitigre avec quatre mille hommes de pied et treize cents chevaux : la tête de pont sur laquelle Antigone comptait pour déboucher en masse et se déployer dans la plaine qu'encadrent le Copratès, le Pasitigre et l'Oroatis, est, contre son attente, brusquement assaillie. Six mille maraudeurs, — des Azabs, dirait un écrivain ottoman, — troupe sans consistance que les armées envoyaient alors en avant pour courir la campagne et y chercher des vivres, avaient, en même temps que les trois mille fantassins et les quatre cents cavaliers du premier voyage, traversé, les uns à la nage, les autres sur des radeaux, le Copratès. La plupart sont sabrés; ceux qui échappent accourent en fuyant vers le camp à peine ébauché où ils apportent, avec leur effroi, le désordre. En vain quelques soldats d'élite essayent-ils d'opposer aux assaillants, qui se ruent sur les palissades, une résistance opiniâtre et dés-

espérée; la masse épouvantée se précipite vers le fleuve et se jette dans les barques qu'elle trouve encore accostées à la rive. Les barques trop chargées sombrent sous le poids des fuyards. Antigone voit ses soldats emportés par le courant ou réduits à implorer la merci de l'ennemi, sans pouvoir, du bord qu'il occupe, leur venir en aide. Quatre mille prisonniers tombent au pouvoir d'Eumène.

Le désastre était complet; Antigone n'avait d'autre parti à prendre que de se replier le plus tôt possible sur l'Eulée. La retraite, sous un soleil de feu et à travers un pays sans ressource, augmenta sensiblement ses pertes; l'armée rentra dans la Susiane, morne et découragée. Il eût été d'une suprême imprudence d'attendre sur ce terrain un adversaire que son récent succès devait encourager à reprendre l'offensive; l'intérêt évident d'Antigone était de se rapprocher des satrapies où il comptait encore des alliés et où de nouvelles levées pourraient combler les vides produits dans ses rangs par une entreprise téméraire. Quelle province pouvait lui offrir, pour préparer une nouvelle campagne, plus de facilités que la Médie?

CHAPITRE VI.

RETRAITE DE L'ARMÉE D'ANTIGONE A TRAVERS LES MONTAGNES DES COSSÉENS. — EUMÈNE ET PEUCESTE VONT RAVITAILLER LEURS TROUPES DANS LA PERSIDE. — GRAND FESTIN DONNÉ A L'ARMÉE D'EUMÈNE PAR PEUCESTE.

Si une armée moderne débarquée dans le golfe Persique avait à se porter de Suse à Ecbatane, vers la fin de l'été ou aux premiers jours de l'automne, quelle route lui conseilleriez-vous de choisir? Devrait-elle rebrousser chemin de Shouster à Bagdad pour gagner Hamadan par la voie que nous ont décrite Ferrier et Buckingham, ou l'engageriez-vous à prendre le chemin qui conduisit jadis, à travers les montagnes, le lieutenant d'Omar dans la vallée à jamais fameuse de Nehavend? D'un côté, des chaleurs excessives à subir; de l'autre, des gorges étroites et des populations farouches à traverser; telle était déjà, en l'année 317 avant Jésus-Christ, l'alternative offerte à Antigone. Les Cosséens, que croyait avoir domptés Alexandre, étaient,

aussitôt après sa mort, retournés à leurs cavernes. Là ils continuaient, si nous ajoutons foi aux rapports de Hiéronyme de Cardie, de se nourrir de glands, de champignons et des produits incertains de leur chasse. Python pressait de tout son pouvoir Antigone de ne pas se montrer plus fier que les anciens rois de Perse, et d'acheter de ces montagnards, à prix d'argent, le passage direct de Suse à Ecbatane : on éviterait ainsi les longs et fatigants détours de la route royale, qui n'exigeait pas moins de quarante étapes. Antigone n'écouta qu'à demi le conseil de Python : il résolut de passer à travers les montagnes occupées par les Cosséens, mais il rejeta dédaigneusement la pensée de prévenir les empêchements qui pourraient être apportés à sa marche par le payement déguisé d'un tribut.

Un homme accoutumé à ne reculer devant aucune entreprise difficile, Néarque, fut chargé de frayer le chemin à l'armée. Il prit les devants avec quelques troupes légères, des archers, des peltastes, des frondeurs, et commença par s'emparer de quelques positions élevées. Tout n'est pas dit quand on a occupé le sommet des montagnes : il faudrait, pour peu que la station se prolonge, y trouver de l'eau et des vivres. Néarque ne put garder longtemps les postes avantageux où il s'était établi; il dut, pour échapper à la famine, se rési-

gner bientôt à descendre dans la plaine. Les Barbares qu'il y rencontra étaient non moins belliqueux et non moins entreprenants que les Carduques; la division à la tête de laquelle marchait Antigone arrivait par bonheur, en ce moment, à l'entrée des défilés. Sans son secours, Néarque ne fût probablement pas sorti vivant de cette aventure. Pendant neuf jours, les deux colonnes, alors réunies, eurent à livrer des combats continuels. Les Cosséens, grâce à la connaissance parfaite qu'ils possédaient des localités, devançaient les Macédoniens à tous les endroits difficiles. Postés sur des hauteurs qu'il était impossible de gravir, ils accablaient les phalanges ennemies d'une grêle de traits ou les écrasaient sous d'énormes quartiers de roche. Des peltastes seraient peut-être sortis, sans trop de sacrifices, de ce mauvais pas; pour des hoplites, le chemin parut souvent impraticable. Les éléphants, surtout, causèrent à Antigone les plus grands embarras; on a peine à comprendre comment il réussit à leur faire franchir de semblables gorges; autant aurait valu entreprendre d'y faire rouler des canons. Enfin on atteignit les vallées de la Médie, mais non sans avoir laissé bien des morts derrière soi.

L'armée ne cachait pas son mécontentement : il fallut toute la souplesse d'esprit, toute l'activité

industrieuse d'Antigone pour la maintenir dans le devoir. La Médie heureusement était inépuisable : Python en sut tirer deux mille cavaliers, un millier de chevaux de réserve avec leur équipement et assez de bêtes de somme pour reconstituer le convoi qui s'était fondu en route. Ce qui valait mieux encore, il avait poussé une pointe jusqu'à Ecbatane, et il en rapportait près de trois millions de francs puisés dans le trésor royal.

Bien que victorieux, Eumène et ses alliés ne savaient trop comment ils utiliseraient leur victoire. Le commandant des Argyraspides, Antigène, pensait avec Eumène qu'il serait imprudent de s'éloigner de la région maritime tant qu'on n'aurait pas organisé une armée plus solide; les autres généraux, au contraire, tremblant pour leurs satrapies, demandaient qu'on s'en rapprochât le plus tôt possible, afin de prévenir des soulèvements qui détacheraient, dans un très-prochain avenir, si l'on n'y prenait garde, les provinces orientales du centre de l'empire. Eumène se rendit à ces observations, et l'armée, dès les premiers jours de l'automne, se mit résolûment, à tout risque, en marche pour la Perside.

Du point où elle avait assis son camp, entre le Pasitigre et le Copratès, à la résidence royale de Persépolis, on comptait environ vingt-quatre étapes.

Peuceste prit les devants; le butin, qu'il ne se fit pas faute de récolter en route, fut distribué par lui, avec une libéralité qui lui gagna les cœurs, aux Argyraspides et aux autres soldats d'Eumène, tout aussi bien qu'à ses propres troupes. La marche fut pénible jusqu'au moment où l'on atteignit les hauts plateaux du pays montagneux; une fois arrivé sur ces sommets, on y trouva un air vif, fortifiant, qui rendit à l'armée sa gaieté, son courage et ses forces. Il n'est pas nécessaire d'avoir fait le voyage de Boushir à Chiraz, ou d'être monté avec nos soldats sur le plateau mexicain de l'Anahuac, pour comprendre l'influence heureuse que peut exercer le passage du climat de la plaine desséchée et brûlante à la température des terres froides arrosées de tous côtés par des cours d'eau.

Peuceste entra dans Persépolis comme un souverain qui revient, après une expédition victorieuse, dans ses États. Peuceste possédait l'affection des habitants : ses ordres furent exécutés sans murmure. Il envoya sur-le-champ des officiers parcourir dans tous les sens le pays, pour rassembler des vivres : il avait, en effet, l'intention d'offrir à l'armée un immense banquet. Tous, depuis le général jusqu'au simple soldat, y prendraient part; tous viendraient s'asseoir à ces tables dressées sur quatre cercles concentriques, dont le plus vaste,

celui qui enveloppait les trois autres, avait près de deux kilomètres de circonférence. Il n'y a qu'en Asie et dans une province d'une fertilité exceptionnelle, comme la Perside, que de pareilles fêtes sont possibles : les anciens rois de Perse les avaient élevées à la hauteur d'une institution.

CHAPITRE VII.

ANTIGONE, RAVITAILLÉ EN MÉDIE, SE PORTE DE NOUVEAU A LA RENCONTRE D'EUMÈNE. — LES DEUX ARMÉES VONT CAMPER DANS LA PARÉTACÈNE. — INTRIGUES D'ANTIGONE. — FIDÉLITÉ DES ARGYRASPIDES.

Mangez! buvez! braves soldats d'Eumène! Ceux d'entre vous que l'ivresse n'aura pas terrassés et livrés sans défense au vent rigoureux du soir ne tarderont pas à voir les opérations militaires reprendre leur cours. La Médie n'a pas été moins propice à Antigone que la Perside à Eumène. Les deux adversaires vont donc sortir de leurs quartiers d'hiver avec des troupes fraîches ou reposées, des convois constitués de façon à permettre de traverser rapidement les déserts sans végétation et sans eau, une cavalerie assez nombreuse pour éclairer au loin les mouvements de l'armée. Antigone se met le premier en marche; Eumène, résolu à lui épargner la moitié du chemin, se porte à sa rencontre : il n'est pas permis à un chef de parti de s'endormir.

Quelles guerres que ces guerres civiles! à quelles cruelles épreuves elles soumettent le commandement! Tout délai, toute suspension d'armes, y devient funeste à la discipline, car l'oisiveté des camps ne seconde que trop les intrigues et les complots des agitateurs. La conduite de Peuceste lui-même ne laissait pas d'être assez équivoque. Peuceste aspirait-il au commandement suprême? Sa haute position, ses services passés autorisaient sans doute, dans une certaine mesure, semblable ambition. On avait donc quelque sujet de craindre que les largesses auxquelles le soldat s'était montré sensible ne fussent pas tout à fait des largesses désintéressées. Peuceste eût trouvé un rival difficile à convaincre dans le chef des Argyraspides; le seul appui qu'il pût, dans ses prétentions secrètes, se promettre, c'était l'appui de Sibyrtius, le satrape de l'Arachosie. Eumène était trop habile pour s'attaquer directement à Peuceste; il se contenta de le frapper dans l'ami qui s'était montré le plus ouvertement dévoué aux projets d'usurpation dont le soupçon depuis quelque temps l'assiégeait. A l'issue du festin qui semblait avoir à jamais affermi l'influence de Peuceste, Eumène accusa hautement Sibyrtius de trahison. Le coup était hardi, Eumène en avait de longue main préparé le succès.

Abusé par de prétendues lettres d'Oronte, satrape de l'Arménie, lettres qu'Eumène faisait habilement et comme à son insu circuler dans le camp, le soldat croyait qu'en ce moment la cause royale triomphait complétement en Europe, qu'Olympias, après avoir immolé Cassandre, exerçait, au nom du fils de Roxane, un empire absolu sur la Macédoine, que Polysperchon venait de passer en Asie, et qu'il disposait de forces suffisantes pour étouffer promptement la rébellion d'Antigone désormais livrée à elle-même. Le prestige d'Eumène s'accroissait de tout l'éclat dont ces nouvelles mensongères environnaient le trône : l'armée prisait déjà ses merveilleuses qualités militaires; elle oublia qu'il était étranger, quand elle put voir en lui le représentant d'une cause que les dieux semblaient mettre tant de zèle à favoriser. Entre le généralissime choisi par Olympias et le satrape de l'Arachosie, elle n'hésita pas : une prompte fuite sauva seule Sibyrtius du supplice; Peuceste n'essaya ni de le soutenir, ni de le défendre. Le satrape de la Perside donnait ainsi la mesure de son caractère et de son influence; Eumène pouvait avoir encore intérêt à le ménager; il n'avait plus sujet de le craindre, si l'on ne devait toujours craindre l'homme qu'on a mortellement offensé.

Antigone cependant approchait, non pas poussé

l'épée dans les reins par Polysperchon, comme se l'imaginaient les soldats d'Eumène, mais plein de confiance, au contraire, et convaincu que la seule apparence de son armée refaite dans les fertiles cantonnements où elle avait passé ses quartiers d'hiver, suffirait à ébranler la fidélité des troupes qu'il allait combattre, en leur montrant de quel côté penchait définitivement la balance. Eumène était alors malade, et forcé, comme le maréchal de Saxe à Fontenoy, de se faire porter en litière. L'occasion eût été favorable pour l'attaquer : Antigone se flattait de triompher sans combat.

Les deux armées allant au-devant l'une de l'autre se rencontrèrent, vers la fin de l'automne, dans le pays des Parétaques; leurs camps n'étaient plus séparés que par une rivière. Des émissaires d'Antigone parvinrent à passer secrètement cette ligne de démarcation et, se mêlant aux soldats d'Eumène, essayèrent d'ébranler par leurs discours captieux la foi des Argyraspides. Détacher cette troupe d'élite de l'armée ennemie, c'eût été en quelque sorte mettre le droit de son côté. Qui mieux que ces vieux soldats, vétérans des grandes guerres d'Alexandre et de Philippe, pouvaient se croire autorisés à parler au nom de la Macédoine? Les plus jeunes avaient soixante ans, beaucoup soixante-dix, quelques-uns même davantage. En les combattant, les jeunes

Macédoniens semblaient porter les armes contre leurs pères. Quant aux masses hésitantes recrutées dans les populations de la Médie ou parmi les archers et les frondeurs de la Perside, elles suivraient naturellement le courant et iraient où croiraient devoir les conduire leurs maîtres en fait de tactique, leurs anciens vainqueurs.

Que demandait Antigone aux Argyraspides? De lui livrer Eumène, de se rappeler qu'en marchant contre le Thrace, il n'était que le mandataire de l'armée et l'exécuteur de ses ordres. Quand jadis en Égypte les soldats immolèrent à leurs justes ressentiments Perdiccas, ne fut-ce pas Antigone que, d'une voix unanime, ils chargèrent de poursuivre les complices d'un chef abhorré, les meurtriers de Cratère et de Néoptolème? Qui donc avait pu relever Eumène de cet arrêt de mort? Par quels services l'avait-on vu acheter son pardon? Seul, il entretenait encore en Asie la discorde; seul, il était un obstacle insurmontable à la paix. Si Eumène n'eût possédé au plus haut degré la confiance de son armée, si le souvenir de l'habileté avec laquelle il venait de déjouer les plans d'Antigone et de le contraindre à une désastreuse retraite n'eût victorieusement plaidé en sa faveur, ces rumeurs adroitement répandues dans le camp auraient pu avoir quelque succès; mais il est rare

qu'une troupe se soulève contre un général heureux : les foules d'ordinaire n'abandonnent que le malheur.

Les menées ténébreuses d'Antigone n'eurent d'autre résultat que d'éclairer Eumène sur les dispositions de ses troupes; les agents de son adversaire avaient rencontré partout l'accueil le plus froid, souvent même des visages indignés et une attitude menaçante. En apprenant ces heureux symptômes, Eumène sentit sa confiance redoubler et ne se disposa qu'avec plus d'assurance à chercher l'occasion d'une journée décisive. « Vous avez bien fait, dit-il à ses soldats, de repousser les propositions d'Antigone. Le lion amoureux se laissa rogner les griffes et les dents : quand on l'eut réduit à l'impuissance, lui donna-t-on la jeune fille dont il s'était épris? On le fit mourir sous le bâton. Voilà comment Antigone vous aurait traités, le jour où, gagnés par ses menteuses promesses, vous auriez imprudemment déposé les armes. »

On ne saurait vraiment trop admirer Eumène : rien ne le décourage; il a réponse à tout, et c'est d'un front souriant qu'il écarte l'orage. Nous sommes bien forcés de le reconnaître : il se déploie plus d'énergie, d'esprit et de souplesse dans quelques années de guerre civile que dans le cours paisible de longs siècles réguliers. C'est là ce qui

explique comment les peuples qu'on eût pu croire ruinés et abattus par ces cruelles épreuves en sont souvent sortis pour marcher d'un pas assuré à la conquête du monde. La force et la jeunesse se sont alors fait jour; les chefs entreprenants, les généraux habiles ne manquent pas : ils abondent; la nation décimée n'a que l'embarras de choisir. Si telle ne fut pas la conséquence des guerres que provoqua la succession disputée d'Alexandre, il faut en accuser l'influence dépravante de l'Asie. Ajoutons que nous nous servons d'un terme impropre, quand nous appelons ces guerres des guerres civiles : ce ne sont pas des guerres de partis, ce sont des guerres d'ambitions et de mercenaires; le grand souffle des révolutions leur fait défaut. Il n'en est pas moins vrai que, malgré la mesquinerie du but et la pauvreté des passions qui caractérisent cette lutte, Antigone et Eumène y déployèrent des qualités maîtresses, des qualités qui eussent fait honneur à un Guise, à un Coligny ou à un Henri IV.

CHAPITRE VIII.

LES STRATAGÈMES D'EUMÈNE. — PREMIÈRE BATAILLE LIVRÉE DANS LA PARÉTACÈNE. — LES QUARTIERS D'HIVER DE LA GABIÈNE.

Les Argyraspides demeurant inébranlables, Peuceste et Antigène se résignant à subir l'ascendant d'un homme qui se montrait en toute occasion leur supérieur dans l'art difficile de la guerre, la campagne qui allait s'ouvrir s'annonçait avec des chances si égales que le succès devait nécessairement appartenir au général le plus favorisé des dieux ou au manœuvrier le plus habile.

L'armée d'Antigone, en y comprenant les troupes de Python et de Séleucus, comptait un peu plus de trente-six mille hommes, — vingt-huit mille fantassins et huit mille cinq cents cavaliers; celle d'Eumène présentait un chiffre plus élevé, quarante et un mille hommes, — mais la cavalerie d'Eumène était inférieure en nombre à la cavalerie d'Antigone. Eumène, qui pouvait mettre en ligne trente-

cinq mille hommes d'infanterie, n'opposait aux huit mille cinq cents cavaliers de son adversaire que six mille chevaux. En revanche, il possédait cent quatorze éléphants ; son rival n'en avait réuni que soixante-cinq.

Nous l'avons déjà fait remarquer : à partir de la mort d'Alexandre, on ne sait plus faire la guerre sans éléphants. C'est un trait tout particulier de ces nouvelles campagnes que l'importance croissante attribuée à un instrument de combat qui devait si singulièrement alourdir des armées dont la mobilité avait fait jusqu'alors la force, et qu'on citait pour la légèreté de leurs bagages, presque autant que pour leur vaillance. Toute la stratégie des Agésilas et des Iphicrate, déjà ébranlée par les défaites de Leuctres et de Mantinée, reçut probablement de l'intervention de ces animaux faits pour porter le désordre et la confusion dans la phalange, pour la tenir tout au moins en échec, une modification profonde ; le rôle de la cavalerie dut s'en agrandir encore. Nous verrons, en effet, la cavalerie prendre en toute occasion l'offensive, pousser ses charges à fond, et finalement décider presque seule du gain ou de la perte des batailles.

La lutte d'Antigone et d'Eumène a été racontée avec une abondance de détails qui dénote les préoccupations d'un témoin oculaire, disons plus, d'un

acteur de ces grandes journées. Hiéronyme de Cardie, dont l'histoire servit certainement de base au récit de Diodore de Sicile, fut l'ami intime, le fidèle compagnon d'Eumène; la mort d'Eumène le jeta dans le camp d'Antigone. Jamais homme ne fut donc en mesure d'être mieux renseigné. Ce que Hiéronyme nous rapporte de l'ordonnance des troupes et de la façon dont les deux adversaires les rangèrent en bataille me paraît non moins digne de créance que la plupart des faits consignés dans les mémoires militaires de Thucydide ou de Xénophon. Nous avons encore là les commentaires d'un soldat, si nous n'avons plus les élucubrations d'un grand écrivain.

Les intrigues d'Antigone n'avaient pas abouti; les deux armées, séparées par la rivière dont nous avons déjà fait mention et campées à moins d'un kilomètre l'une de l'autre, n'étaient pas restées ainsi en présence sans se harceler : pendant quatre jours les traits ne cessèrent de voler d'une rive à l'autre. Le manque de vivres ne permettait guère de prolonger davantage cette situation. A trois journées de marche en arrière se trouvait une contrée non dévastée encore, contrée riche en vivres et en fourrages, la Gabiène. Celle des deux armées qui prendrait la première possession de ce pays était assurée d'y rencontrer des ressources qui lui garantiraient, pour la suite des opérations, un immense avantage.

L'antiquité tenait en grande estime les stratagèmes de guerre; des écrivains militaires en avaient composé des traités, et il était rare que les généraux se décidassent à en venir aux mains avant d'avoir préludé à l'attaque par un long assaut de ruses et de subtilités. L'armée d'Antigone a reçu mystérieusement et en grand secret l'ordre de départ : elle doit décamper à la muette entre neuf heures du soir et minuit. Si caché qu'il soit, ce projet n'en a pas moins été révélé à Eumène par des transfuges : il y a toujours des transfuges entre deux armées qui parlent la même langue. Eumène, averti, se promet bien de ne pas laisser son adversaire le devancer dans cette Gabiène où depuis longtemps il se propose lui-même d'aller se ravitailler. Mais comment retenir Antigone déjà prêt à se mettre en marche? Eumène lui détache de faux déserteurs. « Qu'Antigone se garde bien de bouger! Eumène, prévenu de son dessein, veut l'attaquer au moment même où il pliera ses tentes. » Antigone contremande à l'instant le départ, et pendant toute la nuit tient son monde sous les armes. Qu'Eumène vienne maintenant assaillir les retranchements, il apprendra quel danger on court à vouloir surprendre Antigone! Eumène n'a jamais rien rêvé de semblable : tandis que son rival s'étonne de le voir différer si longtemps l'assaut annoncé, il fait filer

doucement et sans bruit ses bagages; puis, quand il croit leur avoir laissé prendre une avance suffisante, il met en grand silence toutes ses troupes en marche.

Il fallut les clartés éblouissantes de la lune, parvenue au point culminant de sa course, pour convaincre Antigone qu'il avait été joué. Comment réparer cette faute qui peut avoir de si grosses conséquences? Il y a déjà près de six heures qu'Eumène est en route. Antigone, désespéré, laisse l'infanterie sous les ordres de Python et se lance à fond de train avec la cavalerie sur les traces de l'armée qui lui a si bien dérobé ses mouvements. Le jour allait paraître quand il atteint l'arrière-garde ennemie. Loin de chercher à dissimuler sa présence, il couronne avec affectation les hauteurs : Eumène se croit suivi par toute l'armée d'Antigone. Sur-le-champ il fait halte et s'empresse de ranger son armée en bataille. Antigone ne saurait songer à l'attaquer, tant qu'il n'aura sous la main que sa cavalerie; aussitôt qu'il a été rejoint par Python, il prend ses dispositions pour livrer un combat qu'il lui serait peut-être difficile, dans la position respective des deux troupes, d'éviter.

L'ordre de bataille adopté par Eumène et par Antigone fut, au dire de Diodore de Sicile, un ordre entièrement nouveau. Examinons-le donc de près

et tâchons d'en tirer, si la chose est possible, quelques enseignements applicables à la tactique moderne. Eumène occupait la plaine; il devait se tenir en garde contre l'élan de son adversaire, maître des hauteurs. Pouvait-il mieux briser l'impétuosité de l'attaque prête à fondre sur ses bataillons, qu'en lui opposant pour premier obstacle la longue ligne de ses cent quatorze éléphants? Quant à sa cavalerie, il la distribue par égales portions aux deux ailes. Là, nous retrouvons des noms connus : Eudamus, l'assassin de Porus et le propre frère de Python; Stasandre, le satrape de l'Arie et de la Drangiane; Amphimaque, le satrape de la Mésopotamie; Tlépolème, le satrape de la Carmanie; Peuceste, le satrape de la Perside; Céphalon enfin, récemment investi du commandement des troupes que la fuite de Sibyrtius laissait sans général. Eudamus, Stasandre, Amphimaque sont à l'aile gauche; Tlépolème et Peuceste à l'aile droite, qu'Eumène se réserve de conduire en personne. Entre les deux ailes se développe la robuste infanterie, troupe d'élite, rangée sur une double ligne en arrière des éléphants. Les Argyraspides, commandés par Antigène et par Teutamus, forment le centre de ce corps de bataille.

Du haut de la colline, Antigone a pu se rendre compte des dispositions adoptées par l'ennemi. L'aile droite, composée des meilleurs escadrons

d'Eumène, lui paraît beaucoup trop solide pour qu'il ait intérêt à porter de ce côté ses efforts. Il range, en conséquence, ses troupes en ordre oblique, refuse sa gauche et porte son aile droite en avant. Là se trouve massée presque toute son infanterie : les Lyciens et les Pamphyliens, avec les huit mille Macédoniens qu'Antipater confia jadis au satrape de Phrygie, quand il le chargea de poursuivre Eumène. Cette infanterie n'est donc pas sans valeur; malheureusement, elle a devant elle les Argyraspides, c'est-à-dire une troupe invincible.

L'armée s'est déployée; tous ses escadrons, tous ses bataillons sont à leur poste; au signal d'Antigone, elle s'ébranle. Antigone ne s'émeut pas de voir Python, après un léger avantage remporté sur l'aile droite d'Eumène, sur cette aile qui ne doit pas être attaquée à fond, battre tout à coup précipitamment en retraite et se laisser poursuivre par la cavalerie légère d'Eudamus, jusqu'au pied des montagnes d'où elle est descendue. C'est là un mouvement prévu, commandé par Antigone lui-même. En prenant la fuite, Python ne fait qu'exécuter les ordres qui lui ont été donnés avant la bataille; mais quand la phalange, qui devait tout renverser par sa masse, se met au contraire à reculer; quand, au lieu de reculer en bon ordre, elle rompt ses rangs et se disperse, il devient évident pour les yeux les moins

exercés qu'à moins de quelque incident qui vienne tout à coup changer la face des choses, la bataille est irrévocablement perdue pour Antigone.

En ce moment critique, le vieux satrape montra ce qu'on pouvait attendre de sa ténacité et de sa longue expérience militaire. Acharnés à pousser l'épée dans les reins l'infanterie qu'ils ont mise en déroute, les Argyraspides ont laissé entre les deux ailes d'Eumène un grand vide : Antigone saisit l'occasion aux cheveux; il se jette par cette brèche ouverte sur le flanc de l'aile gauche qu'une partie de sa cavalerie attaque déjà de front, la culbute et fait ainsi tourner les chances en sa faveur.

On combattait depuis le matin. La nuit survient; le sort n'a pas encore prononcé sur l'issue du combat. Eumène rappelle ses soldats, Antigone rassemble peu à peu ses fuyards. Grâce à la sérénité du ciel, la lune, qui brillait alors dans son plein, permettait aux deux armées de se suivre et de s'observer. Séparées par une distance de cent vingt-cinq mètres à peine, marchant parallèlement l'une à l'autre, elles ont repris leur route, moins préoccupées en apparence de renouveler le combat que de se gagner mutuellement de vitesse. Antigone a perdu, dans la journée qui vient de finir, trois mille sept cents hommes d'infanterie et cinquante-quatre cavaliers; il emmène avec lui plus de quatre mille

blessés. Les pertes d'Eumène sont infininent moindres; elles ne s'élèvent guère qu'à six cents morts et neuf cents blessés. A minuit, la fatigue et la faim obligent les deux armées à faire halte. Quand elles ont pris quelques heures de repos, les soldats d'Eumène exigent qu'avant de pousser plus loin on aille à la recherche des bagages laissés en arrière; les soldats d'Antigone, plus dociles, consentent à retourner sur le lieu de l'action pour y enlever les morts. Ils vont ainsi, quoiqu'à demi défaits, constater à leur profit la victoire.

Antigone cependant ne se faisait pas d'illusion : il avait perdu la journée. S'il affectait en ce moment l'assurance du triomphe, ce n'était que pour mieux dérober à l'ennemi ses préparatifs de retraite. Au milieu de la nuit, en effet, il décampe brusquement et prend cette fois la route de la Médie, abandonnant à son adversaire celle de la Gabiène.

Les quartiers d'hiver des deux armées se trouvèrent de cette façon séparés par un intervalle de vingt-cinq étapes, et les troupes purent, durant plusieurs mois, se reposer en paix de leurs fatigues. Eumène, néanmoins, se vit obligé de disséminer son armée sur un très-grand espace pour la faire vivre, car si le pays était riche, on n'y rencontrait ni magasins, ni approvisionnements de prévoyance d'aucun genre. D'un cantonnement à l'autre on ne

comptait, sur certains points, pas moins de six journées de marche. La situation semblait sans inconvénient, vu l'énorme distance à laquelle on savait campée l'armée d'Antigone; seulement, on oubliait qu'outre la route ordinaire de vingt-cinq étapes, il en existait une autre infiniment plus courte pour arriver des campements d'Antigone aux campements d'Eumène : le trajet par cette route pouvait s'accomplir en neuf jours, mais il fallait alors traverser une région déserte et sans eau. La voie était pénible et dangereuse; Antigone la choisit cependant, se flattant de surprendre ainsi son ennemi dispersé et en pleine sécurité. Vers la fin du mois de décembre de l'année 317 avant Jésus-Christ, il arrêta définitivement son plan de campagne.

Pour mieux dissimuler ses projets, Antigone avait répandu le bruit qu'il allait se porter en Arménie; au grand étonnement de ses soldats, il prit le chemin du désert. Chaque homme emportait dix jours de vivres, provisions préparées à l'avance, qui pouvaient se passer à la rigueur de cuisson. Dans une entreprise où le secret le plus absolu était la première condition du succès, Antigone pensait avec raison qu'il fallait s'abstenir soigneusement d'allumer aucun feu, au moins pendant la nuit. Les ordres les plus précis et les plus sévères

furent donnés à ce sujet, avant le départ. Le plateau de l'Iran n'admet guère dans la saison d'hiver ces bivouacs sans foyer prescrits par Antigone : le froid, à cette époque de l'année, y est aussi vif que les chaleurs de l'été sont intolérables. Pendant cinq jours, l'armée, endurcie à toutes les misères, observa rigoureusement la consigne; le sixième jour, les soldats ne résistèrent pas à la tentation de réchauffer leurs membres engourdis. Ces lueurs inusitées furent aperçues, comme l'appréhendait Antigone, des montagnes environnantes, et des messagers montés sur des dromadaires rapides, animaux qui, au dire de Diodore de Sicile, peuvent, d'un soleil à l'autre, dévorer une distance de deux cent soixante-dix-sept kilomètres, coururent avertir Eumène et Peuceste qu'il se passait assurément quelque chose d'étrange dans cette plaine où jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu briller aucun feu.

L'émoi fut grand au camp, car rien n'y était prêt pour la résistance. Peuceste voulait qu'on se repliât immédiatement sur les cantonnements les plus éloignés; Eumène montra, fidèle à ses habitudes, plus de sang-froid. Il se fit fort de retenir Antigone pendant trois ou quatre jours et prouva que la plus grande imprudence qu'on pût commettre serait de laisser l'ennemi pénétrer dans la

Gabiène. Il fallait l'arrêter à la lisière du désert, lui faire face, avant qu'il se fût procuré ce qui lui manquait très-probablement : des vivres et du fourrage. La concentration devait par conséquent avoir lieu en avant et non pas en arrière.

La promesse était rassurante; restait à l'accomplir. Par quel stratagème Eumène se proposait-il donc de suspendre la marche d'un ennemi dont l'audace, à en juger par son entreprise même, n'était point de celles qui hésitent ou se déconcertent aisément? Tout grand général a étudié le cœur humain : Eumène savait qu'une armée qui s'engage dans la voie de l'inconnu demeure constamment en proie aux anxiétés secrètes; le moindre fantôme la trouble et suffit quelquefois à la détourner de son dessein. Voilà pourquoi les surprises, si longuement méditées, si habilement conçues, si adroitement préparées qu'elles puissent être, réussissent rarement à la guerre. Antigone faisait appel à la ruse; Eumène allait lui montrer son maître. Sur la chaîne de montagnes qui, du côté du désert, bornait ses cantonnements, Eumène choisit un sommet détaché qui pût être aperçu de loin, aperçu de toutes les parties de la plaine. Sur ce sommet, — mieux vaudrait peut-être dire sur ce plateau, car le sommet avait une étendue de douze ou treize kilomètres, — il fit allumer, dès que la

nuit fut close, de grands brasiers régulièrement espacés, avec des intervalles de huit mètres environ, tels qu'on a coutume de les ménager d'une tente à l'autre dans un camp. Au coucher du soleil, heure à laquelle se prépare d'habitude le repas du soir, on attisait la flamme; vers neuf heures, on laissait tomber les feux; à minuit, les derniers tisons s'éteignaient. Une armée tout entière eût déployé son camp sur ces hauteurs, que la montagne n'eût pas présenté un autre aspect; les plus exercés s'y seraient certainement trompés.

Antigone et Python, prévenus par leurs éclaireurs, s'imaginèrent que quelque trahison avait éventé leur projet, qu'Eumène, instruit du danger qu'il courait, se tenait sur ses gardes, que la surprise, en un mot, était manquée. Il leur faudrait donc, avec des troupes harassées, combattre un ennemi frais et dispos, auquel ni le temps ni les moyens n'auraient manqué pour se mettre en défense. Antigone assemble ses généraux; on confère, et dès qu'à la guerre on confère, la plupart du temps on recule. Après mûre délibération, il est admis que le meilleur parti à prendre est encore celui qui ne compromet rien. L'armée se résigne à sortir du désert dont la traversée lui a coûté tant de travail et de souffrances; elle rejoint la voie habituelle et gagne ainsi une région cultivée, où elle pourra

reprendre des forces pour la lutte prochaine.

On voit par quelles marches et quelles contre-marches les deux adversaires, avant de s'engager sérieusement, cherchaient mutuellement à se prendre en défaut. L'espace à parcourir ne les effrayait guère, et il faut venir en Asie pour rencontrer des armées qui transportent avec cette aisance merveilleuse leur base d'opération de l'extrémité d'un continent à l'autre. Quand on songe sur quels étroits théâtres nos généraux européens ont contracté l'habitude de manœuvrer, on se demande involontairement si leur éducation ne sera pas entièrement à refaire le jour où ils devront opérer dans les grandes solitudes asiatiques. Pour ce genre de campagnes, l'Algérie et le Mexique, auxquels on a reproché, probablement à très-juste titre, de nous avoir distraits des combinaisons savantes de la grande guerre, n'auront peut-être pas été de trop mauvaises écoles.

CHAPITRE IX.

LA GRANDE BATAILLE DE LA GABIÈNE. — UN COMBAT D'ÉLÉPHANTS.

Malgré son assurance apparente, Eumène ne pouvait méconnaître l'immense danger qu'il venait de courir. Il se hâta de rappeler à lui ses détachements épars et concentra ses troupes dans un seul camp, qu'il fit immédiatement entourer d'un retranchement et d'un fossé profond : les alliés affluèrent, quand on le vit marquer ainsi la ferme intention de demeurer maître du pays. Abondamment pourvu de vivres, Eumène pouvait attendre avec patience qu'Antigone se décidât à venir, des nouveaux cantonnements qu'il occupait, l'attaquer dans ses lignes : il ne soupçonnait pas cependant à quel point cette attaque différée était prochaine.

Toute entreprise qui avorte exerce une fâcheuse influence sur l'esprit d'une armée en campagne; Antigone éprouvait le besoin de relever le moral abattu de ses troupes et cherchait le moyen de re-

gagner leur confiance par quelque coup de main plus heureux. La fortune complaisante lui en offre bientôt l'occasion. Eumène avait accumulé dans son camp des provisions suffisantes pour un long séjour; il tenait donc toutes ses forces sous la main. Les éléphants seuls durent être maintenus sur leurs anciens terrains de pâture, soit qu'on se méfiât de leur appétit, soit que le régime des camps convînt mal à leur santé et qu'il fallût les laisser chaque année errer pendant quelque temps en liberté pour les conserver valides. Antigone est informé de cette circonstance : il forme aussitôt le dessein de faire enlever par un parti de cavalerie les animaux qui ont jusqu'ici donné, dans la plupart des rencontres, l'avantage à l'armée d'Eumène. Deux mille lanciers mèdes et deux cents cavaliers tarentins, suivis à distance par toute l'infanterie légère, sont lancés dans la direction où les éléphants ont été signalés. Quatre cents cavaliers tout au plus gardent ce trésor dont la capture pourrait terminer la guerre.

L'imprudence d'Eumène, après la leçon qu'il a déjà reçue, semble impardonnable. Tout était perdu sans la présence d'esprit des conducteurs indiens. Ces cavaliers qui accourent à toute bride d'un point de l'horizon d'où ne peut venir aucune troupe amie, leur ont donné l'alarme : à peine les ont-ils reconnus à leur équipement pour des partisans

d'Antigone, qu'ils s'empressent de ranger les éléphants en carré. Dans l'intérieur de ce carré, ils poussent les bagages et se mettent en marche vers le camp. L'escorte des quatre cents chevaux, déployée à l'arrière-garde, vient d'être culbutée au premier choc : on devait s'y attendre. Le carré, livré à ses propres forces, est assailli d'une grêle de traits ; la plupart des conducteurs sont déjà blessés. Qu'allait devenir la grosse artillerie d'Eumène? Une de ces inspirations dont on fait trop souvent honneur au hasard, car elles n'appartiennent qu'aux généraux profondément imbus du sentiment de leur responsabilité, la sauva. Eumène était inquiet : se reprochant intérieurement d'avoir laissé ses éléphants sous une protection insuffisante, il avait le matin même prescrit de renforcer l'escorte qui surveillait les abords de la prairie. Quinze cents cavaliers et trois mille peltastes s'étaient, en conséquence, mis en marche dès l'aurore. Ils se présentent à l'improviste sur le champ de bataille et changent en un instant la face du combat.

Cette affaire d'avant-garde n'était que le prélude d'une action décisive. Quelques jours plus tard, Antigone venait, avec toutes ses forces, dresser ses tentes à sept kilomètres environ du camp retranché d'Eumène. Antigone avait alors sous ses ordres vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille

cavaliers, — remarquez la proportion des deux armes, — et soixante-cinq éléphants. Eumène lui opposait trente-six mille fantassins environ, six mille chevaux et cent quatorze éléphants. Voilà donc tout ce que des levées réitérées, des levées opérées à outrance, étaient parvenues à tirer de l'Asie! Et encore faut-il tenir compte du contingent de la Macédoine, contingent réparti par portions presque égales entre les deux camps. Qu'avait-on donc fait de ces masses innombrables que Darius et ses prédécesseurs mettaient en mouvement? Les jugeait-on incapables de prendre part à des opérations qui exigeaient avant tout de la célérité? Trouvait-on les pays qu'il fallait traverser trop pauvres, trop dénués de cultures et de pâturages pour recevoir de pareilles multitudes? Il est certain que les quatre ou cinq campagnes qui suivirent la mort d'Alexandre prêtent singulièrement à réfléchir, car elles laissent entrevoir la possibilité de disputer, avec une petite troupe bien pourvue et bien aguerrie, la possession du plateau de l'Iran.

Je n'ambitionne certes pas de semblables luttes pour la France, et pourtant je ne voudrais pas qu'on pût croire que, maîtresse de la Syrie où tant de sympathies l'appellent, il lui serait forcément interdit de songer jamais à jouer sur le versant oriental du mont Zagros un rôle digne de son antique puis-

sance. L'arme essentielle, dans une guerre iranienne, serait, nous n'en pouvons douter, la cavalerie. Est-il un État militaire qui n'eût alors à nous envier notre cavalerie d'Afrique? Les Cosaques et les Turcomans, les Sykhs du Pendjab n'auraient-ils pas à plier bagage au plus vite devant nos cavaliers arabes ouvrant leurs rangs aux alliés que nous fournirait la Syrie? Il ne faut donc pas trop se hâter de nous représenter comme désintéressés dans un conflit qui mettrait aux prises les possesseurs de l'Inde et les dominateurs de la vallée de l'Euphrate. Tous les peuples, quoi qu'on en puisse dire, auront longtemps encore à compter avec nous, et le grand héritage ne se partagera pas sans que nous nous en mêlions. Puisse ce partage s'accomplir à l'amiable et ne profiter qu'à la civilisation!

Une cavalerie qui sache se passer au besoin de fourrages et faire de longs trajets, en supportant avec la même indifférence les rigueurs des hivers et les ardeurs des étés, tel sera, comme au temps d'Eumène et d'Antigone, le principal levier des campagnes futures en Asie. N'oublions pas non plus la part qu'ont prise les éléphants à ces combats, dans lesquels ils obligèrent la tactique grecque à se transformer. Ce sont les éléphants qui donnent alors aux armées la solidité qu'avant la découverte de l'Inde les Grecs et les Macédoniens demandaient

à la constitution massive de la phalange. Avec la cavalerie seule on ne peut espérer que des pointes hardies; l'artillerie sera de nos jours aussi nécessaire que le furent les éléphants pendant l'hiver de l'année 317 à l'année 316 avant Jésus-Christ, pour livrer et gagner des batailles décisives.

Si l'on connaissait bien les détails de cette importante campagne menée des deux parts avec une habileté qui ne fut probablement jamais surpassée, je ne crois pas qu'on en pût trouver dans les longues annales où les écrivains militaires cherchent leurs enseignements, de plus instructive et de plus essentielle à méditer. On y apprendrait l'influence que quelques bataillons d'élite exercent sur de jeunes troupes; on reconnaîtrait à plus d'un trait commun nos zouaves d'Afrique dans les Argyraspides. Nous marchons rapidement vers un état de choses où il y aura deux armées en France : une armée de conscrits et une armée de vétérans. Dieu veuille que cette seconde armée, la seule véritablement rompue à son dur métier et à toutes les épreuves que le service en campagne comporte, épargne à nos généraux les tribulations qui assaillirent Eumène! Dieu veuille qu'elle reste toujours, qu'elle reste à la fois pour le salut et pour la grandeur de la patrie, notre grande école de guerre et de discipline!

Il fut un temps où ces légions romaines, dont la discipline, non moins que la valeur, avait conquis le monde, prétendirent, à l'exemple des soldats d'Alexandre, commander au lieu d'obéir. Pour leur montrer où les exigences turbulentes du soldat peuvent conduire, le contemporain de Cicéron et d'Atticus, Cornélius Nepos, ne crut pouvoir mieux faire que d'évoquer la grande ombre Ed'umène et celle des Argyraspides. « Comme la fameuse phalange macédonienne, s'écriait-il avec amertume, nos vétérans finiront par n'être pas moins funestes au parti qu'ils soutiennent qu'au parti qu'ils combattent; leur indiscipline et leur extrême licence amèneront la ruine de l'État. » Il ne faut pas de trop jeunes soldats; il n'en faut pas non plus de trop vieux : le difficile en tout est de savoir garder la mesure.

Les armées d'Antigone et d'Eumène ont résolu d'en venir aux mains; les généraux rangent leurs troupes en bataille : de part et d'autre deux grosses masses d'infanterie disposées sur trois lignes parallèles occuperont le centre; le front sera couvert par les éléphants et par les tirailleurs; la cavalerie, suivant sa coutume invariable, se déploiera aux deux ailes. Les bagages restent en arrière, sous la protection des soldats du train. Antigone s'est placé en tête de son aile droite, avec son fils, le jeune Dé-

métrius, qui fait, dans cette journée, ses premières armes. Eumène, accompagné de la plupart des satrapes et de quelques officiers perses, de Mithradate entre autres, fils d'Ariobarzane et descendant d'un de ces conspirateurs qui détrônèrent le faux Smerdis, prend en personne le commandement de l'aile gauche. Les deux adversaires vont donc se trouver face à face. Dans l'armée d'Eumène, tout respire la confiance; les soldats remplis d'enthousiasme demandent le combat à grands cris; dans l'armée d'Antigone, au contraire, les jeunes recrues montrent peu de penchant à se mesurer avec ces vétérans dont l'expérience militaire et le grand âge leur imposent. La phalange ne s'ébranlera pas ici, comme à Cunaxa, la première; c'est aux éléphants qu'est réservé l'honneur de commencer l'attaque : ils se mettent en marche, poussant devant eux, comme une ligne de tirailleurs, les nombreux escadrons qui les flanquent.

Nous avons souvent décrit l'aspect nu, désolé, entièrement découvert, du plateau de l'Iran. Les efflorescences salines qui tapissent en quelque sorte le sol se convertissent, aussitôt qu'on les foule, en une poudre impalpable; la moindre brise soulève sur ce terrain en proie à une constante sécheresse d'épais tourbillons de poussière, au milieu desquels disparaissent les bataillons et les escadrons, ici plus

que partout ailleurs sujets à s'égarer. Antigone, dans la mêlée, a rencontré Peuceste : le satrape de la Perside soutient mal sa vieille réputation; il suffit d'une seule charge pour le faire reculer. Peuceste est-il faible ou traître? De tout temps sa fidélité a mérité d'être tenue par Eumène pour infiniment moins sûre que sa vaillance. Peuceste fuit avec ses Perses. Ce héros qui jadis protégea de son bouclier Alexandre évanoui, ce vainqueur des Orites qui reçut à Suse, en même temps que Néarque, une couronne d'or, l'armée le voit s'éloigner précipitamment du champ de bataille, oublieux de ce qu'il doit à ses compagnons, laissant complétement découvert le flanc droit d'Eumène, pendant qu'Eumène lui-même, à demi enveloppé, fait d'héroïques efforts pour rétablir le combat à l'aile gauche! Trop peu nombreuse après la retraite de Peuceste, la cavalerie d'Eumène a évidemment le dessous; il n'y a plus que les éléphants qui puissent encore donner au champion de la cause royale la victoire.

On a vu rarement des régiments s'aborder à la baïonnette : que serait cependant ce choc sans pesanteur, si on le compare à celui de deux lignes composées d'éléphants? Il n'y a, semble-t-il, que la rencontre de deux flottes cuirassées ou de deux rangées de locomotives venant s'attaquer debout au corps, qui soit de nature à nous représenter l'af-

freux ébranlement produit par l'arrêt de ces machines vivantes, au moment où, lancées à l'encontre l'une de l'autre, elles se heurtent. Le rugissement du lion n'est pas plus effrayant que le cri de fureur et d'angoisse de l'éléphant blessé. L'empereur Napoléon a quelquefois violenté la fortune indécise en réunissant sur un point donné une énorme masse d'artillerie ; Eumène se dispose à jouer sa dernière carte en faisant entrer en ligne ses éléphants.

Les monstres qu'Eudamus a ramenés de l'Inde et ceux qui, après avoir traversé avec Cratère les déserts de la Gédrosie, sont depuis six ans promenés par Antigone des rives de l'Hellespont aux bords de la mer de Cilicie, du delta de l'Euphrate aux montagnes Médiques, partent au même instant et comme au même signal. Le choc dut être terrible et la mêlée affreuse. Un troupeau d'éléphants, que ce soient son caprice ou ses cornacs qui le mènent, n'en reconnaît pas moins volontiers un chef, et de tous ces combats engagés simultanément, il en est un d'où dépend, ne le mettez pas en doute, l'issue contraire ou favorable des cent autres. Deux pièces de 16, à la journée d'Inkermann, firent reculer l'artillerie russe que, depuis le matin, toutes nos batteries contre-battaient sans succès ; un des éléphants d'Antigone eut un rôle analogue dans la sanglante bataille que nous racontons.

Deux animaux gigantesques, deux animaux dominant leurs monstrueux compagnons de plusieurs coudées, s'étaient, dès le premier instant, engagés dans une lutte à mort. Arc-boutés sur leurs quatre colonnes, front contre front, les trompes enlacées, faisant retentir l'air de leurs cris stridents, ils essayaient depuis près d'un quart d'heure de se renverser. Chacun de ces champions porte en lui le destin d'une armée : ils le sentent, ils le savent, et ce sont des cœurs de héros qui battent sous ces enveloppes informes. L'éléphant à qui est confiée la fortune d'Eumène perd terre le premier; ses genoux fléchissent, la lourde masse chancelle et s'abat avec fracas sur la plaine. La déroute se met à l'instant dans la troupe dont il était à la fois et l'espoir et le guide.

Quel général a jamais gagné des batailles avec une cavalerie dispersée et une artillerie obligée de cesser son feu? Eumène va cependant accomplir ce miracle, grâce aux Argyraspides. L'admirable phalange formée en colonne serrée balaye tout devant elle : en quelques minutes le centre d'Antigone n'existe plus; il ne s'est pas retiré, il s'est dissous. La neige ne fond pas plus rapidement sous les rayons du soleil de mai; les Argyraspides ne trouvent plus à massacrer que des gens sans défense. La redoutable infanterie ne perd pas un seul

homme; elle passe au fil de l'épée près de cinq mille fuyards : Eumène reste maître du champ de bataille. Stérile avantage! car un malheureux incident va l'empêcher de recueillir les fruits de sa victoire. C'est à la guerre surtout qu'il existe un abîme entre la coupe et les lèvres; une divinité jalouse y marche toujours sur les pas de la fortune, épiant le moment de punir notre orgueil, ou de châtier durement notre imprudence.

CHAPITRE X.

DÉFECTION DES ARGYRASPIDES. — MORT D'EUMÈNE.

On se rappelle que, dès le début du combat, des flots de poussière se sont soulevés sous les pieds des chevaux; un nuage opaque voile l'éclat du jour et permet à peine de distinguer les objets à vingt pas : Antigone veut mettre à profit ces ténèbres si favorables aux surprises; il fait filer sur ses derrières un détachement de Mèdes et de Tarentins. Les bagages d'Eumène sont restés à près d'un kilomètre en arrière avec une insignifiante escorte de valets; les cavaliers détachés de l'armée d'Antigone ont pour mission de les attaquer à l'improviste. Les bagages d'une armée grecque opérant en Asie ne se composaient pas seulement d'objets matériels : de vivres, de butin, d'armes et de vêtements; ils comprenaient aussi toute cette foule de non combattants qui suivait invariablement le soldat en campagne : des femmes, des enfants, des vieillards, des esclaves, toute la famille, en un mot, de ces hommes qui,

voués dès leur enfance au métier de la guerre, n'avaient plus que leur camp pour foyers. Exposer de tels biens à une surprise, à un simple hourra de cavalerie, était, on en conviendra, une imprudence que la victoire même ne suffirait peut-être pas à racheter.

Comment Eumène a-t-il pu commettre cette faute impardonnable? Lui était-il permis d'oublier que, dans les champs d'Arbèles, pareille négligence faillit avoir un résultat funeste? Les Argyraspides continuaient de poursuivre l'infanterie dispersée d'Antigone, quand le bruit se répand que les bagages sont tombés aux mains de l'ennemi. Eumène comprend sur-le-champ toute la gravité de l'incident : il court aux cavaliers de Peuceste et les conjure de venir arracher à un adversaire que la fortune si évidemment abandonne, le gage inespéré qui peut encore donner à sa défaite, certaine, irrémédiable, les apparences trompeuses du triomphe. Loin de se rendre aux instances d'Eumène, Peuceste, par une inexplicable faiblesse qui touche de bien près à la trahison, veut continuer de battre en retraite. Il s'éloigne de plus en plus, avec ses escadrons peu à peu ralliés, de ce champ de bataille sur lequel il serait si facile de camper victorieux. La nuit survient : Antigone a dû craindre un instant le retour offensif auquel se refuse Peuceste; quand il s'aperçoit que

la cavalerie ennemie lui cède sans contestation le terrain, il fait immédiatement deux parts de ses cavaliers. Un détachement surveillera de loin Peuceste; l'autre va se porter contre les Argyraspides.

Ces glorieux vétérans se reposaient de la longue poursuite à laquelle ils venaient de se livrer et que les ténèbres seules avaient suspendue, quand les lueurs douteuses d'un ciel clair, mais sans lune, leur laissent apercevoir un gros de cavalerie qui s'approchait rapidement. Il leur fallut quelque temps pour reconnaître dans ces cavaliers un parti hostile. Bientôt, cependant, le doute n'est plus permis : la phalange reprend précipitamment ses rangs et ses armes, se forme en carré et, tenant ainsi les cavaliers d'Antigone en respect, s'achemine d'un pas ferme et égal vers le fleuve.

Sur les bords de ce fleuve, Eumène et Peuceste sont déjà campés. Les Argyraspides croyaient retrouver là leurs bagages; ils apprennent que, pendant le combat, l'ennemi s'en est emparé. Et les chefs, quand cette nouvelle désastreuse leur est parvenue, qu'ont-ils fait? Les chefs? Ils ont délibéré; à cette heure tardive, ils délibèrent encore. Les satrapes, émus ou gagnés, insistent pour qu'on se replie en toute hâte vers les satrapies supérieures; Eumène seul veut renouveler le combat. « Encore un effort, s'écrie-t-il, et Antigone n'aura de ressource que la

fuite! Comment rallierait-il les débris de son infanterie? La vue seule des Argyraspides suffirait pour les disperser de nouveau. » Eumène n'exagère en rien l'ascendant de la phalange; il oublie seulement que cette phalange, au moment même où il se prépare à faire un suprême appel à son courage, se presse en tumulte autour de la tente du conseil.

Les Argyraspides n'ont point contre Antigone une haine assez vivace pour ne pas se sentir tentés d'acheter la restitution de leurs bagages au prix d'une défection. Cette pensée, entretenue, adroitement cultivée par des agents secrets, n'a pas tardé à germer dans les rangs; des murmures, les Argyraspides passent maintenant à la sédition ouverte. Vétérans à l'humeur chagrine, ils ne veulent plus se rappeler que leurs fatigues, sans but et sans profit, que l'illusion d'une paix sans cesse promise et la vaine espérance d'un repos depuis près de sept ans différé. Ils sont las de vaincre, parce qu'ils sont las enfin de souffrir. La tente où sont réunis les généraux est soudain envahie, et Eumène, à la vie duquel nul n'oserait cependant attenter, Eumène vainqueur se voit chargé de liens par ses propres soldats.

« Ne vous fiez pas aux princes des hommes », a dit l'Écriture. Fiez-vous bien moins encore à l'affection capricieuse des foules! Ces Macédoniens qui ont assassiné Perdiccas, qui, en Égypte et dans la Phry-

gie de l'Hellespont, faillirent faire subir le même sort à Antipater, pourquoi respecteraient-ils aujourd'hui dans Eumène le général auquel la même année les a vus renouveler quatre fois avec un croissant enthousiasme leur serment de fidélité? « Vous eussiez égorgé Alexandre, leur crie dans son indignation le héros qu'ils entraînent, si Alexandre avait pu périr de la main d'un mortel! » Oui! fût-on Alexandre ou Napoléon, il peut venir un jour où l'idolâtrie se ravise, et les peuples sont rares qui ne finissent point par conduire au Golgotha l'objet de leur culte. Une crainte salutaire et un attachement sobre sont peut-être de plus sûrs garants de la constance humaine que tous ces grands et bruyants enthousiasmes dont un crédule orgueil trop souvent s'enivre.

Antigone avait assurément sujet d'appréhender les suites d'un combat dans lequel son infanterie venait d'être en quelque sorte anéantie. Pouvait-il espérer qu'entre son rival et lui les rôles seraient aussi subitement renversés, que l'armée d'Eumène prendrait, au lendemain d'une victoire au fond incontestable, le chemin du camp d'Antigone, non pas pour attaquer ces retranchements ennemis, pour en forcer l'enceinte par un audacieux assaut, mais pour y conduire avec une pompe honteuse le captif illustre dont l'habileté avait fait tant de fois son

salut? O lâcheté des multitudes, tumulte assourdissant d'une foule en délire, que vous vous entendez bien à étouffer la voix de l'honneur et du devoir! Tous ces Argyraspides pris individuellement étaient des héros; entraînés par le courant de la sédition, ils ne reculaient pas, dans leur infâme accord, devant le crime le plus odieux, le plus impardonnable qu'un soldat puisse commettre : ils livraient leur général.

On prétend qu'Antigone voulait épargner son rival, que, mal assuré des dispositions de Ptolémée, de Séleucus et de Lysimaque, il songea un instant à se ménager, contre cette coalition prévue et redoutable, l'appui d'un général qui lui devrait la vie et que tous réputaient le premier homme de guerre de l'époque : Hiéronyme de Cardie, qu'on recueillit blessé sur le champ de bataille et qui ne craignit pas, à peine rétabli, de passer de l'intimité d'Eumène dans la familiarité d'Antigone, avait trop d'intérêt à répandre le bruit d'un semblable dessein pour que nous y ajoutions, sur son seul témoignage, une foi bien complète. Il paraît cependant certain qu'Antigone attendit pendant sept jours entiers avant d'oser prendre une décision. Bien que jeté dans un camp différent par les agitations de ces temps de trouble, Eumène n'en était pas moins pour lui un frère d'armes, et si sa politique lui faisait

une loi de se débarrasser du compétiteur dangereux qui lui avait déjà échappé une première fois, il éprouvait pourtant une secrète répugnance à l'immoler lui-même. Il lui convenait mieux de laisser à d'autres le soin et la responsabilité de l'exécution.

Affectant de redouter une sédition dans sa propre armée, s'il persistait à vouloir épargner le dangereux personnage qu'un retour de fortune pouvait, d'un jour à l'autre, replacer dans une situation qui lui permettrait d'exercer à son tour de cruelles représailles, le rusé satrape laissa trois jours entiers Eumène sans nourriture. « Jamais, répétait-il sans cesse, je ne me résoudrai à faire périr d'une mort violente l'homme qui a été mon ami. » Les tortures de la faim servaient trop lentement sa pitié hypocrite : il fallut leur venir en aide. L'armée allait se mettre en marche; au moment même où elle abattait ses tentes, les soldats préposés à la garde d'Eumène égorgèrent l'inquiétant prisonnier, à l'insu, si l'on en veut croire Hiéronyme de Cardie, mais plus probablement en vertu des ordres secrets d'Antigone.

Ainsi finit, à l'âge de quarante-cinq ans, l'ancien secrétaire des deux rois qui avaient fait la grandeur de la Macédoine. De tous les compagnons d'Alexandre, aucun n'a plus de droits qu'Eumène au respect sympathique de tous les gens de cœur. Ce géné-

ral habile, ce négociateur ingénieux, est entré dans la gloire par la bonne porte. Dès le début, il a choisi la cause à laquelle il voulait s'attacher, et sa chasteté politique n'a point connu d'atteintes; les revers, les dégoûts ne l'ont pas ébranlée, les caresses ne l'ont pas séduite. Eumène a marché droit, quand le monde entier vacillait. Sans être un demi-dieu, il fut, par son honnêteté, non moins que par sa vaillance et sa connaissance approfondie de l'art de la guerre, un grand homme. L'armée qu'il avait si souvent tirée des pas les plus périlleux et qu'Antigone s'était hâté de fondre dans les rangs de l'armée de Phrygie, ne put apprendre sa mort sans se sentir remuée jusqu'au fond de l'âme par les mille souvenirs qui unissent, même après la révolte, tout vrai soldat au chef dont l'habileté ne s'est jamais trouvée en défaut. Le front baissé, honteuse en ce moment de son ingratitude, elle accompagna les restes d'Eumène, quand, avant de les acheminer vers la Cappadoce, où les attendait la famille du héros, sa mère, sa femme, ses enfants, Antigone leur fit rendre, — tardif et dérisoire hommage, — devant toutes les troupes assemblées, les honneurs suprêmes.

TROISIÈME PARTIE

LES CRIMES DE CASSANDRE

ET L'AMBITION D'ANTIGONE

CHAPITRE PREMIER.

CAPITULATION DE PYDNA. — MORT D'OLYMPIAS.

Avec Eumène s'évanouissait le dernier espoir d'Olympias. Enfermée dans Pydna, l'impérieuse princesse ne pouvait plus espérer de secours que du côté de l'Épire, car la mer, depuis la défaite de Clitus, était au pouvoir de ses ennemis. Elle possédait sans doute dans le fils d'Arymbas, Éacide, roi des Épirotes, monté sur le trône après la mort de cet Alexandre qui périt dans une expédition contre les Bruttiens, un allié aussi résolu que fidèle; malheureusement l'esprit de sédition rendait, même en Épire, l'exercice de l'autorité difficile et précaire. Il n'est pas au monde de flammes qui se propagent

plus vite que celles de la révolte. Cassandre, laissant Callas en Perrhébie avec mission d'y tenir les troupes de Polysperchon en échec, venait de conduire le gros de son armée sous les murs de Pydna et d'entourer cette ville d'une ligne de circonvallation, dont les deux extrémités aboutissaient au rivage, quand il est informé des préparatifs menaçants d'Éacide. Il envoie sur-le-champ un de ses meilleurs lieutenants, Atarrhias, occuper les défilés qu'il faut nécessairement franchir pour passer de l'Épire dans la Macédoine. A cette nouvelle, les soldats d'Éacide se mutinent et refusent de pousser plus avant.

Éacide s'imagine qu'il aura facilement raison de ce tumulte, s'il saisit l'occasion de se débarrasser de quelques meneurs dont la turbulence seule a dû, suivant lui, porter le désordre et l'agitation dans ses troupes. Il les congédie : « Retournez en Épire, leur dit-il avec une dédaigneuse hauteur; quel que soit le nombre de soldats qui me reste, je serai toujours assez fort quand je n'aurai plus autour de moi que des compagnons dévoués et des serviteurs dociles. » Erreur excusable chez un général, mais difficile à s'expliquer de la part d'un souverain! Ces soldats mécontents qu'Éacide renvoie vont-ils donc, lorsqu'ils auront regagné leurs foyers, se convertir soudain en sujets soumis?

Leur retour en Épire y produit ce qu'on pouvait prévoir, une révolte générale, et cette contrée, où l'ordre régulier de la succession n'avait jamais été troublé que par l'usurpation du frère d'Olympias, violemment substitué au fils d'Arymbas par Philippe, cette contrée revenue, aussitôt après la mort d'Alexandre l'Épirote sur le champ de bataille de Pandosie, à ses chefs légitimes et à ses vieilles traditions monarchiques, suit aujourd'hui le déplorable exemple que lui donnent les Macédoniens : elle condamne son roi, et le fils de son roi, Pyrrhus, à peine âgé de deux ans, à l'exil.

Tout manquait à la fois à Olympias : le secours des Athéniens contenus par la garnison de Munychie et par le gouvernement oligarchique de Démétrius de Phalère, le secours de Polysperchon dont l'armée se laissait corrompre par les intrigues de Callas, et enfin le secours d'Éacide. Nous ne disions donc que trop vrai, lorsque nous affirmions qu'Eumène avait, en mourant, emporté dans sa tombe la dernière fidélité sur laquelle pût compter la malheureuse famille d'Alexandre. Il ne restait plus à Olympias d'autre protection que l'hiver, qui arrêtait encore les travaux de siége devant Pydna. L'investissement cependant était complet; aucun convoi ne pouvait pénétrer, ni par terre, ni par mer, dans la place. Cassandre tenait là sous sa

main tous les otages que son ambition peu scrupuleuse aurait difficilement réussi à si bien réunir. Au cortége d'amis et de parents qui entourait la mère, l'épouse et le fils d'Alexandre, s'étaient jointes, en effet, Thessalonique, issue d'une des unions si fréquentes de Philippe, et Déidamie, la fille d'Éacide, roi des Épirotes. La prise de Pydna terminerait donc infailliblement la guerre et rendrait Cassandre l'arbitre absolu de la situation, du moins en Macédoine.

Les vivres amassés dans la place que Cassandre serrait de si près furent bientôt consommés : la garnison était trop faible pour tenter avec quelque espoir de succès une sortie, trop nombreuse pour résister longtemps aux rigueurs d'un blocus. Lorsque le blé manqua, on abattit les animaux de trait et les chevaux. Olympias avait fait entrer dans Pydna les éléphants, qui ne semblent pas avoir rendu de bien grands services à l'armée de Polysperchon, mais dont la possession n'en semblait pas moins, dans les idées du temps, un gage assuré de victoire. Olympias ne pouvait se résoudre à faire le sacrifice de ces animaux, car son âme indomptable se flattait toujours de pouvoir reprendre dans un bref délai l'offensive. Les éléphants ne servirent qu'à hâter par leur appétit exigeant le moment fatal de la disette. On essaya de les nourrir avec de

la sciure de bois : cet expédient prolongea de quelques jours à peine leur existence. La ville peu à peu se remplissait de morts : l'espace finit par faire défaut aux cadavres; au lieu de les enterrer, il fallut se résigner à les jeter par-dessus les murs. Une puanteur infecte s'exhalait de cette ville encombrée; il était évident que si la famine tardait à compléter son œuvre, la peste s'en chargerait. Ce fut dans cet état de détresse que les premiers jours du printemps de l'année 316 trouvèrent les assiégés. La ferme contenance de la reine étouffait cependant toute idée de révolte : les soldats d'Olympias ne songeaient pas, comme ceux d'Eumène, d'Éacide et de Callas, à s'insurger. Presque tous, il est vrai, se sentaient attachés par des liens séculaires à la famille royale; ils mouraient sans murmure; leur affreuse maigreur parlait assez haut pour eux. Le cœur d'Olympias serait probablement resté inébranlable, si Olympias eût été la seule à souffrir; il se laissa toucher par l'aspect lamentable et la misère croissante de tant d'infortunés. Humiliant son orgueil, la reine ne voulut pas associer plus longtemps de si nombreux compagnons à son sort; tous ceux qui le désirèrent obtinrent l'autorisation de sortir de Pydna. Ils auraient succombé, résignés et fidèles; mieux valait encore qu'ils dussent la vie à la clémence de Cas-

sandre, si Cassandre, plus docile à la voix de ses intérêts qu'à celle de ses rancunes, savait prendre son parti d'être clément.

Olympias espérait échapper à la nécessité cruelle de s'en remettre elle-même de son salut à la pitié de l'ennemi invétéré de sa race. Elle faisait préparer secrètement une quinquérème et comptait s'y embarquer pour forcer de nuit le blocus. Ce projet fut dénoncé à Cassandre par un transfuge; la quinquérème fut enlevée pendant qu'on achevait l'armement dans le port. La reine fléchit sous ce dernier coup; elle n'en a que trop compris la portée : le destin vient de prononcer un arrêt sans appel. Des parlementaires sont sur-le-champ envoyés à Cassandre; Olympias demande à traiter d'un accommodement.

A quoi bon? Peut-elle un instant douter du sort qu'on lui réserve? Cassandre lui garantira, il est vrai, la vie sauve : on sait ce que valent semblables engagements. Pella et Amphipolis sont restés au pouvoir des officiers d'Olympias, de Monimus et d'Aristonoüs; le jour où ces deux places auront fait leur soumission, — Pella aussitôt qu'y sera parvenue la nouvelle de la reddition de Pydna, Amphipolis sur un ordre écrit de la reine, — Cassandre n'aura plus de ménagements à garder : ce ne seront pas ses serments qui sauveront l'objet

constant de son inimitié, la femme qui, lui rendant haine pour haine et mépris pour mépris, a voulu soulever contre lui la Grèce et la Macédoine.

Soyons justes, du reste : Cassandre eût-il eu la ferme intention d'accomplir sa promesse, que les Macédoniens ne le lui auraient probablement pas permis. Eux aussi se croyaient un droit imprescriptible à la vengeance; la plupart avaient de sanglantes représailles à exercer. Il eût été facile à Antigone de sauver Eumène; on est bien forcé de convenir que pour Cassandre il n'existait qu'un seul moyen d'épargner Olympias : il fallait qu'il la fît secrètement échapper. Une assemblée générale s'était spontanément réunie : les parents des nombreuses victimes immolées par la reine y comparurent. Que leur faisaient à eux la capitulation et les conditions accordées par Cassandre? Ils demandaient qu'on mît en accusation la femme qui avait couvert la Macédoine de meurtres et de deuil : l'assemblée populaire accueillit, comme on devait s'y attendre, leur requête. Olympias prévenue dédaigna d'aller défendre sa vie devant un tribunal dont elle récusait hautement la compétence; contrairement aux usages de la Macédoine, elle fut jugée et condamnée à mort sans avoir été entendue.

Affectant une pitié qui ne trouva jamais le moindre accès dans son cœur, Cassandre fit alors pro-

poser à la reine de favoriser sa fuite : il mettrait à sa disposition un navire qui la transporterait sur le territoire d'Athènes. Olympias devina le piége que cachait cette compassion tardive : chercher à s'enfuir après la sentence récemment prononcée, c'était en quelque sorte se reconnaître coupable. « Le jugement qui m'est notifié, dit-elle, a été, au mépris des lois, rendu en mon absence; j'en demande la révision; cette fois, je comparaîtrai. » Voilà précisément ce que redoutait Cassandre. La multitude saurait-elle bien soutenir l'aspect imposant d'une reine qu'elle était habituée à vénérer et dont les flancs avaient porté un demi-dieu? Devant cette nouvelle attitude de l'auguste prisonnière, la dissimulation devenait trop dangereuse; Cassandre jeta le masque. Il choisit deux cents de ses soldats les plus dévoués et leur donna l'ordre d'aller égorger Olympias.

Les émissaires de Cassandre pénètrent dans la prison où l'on a relégué la reine. A la vue de ces hommes armés qui envahissent insolemment sa demeure, Olympias se lève : appuyée sur deux de ses femmes, vêtue de ses habits royaux, elle s'avance, le regard impérieux, à leur rencontre. La majesté de sa fortune passée, ce long souvenir de rois qui revit en elle et qui lui fait cortége, frappent d'une terreur sainte les meurtriers; leur bras hé-

site; les plus hardis involontairement reculent : aucun n'aura le courage de porter le premier coup. Cassandre est instruit de leur défaillance; sa haine s'en émeut et en conçoit de justes alarmes. C'est ailleurs que dans son armée qu'il lui faut chercher des assassins : ceux qui ont accusé la reine, qui ont un père, un fils ou un frère à venger, n'hésiteront pas à tremper leurs mains dans le sang qu'ils réclament comme leur étant dû. Qu'ils aillent donc achever sans crainte l'œuvre sinistre! Cassandre ne les retient plus.

L'approche de la bande tumultueuse et sanguinaire ne surprend pas la reine : ses yeux ont trahi plus d'indignation que d'étonnement ou d'effroi; le fer des assassins levé sur sa poitrine ne paraît même pas l'émouvoir. Frappez, Macédoniens! Vous n'arracherez pas une plainte à cette femme; fille, épouse, mère de rois, elle recevra la mort comme il convient à une aussi grande victime, sans lamentations et sans cris. Le sang que vous versez vient d'Achille à travers une longue suite de héros : la mère d'Alexandre, à cette heure funèbre, se ferait encore reconnaître à la façon altière dont elle sort de la vie.

Les hommes qui ont laissé quelque trace profonde derrière eux ont généralement puisé la grandeur dans le sein qui les a portés : si quelque chose eût

pu nous étonner, c'eût été d'apprendre qu'Olympias était morte sans courage. Il existe, dit-on, en Afrique, de nombreuses peuplades chez lesquelles, contrairement à nos usages européens, c'est le ventre qui anoblit. L'histoire ne tendrait-elle pas à prouver que ces peuplades sauvages ont mieux que nous compris et appliqué la loi de la transmission héréditaire?

CHAPITRE II.

CAPTIVITÉ DE ROXANE ET DE SON FILS. — CASSANDRE ÉPOUSE THESSALONIQUE, SOEUR D'ALEXANDRE. — SUPPLICE DE PYTHON. — EXPÉDITION D'ANTIGONE DANS LA PERSIDE. — TRISTE FIN DES ARGYRASPIDES.

L'abîme qui séparait du trône de Macédoine l'ambition de Cassandre se comblait peu à peu : Cassandre avait fait transporter Roxane et son fils dans la citadelle d'Amphipolis, dont le commandement fut confié à Glaucias, un de ses affidés les plus sûrs. De tout temps et en tout pays les procédés de l'usurpation arrêtée par une frêle barrière ont été les mêmes : Tyrrel ou le cordonnier Simon sont les instruments dont elle se sert pour écarter de sa route le dernier obstacle. Cassandre commença par séparer du prince les jeunes compagnons qui partageaient ses jeux et ses études. Pourquoi laisser ce simulacre de cour entourer un enfant qui ne devait pas régner? Cassandre donna l'ordre qu'on traitât le fils de Roxane comme un enfant du peuple; la seule postérité

légitime qu'il voulût reconnaître aux rois de Macédoine, ce n'était pas cette descendance entachée de sang barbare, c'était la postérité de Philippe. Ici reparaît encore le double courant d'opinion qui, dès le début, aussitôt après la mort d'Alexandre, a divisé l'armée et le peuple. Cynané, Eurydice, Arrhidée avaient eu, suivant la doctrine monarchique du fils d'Antipater, des droits incontestables aux hommages des Macédoniens; ils étaient tombés sous les coups du parti factieux qui s'obstinait à ne vouloir invoquer que le nom d'Alexandre : Cassandre recueillit leurs restes et les fit inhumer, avec toute la pompe que comportait semblable cérémonie, dans la ville d'Ægæ, consacrée depuis les temps les plus reculés aux sépultures royales. L'habile ambitieux ne perdait pas une occasion de se rapprocher de son but : au nombre des captives tombées en son pouvoir se trouvait Thessalonique, sœur d'Alexandre du côté paternel; il se hâta de l'épouser, resserrant ainsi les liens qui l'unissaient au parti de Philippe et se créant, par sa femme tout au moins, des droits éventuels à la couronne.

Richard III et Cassandre étaient des scélérats; ils n'en avaient pas moins l'étoffe de très-grands princes. Le meurtrier d'Olympias montrait, en effet, pour consolider son autorité et effacer les traces de la guerre civile, une activité sans égale. Un de ses

premiers soins fut de fonder dans la presqu'île de Pallène, position stratégique de la plus haute importance, une ville qui devait remplacer Olynthe et Potidée. Dotée de terres fertiles, la cité nouvelle se peupla rapidement. Cassandre lui donna son nom, et la ville de Cassandrie devint, en quelques années, une des places les plus florissantes de la Macédoine.

Toute résistance à l'usurpation n'était pas cependant encore abattue : Polysperchon et le fils de Polysperchon, Alexandre, plus à craindre que son père, se refusaient à déposer les armes. Aussi Cassandre faisait-il de tous côtés des levées, dans l'intention d'envahir le plus tôt possible le Péloponèse. Le vieux Polysperchon n'attendit pas l'orage; mieux que son fils, il avait depuis longtemps le sentiment de leur commune impuissance; il alla rejoindre Éacide dans l'Étolie. Les Étoliens, on ne l'a pas oublié, s'étaient toujours, malgré une ébauche d'alliance qui remontait à l'époque du meurtre de Parménion, montrés résolûment hostiles au gouvernement d'Antipater; ils ne semblaient pas plus disposés à subir l'ascendant de Cassandre : le fils d'Antipater les trouva sur son chemin quand il voulut passer en Béotie. Fort heureusement pour lui, le pas des Thermopyles n'était gardé que par une troupe tout à fait insuffisante; il força le passage, et songeant encore plus à augmenter le nombre de ses alliés qu'à

réduire ses ennemis par les armes, il eut à peine mis le pied sur le territoire qui avait jadis si cruellement expié une insurrection malheureuse, qu'il se hâta d'inviter les Thébains à relever les murailles de leur ville. Sa politique, on le voit, était simple : elle prenait en toute chose le contre-pied de la ligne de conduite adoptée par le conquérant de l'Asie. L'oligarchie et la domination des villes sur les campagnes avaient retrouvé en lui un protecteur. Des sympathies puissantes le secondaient donc dans ses projets ; d'un autre côté, l'appui de justes rancunes était d'avance acquis à tout compétiteur qui viendrait appeler une démocratie vivace à renaître.

Tel fut, on le verra bientôt, le puissant levier dont Antigone songeait à faire usage. Pour le moment, le rusé satrape de Phrygie semblait se complaire, avant tout, à ensanglanter son triomphe. Antigène, le chef des Argyraspides, était, par ses ordres, brûlé vif ; Eudamus et quelques autres chefs qu'il n'avait pu réussir à détacher de la cause d'Eumène, furent également conduits au supplice. Débarrassé de ses ennemis, Antigone s'occupa, sans perdre de temps, de prendre ses sûretés contre ses alliés. Il ne pouvait ranger encore au nombre des satrapes acquis à son alliance les généraux qui venaient d'abandonner ou de trahir son rival, Peuceste, Tlépolème, Stasanor, Oxyartes, Sibyrtius :

ces douteux amis se maintenaient dans une sorte de réserve ombrageuse; ils lui inspiraient pourtant moins de méfiance que Séleucus, que Python, qui venaient de combattre et de vaincre avec lui. Python fut le premier dont Antigone jugea prudent de se défaire. Il l'attira dans son camp, aussitôt que l'armée eut pris ses quartiers d'hiver en Médie, le fit saisir, traduire devant un tribunal dressé de longue date à ne voir que des traîtres dans les accusés qu'on lui déférait, et, à peine condamné, le livra aux bourreaux.

Le moment n'était pas venu de s'attaquer à Séleucus, bien que la mort de Python laissât le gouverneur de la Babylonie singulièrement isolé : un soin plus urgent appelait Antigone dans la Perside. Peuceste s'y était retiré, et l'affection que lui portaient les habitants de cette province, la plus belliqueuse de l'empire, pouvait, de ce côté, encourager des projets sérieux d'indépendance. Sans oser s'arroger le titre de roi, Antigone était néanmoins, dès cette époque, parfaitement résolu à se conduire en véritable et unique souverain de l'Asie. Partout il commandait, partout il parlait et agissait en maître. Pour remplacer Python, il choisit un Mède, Orontobate, que surveillera le Macédonien Hippostrate, laissé en Médie avec trois mille cinq cents fantassins mercenaires.

Quelques amis de Python sont parvenus à rallier les débris de son armée; ils se croient assez forts pour tenir la campagne; Antigone s'en remet à Orontobate et à Hippostrate du soin de les soumettre. Sans s'attarder à ces opérations secondaires, il ne prend que le temps de passer à Ecbatane pour y puiser dans le trésor royal 27 ou 28 millions de francs en argent non monnayé; se dirigeant ensuite vers la Perside, il franchit en vingt journées de marche la distance de sept cent soixante kilomètres environ qui sépare Ecbatane de Persépolis. On était loin de l'attendre aussitôt : il n'arrive pas tous les jours qu'une armée fasse vingt étapes consécutives de trente-huit kilomètres.

L'activité merveilleuse d'Antigone, les forces considérables qui l'accompagnent, ont consterné les partisans de Peuceste; l'effroi ne saurait cependant étouffer complétement leurs murmures. Le bruit s'est répandu qu'Antigone se propose de déposer le satrape qui tient ses pouvoirs d'Alexandre et son autorité morale de l'affection des Perses : Thespias, un des principaux personnages du pays, n'hésite pas à déclarer que la Perside ne reconnaîtra jamais d'autre chef que Peuceste. Le temps n'était pas propice aux protestations : sentant déjà gronder au loin l'orage, Antigone avait hâte d'organiser son empire pour se mettre en mesure de le

défendre. Thespias paye de sa tête une résistance aussi vaine qu'imprudente, et Antigone poursuit sans plus s'émouvoir ses projets. Il confirme Tlépolème dans le gouvernement de la Carmanie, Stasanor dans celui de la Bactriane et de la Sogdiane; à Oxyartes, il laisse la Paropamisade, peu soucieux d'entreprendre des dépossessions de tout point difficiles à de pareilles distances et penchant fort d'ailleurs, depuis la mort d'Eumène, à se rapprocher de la famille royale, dont il compte se faire au besoin une arme contre Cassandre.

Antigone devait son triomphe à la défection des Argyraspides : cette troupe turbulente constituait maintenant son plus grand embarras; il désespérait de la satisfaire et ne savait trop comment il parviendrait à la contenir : il trouva plus sûr de s'en défaire. Sibyrtius fut chargé de l'emmener dans l'Arachosie et de saisir toutes les occasions de l'employer contre les tribus nomades du désert. Le climat, les fatigues, les embuscades ne tarderaient pas à la faire disparaître. Tel est inévitablement le sort des vieux soldats, quand ils ne se décident pas à échanger l'épée pour la charrue. Un jour vient où leur insolence désœuvrée, leurs excès, leurs caprices soulèvent à la fois contre eux les princes qu'ils inquiétent et les populations qu'ils oppriment. Argyraspides, prétoriens, strélitz, janissaires, tous

ces faiseurs de rois ou destructeurs d'empires ont tristement fini. Les corps d'élite ont cet inconvénient d'être généralement plus sujets à l'arrogance militaire que les autres. Dans les pays où les institutions politiques demeurent, par une habitude séculaire, à l'abri de tout ébranlement, cette arrogance est une force, j'allais presque dire une vertu; quand au contraire l'édifice social vacille sur sa base et n'a pas encore trouvé ses conditions définitives d'équilibre, il faut en écarter soigneusement la main brutale qui pourrait, en se jouant, le renverser.

CHAPITRE III.

LIGUE DE CASSANDRE, DE LYSIMAQUE, DE PTOLÉMÉE ET DE SÉLEUCUS CONTRE ANTIGONE.

Antigone avait bien employé le temps passé dans la Perside, mais toute expédition entraîne des dépenses, et une nouvelle visite aux trésors du grand roi devenait nécessaire : Antigone prit la route de Suse. Singulière situation que celle de ces trésoriers à qui chaque parti venait tour à tour réclamer un subside! Xénophile, le gardien du trésor de Suse, avait, sur la présentation d'un ordre royal, obtempéré sans difficulté aux réquisitions d'Eumène; il ne s'était pas cru tenu de montrer la même condescendance pour les sommations d'Antigone. Le satrape de Phrygie comptait alors au nombre de ses alliés le gouverneur de la Balylonie, Séleucus : il le chargea d'investir la citadelle dans laquelle Xénophile gardait les richesses confiées à ses soins. Xénophile entra en composition avec Séleucus. L'arrangement suivit-il ou précéda-t-il la mort d'Eu-

mène? L'histoire reste muette sur ce point; la seule chose qu'elle ait jugé à propos de nous apprendre, c'est qu'Antigone marchant de Persépolis sur la Susiane rencontra Xénophile aux bords du Pasitigre. L'empressement de ce trésorier jusque-là inébranlable dans sa fidélité montre assez l'influence croissante d'Antigone. Xénophile ne s'était pas mis en route, s'il fallait l'en croire, de son propre mouvement; il était envoyé au-devant du vainqueur d'Eumène par Séleucus, qui lui avait recommandé de prendre les ordres d'Antigone et de les exécuter à la lettre. Etait-ce le sort de Python qui rendait Séleucus si attentif à désarmer les soupçons de son ombrageux allié, ou le gouverneur de la Babylonie espérait-il réellement s'entendre avec une ambition qui ne pouvait se passer encore de complices?

Antigone savait feindre : eût-il pu, sans cela, concevoir, dans cette désastreuse époque, l'espérance de régner? Il fit le meilleur accueil à Xénophile, le loua de sa circonspection et affecta surtout de compter Séleucus au nombre de ses amis les plus sûrs et par conséquent les plus chers. En réalité, Antigone s'étonnait fort que Séleucus, avec les forces dont il disposait, n'eût pas cédé à la tentation de lui fermer le passage des Pyles Persiques et de le rejeter ainsi vers la Médie. Puisque Séleucus lui abandonnait la Susiane, il fallait saisir l'occasion

auxcheveux etremplir le plus tôt possible ses coffres. L'empire, dans un temps où les mercenaires affluaient de toutes parts, devait fatalement appartenir à celui qui aurait le premier le moyen de les payer : Antigone se hâta de prendre possession de la citadelle de Suse. Il en retira environ 82 millions de francs qui, joints au butin de ses précédentes campagnes, lui composèrent sur-le-champ un trésor de guerre que Diodore de Sicile évalue à plus de 137 millions. Avec de pareilles ressources, l'ancien satrape, à peine le premier jadis entre tant de lieutenants, ses pairs pour le courage, ses égaux par l'illustration, pouvait tenir tête, non-seulement à Cassandre, mais à tous les gouverneurs de province, s'ils arrivaient jamais à s'entendre et à se coaliser contre lui.

Suivi de l'immense convoi de chars et de chameaux qui portait l'opulente épargne, Antigone prit sans tarder la route de Babylone : il y arriva en vingt-deux jours. Séleucus l'attendait pour lui faire les honneurs de la grande capitale; mais Antigone n'était pas d'humeur à traiter avec l'ancien commandant des hypaspistes de satrape à satrape; il exigeait que Séleucus ne fût en Babylonie que son mandataire. Quels étaient les revenus de cette riche contrée? Séleucus fut sommé d'en présenter sur l'heure le compte détaillé, comme devait se

tenir toujours prêt à le faire un bon et fidèle collecteur de taxes.

La prétention parut naturellement étrange à Séleucus : plutôt que de descendre à ce rôle subalterne, auquel on prétendait le réduire, et qui lui présageait dans un avenir très-prochain une déchéance plus complète encore, si sa vie même n'était pas menacée, il préféra se mettre par la fuite à l'abri des atteintes d'une ambition qu'il se reprochait déjà d'avoir, par un faux calcul, trop bien servie. Accompagné de cinquante cavaliers seulement, il sortit secrètement de Babylone et prit à toute bride le chemin de l'Égypte. Antigone le fit en vain poursuivre; Séleucus s'était assuré près d'une journée d'avance. La cour de Ptolémée reçut le précieux transfuge dont le nom, connu de tous les soldats, restait associé, dans la pensée des peuples, au souvenir des plus grandes victoires d'Alexandre.

A l'exception de quelques tentatives pour étendre sa domination sur les places maritimes de la Syrie, Ptolémée se montrait peu disposé à dissiper les ressources de l'Égypte dans des entreprises extérieures; le sort de Python et celui de Peuceste lui apprenaient cependant assez qu'à certaines époques l'effacement et la modération ne sont pas toujours des garanties de sécurité suffisantes. Séleucus prit

grand soin de cultiver ces légitimes alarmes; il fit à Ptolémée un tableau vraiment effrayant de la puissance naissante qui avait à peine souci de dissimuler ses tendances et qui n'aspirait à rien moins qu'à rétablir au profit d'une dynastie nouvelle l'empire démembré d'Alexandre. Les mêmes inquiétudes agitaient déjà Cassandre et Lysimaque; une ligue redoutable ne tarda pas à se former contre Antigone. Ptolémée y apportait la féconde opulence de l'Égypte; Cassandre, les forces militaires de la Grèce et de la Macédoine; Lysimaque, investi du gouvernement de la Thrace et de la Chersonèse, la possession du détroit par lequel on pouvait porter la guerre en Asie.

Antigone ne s'était probablement pas bercé de l'espoir d'atteindre le but élevé auquel il visait sans lutte et sans combats : à des efforts mal combinés, comme le sont toujours ceux des coalitions, il se préparait à opposer l'activité énergique d'une volonté qui n'avait à prendre conseil que d'elle-même. Il fallait avant tout songer à se rapprocher du littoral, car ce n'était ni de la Médie, ni de la Babylonie, ni de la Susiane, qu'on pourrait repousser les attaques qui viendraient par mer de l'Égypte ou de la Macédoine. Python, fils d'Agénor, appelé en toute hâte de l'Inde, remplacerait Séleucus à Babylone; Ptolémée, le propre neveu d'Antigone, se

rendrait dans la Cappadoce, et, de la Cappadoce, sur les bords de l'Hellespont; quant à Antigone lui-même, c'est en Cilicie qu'il voulait prendre, avec le gros de ses troupes, ses quartiers d'hiver. Maître de toute l'Asie, il lui était facile, à l'aide de courriers et de signaux de nuit, de faire parvenir rapidement ses ordres d'une extrémité de ses États à l'autre.

CHAPITRE IV.

MEURTRE DE ROXANE ET DE SON FILS. — MEURTRE DE BARSINE ET D'HERCULE. — MEURTRE DE CLÉOPATRE. — IL NE RESTE PLUS RIEN DE LA FAMILLE D'ALEXANDRE.

Qu'allait devenir la malheureuse famille d'Alexandre pendant ce conflit? Roxane et son fils demeuraient au pouvoir de Cassandre : Antigone affecta de prendre en main leur cause. Le meurtrier d'Eumène se donnait maintenant comme le champion dévoué de ce droit héréditaire, si cher aux Macédoniens, droit qu'il avait été le premier à méconnaître. Quatre années de combats obscurs, de traités conclus et de ruptures soudaines n'amenaient aucun résultat décisif; le fils d'Alexandre grandissait cependant, et toute la Macédoine commençait à demander qu'on tirât ce jeune prince de sa prison pour le faire monter sur le trône de son père. Vers la fin de l'année 311 avant Jésus-Christ, douze ans par conséquent après la grande catastrophe de Babylone, Cassandre donna l'ordre d'égorger Roxane

et le royal enfant que le ciel semblait avoir envoyé aux Macédoniens pour les consoler de la perte d'Alexandre. Le duc de Reichstadt n'est mort qu'à l'âge de vingt et un ans ; des mains impies n'ont point hâté sa fin, mais, pas plus que le fils de Roxane, il n'a pu jouer le rôle que semblait lui avoir assigné la Providence. Tous deux, je ne crains pas de l'affirmer, et ce fut longtemps l'avis des poëtes et des politiques, ont manqué au monde qui, dans son impatience idolâtre, les attendait.

Un double meurtre avait aplani le chemin à Cassandre; la voie au trône de Macédoine n'était pas cependant tout à fait déblayée : à la nouvelle de l'audacieux attentat qui jetait la Grèce et la Macédoine dans la stupeur, Polysperchon, redoutable encore malgré ses défaites, n'hésite pas à proclamer Hercule, le fils naturel d'Alexandre et de Barsine, héritier légitime du pouvoir devenu vacant. Il marchait contre Cassandre à la tête d'une puissante armée; le respect inné des Macédoniens pour le sang d'un souverain auquel le monde entier ne contestait plus les honneurs de l'Olympe, lui assurait d'avance une victoire facile : le misérable se laissa gagner par Cassandre. Les deux complices s'entendirent pour faire disparaître le dernier rejeton d'une tige qui aurait dû, si les dieux eussent pris pitié de l'univers, couvrir l'Europe et l'Asie de ses rameaux.

Hercule et Barsine furent sacrifiés en l'année 309, comme l'avaient été, deux ans auparavant, Roxane et son fils, à l'impitoyable ambition de Cassandre.

Le sang royal cette fois devait être complétement épuisé. Pas tout à fait encore! Cléopâtre, qu'en l'année 336 avant Jésus-Christ le roi de Macédoine, déjà désigné au poignard de Pausanias, avait unie dans la ville d'Ægæ au roi des Épirotes, Cléopâtre, veuve du vaincu de Pandosie et dont Perdiccas, au risque d'offenser mortellement Antipater, osa courtiser la main, demeurait depuis près de quinze ans confinée à Sardes. A qui cette majesté tombée et à un double titre respectable pouvait-elle porter ombrage? A tous ceux qui craignaient que la sœur d'Alexandre, cédant à ses penchants ambitieux ou aux intrigues dont on l'entourait, n'allât, par une alliance de toutes parts sollicitée, fortifier la position d'un rival. Cassandre, Lysimaque, Ptolémée, Antigone lui-même, que Perdiccas, le croyant instruit de ses projets, avait voulu faire périr, montraient une égale tendance à tourner vers Sardes un regard soupçonneux. Cléopâtre, comme on l'en accusa auprès d'Antigone, penchait-elle du côté de Ptolémée? S'apprêtait-elle, en effet, à s'enfuir en Égypte? Antigone ne paraît guère avoir pris le temps d'instruire ce procès. Cléopâtre était dangereuse; il la fit mettre à mort par les femmes qui

avaient accès auprès de l'infortunée princesse. Des funérailles pompeuses et quelques exécutions lui servirent à masquer son crime : l'indignation publique ne s'y trompa point, et la voix que les tyrans, au comble de la puissance, ne sont jamais parvenus à étouffer, la voix dont la postérité finit toujours par entendre le murmure, nous dénonce, sans que le moindre doute à cet égard soit permis, comme l'auteur du meurtre de Cléopâtre, le satrape qui seul, à cette époque, donnant un pareil ordre, avait quelque chance d'être obéi.

Il faut se défendre d'une trop grande amertume contre le genre humain; la morale ne pourrait qu'y perdre. Montrer sans cesse les côtés fâcheux de notre nature, les impulsions brutales de nos instincts, c'est en quelque sorte nous encourager à y céder, ne fût-ce que pour éviter de traverser ce monde en y jouant le rôle de victime et de dupe. Quel siècle cependant que celui dont nous racontons l'histoire! Un seul honnête homme au milieu d'une bande de scélérats, et cet honnête homme est un Thrace! Tels sont les fruits infaillibles de l'anarchie. Supposez qu'Alexandre eût vécu, que tous ces lieutenants d'une valeur éprouvée, d'un esprit accessible à la culture intellectuelle qui avait formé l'âme de leur maître, eussent continué d'environner, dans une attitude respectueuse et soumise, un trône iné-

branlable, quel spectacle différent nous auraient présenté l'Asie et la Grèce! La discipline porte en elle le germe de toutes les vertus, mais à une condition : c'est que ce soit un grand homme qui l'impose.

Ces grands hommes que le ciel nous prête, il nous les reprend souvent trop tôt; leur passage n'en a pas moins laissé une trace lumineuse et profonde. L'humanité ne marche que par saccades : depuis le premier grain de blé confié à la terre jusqu'aux récents progrès qui ont mis les forces invisibles en nos mains, vous trouverez constamment le génie à l'œuvre. Sous quelque forme qu'il s'offre à notre admiration, le génie n'apparaît guère qu'aux âges qui virent naître à leur début des héros. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit : le siècle de Périclès et le siècle de Louis XIV; il eût été plus juste peut-être de dire : le siècle d'Alexandre et le siècle de Napoléon. Alexandre, en effet, a transformé l'Asie; Napoléon a transformé le monde. Interrogez l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie : si elles sont sincères, elles vous apprendront d'où leur vinrent, après des siècles de torpeur, la vie et la lumière, elles vous diront quelle main *les débarrassa,* suivant l'énergique expression de l'Empereur, *de leurs hideuses institutions.*

13.

CHAPITRE V.

BATAILLE D'IPSUS.

L'anarchie elle-même a ses intermittences : de la mort d'Eumène à la bataille d'Ipsus, nous trouvons un intervalle de tranquillité relative dont la durée ne fut guère inférieure à celle des périodes qui se sont appelées de nos jours le règne des Bourbons, le gouvernement de Juillet ou l'empire de Napoléon III. Pendant treize ou quatorze ans on put croire que l'Asie avait retrouvé un maître : Antigone tenait tête à tous ses ennemis[1]. La coalition cependant devenait plus redoutable de jour en jour; Séleucus, rentré en possession de la Babylonie, grâce à la puissante influence et aux secours

[1] Une grande bataille navale où figurèrent, en qualité de navarques, le roi d'Égypte, Ptolémée, fils de Lagus, et Démétrius, fils d'Antigone, fut livrée au printemps de l'année 306, dans les eaux de l'île de Chypre. Nous avons cru devoir réserver le récit de cet épisode pour un autre ouvrage : *la Marine des Ptolémées et la marine des Romains,* ouvrage destiné à faire suite à la *Marine des anciens.*

effectifs de Ptolémée, s'était assuré, par quelques expéditions heureuses, le concours des satrapies supérieures, de l'Inde transgangétique elle-même, où n'avait jamais pénétré Alexandre. L'Asie orientale se disposait, sous les ordres de ce chef habile et valeureux entre tous, à prendre sa revanche sur l'Asie Mineure. N'est-ce pas là un curieux spectacle, un spectacle digne de notre attention? Songez donc qu'il a pour arène le terrain où les grandes puissances qui aspirent à la double succession des sultans et des sophis, se rencontreront probablement un jour, — nous pourrions ajouter dans un avenir peu éloigné! — Lysimaque avait porté la guerre sur les bords de l'Hellespont; Séleucus envahit la Cappadoce avec environ vingt mille hommes d'infanterie, près de douze mille archers à cheval, quatre cent vingt éléphants et plus de cent chars armés de faux. Les deux armées opèrent leur jonction en Phrygie, dans les environs de Célènes[1], près des sources du Méandre. Antigone, de son côté, a concentré ses forces, rappelé son fils Démétrius du Péloponèse; il se flatte d'en finir par un coup décisif. Mais ce ne sont plus les hypaspistes, les chevaux thessaliens, les archers et les Agriens d'Alexandre qui gagnent

[1] Célènes fut jadis la capitale du royaume de Midas. Antiochus Soter en transporta les habitants dans la ville d'Apamea-Cibotos. On ne trouvera pas le nom de Célènes sur notre carte de l'Asie Mineure ancienne; on y trouvera celui d'Apamea.

les batailles, ce sont les éléphants. L'artillerie n'a-t-elle pas, de nos jours, fait dévier ainsi la fortune? Lysimaque et Séleucus mettent en ligne autant d'éléphants qu'une armée moderne de deux cent mille ou de trois cent mille hommes rangerait de canons en batterie. L'été de l'année 301 venait de s'ouvrir, quand ces deux généraux rencontrèrent Antigone et Démétrius dans les plaines à jamais célèbres d'Ipsus, bourg phrygien qui n'a pas laissé de traces sur le sol si souvent ravagé de la Caramanie.

Démétrius, avec tout l'élan de son âge, se jette, suivi de la cavalerie, sur la première ligne des confédérés; il la perce, la dissipe et commet la faute, si souvent fatale à toute époque, de trop insister sur la poursuite; quand il veut revenir sur ses pas pour soutenir l'infanterie aux prises avec la phalange de Lysimaque, il trouve devant lui une barrière : les éléphants de Séleucus lui défendent de passer. Le champ de bataille est clos de ce côté par une haie vivante; Antigone, assailli de toutes parts, n'a plus à compter pour vaincre que sur lui-même. Il a vaincu maintes fois dans des circonstances plus critiques encore : ses troupes alors lui demeuraient fidèles; aujourd'hui, composées en majeure partie de mercenaires et de déserteurs, elles l'abandonnent. Parmi ces bataillons levés à prix d'or, ou détournés de leur devoir par d'adroits émissaires, les uns

s'épouvantent et prennent la fuite, les autres font sans hésiter défection : ils en ont contracté l'habitude.

L'illustre vieillard, plus qu'octogénaire, n'a voulu céder à personne l'honneur de commander dans cette grande journée; il donne ses ordres et combat du haut d'un char de guerre, comme doit le faire tout souverain de l'Asie, fût-il, ainsi que l'était Darius, dans la force de l'âge. Le char royal n'est pas resté caché derrière un rempart d'infanterie; il a porté Antigone au milieu de la mêlée : entouré d'ennemis, accablé d'une grêle de flèches, le père de Démétrius rencontre enfin cette mort du soldat qu'il semble chercher depuis soixante ans. Les vainqueurs n'osèrent refuser à leur héroïque adversaire les honneurs de la sépulture. La guerre civile ignore presque toujours les généreux pardons et assouvit volontiers ses haines sur les cadavres : Antigone était cependant une de ces victimes qu'on ne pouvait, pour peu qu'on eût du sang macédonien dans les veines, livrer aux vautours et aux chiens; la Macédoine, à défaut de l'Asie, eût été révoltée de ce traitement barbare, et, même au quatrième siècle avant notre ère, on comptait avec l'opinion publique.

CHAPITRE VI.

AVENTURES ET MORT DE DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE.

Démétrius ne se laissa pas envelopper dans la défaite dont il était la cause involontaire; poursuivi mollement, il parvint à gagner Éphèse. D'Éphèse il lui fut facile d'aborder aux côtes de l'Attique. Le fils d'Antigone croyait avoir le droit de compter sur l'affection des Athéniens que sa flotte, en des temps plus heureux, était venue délivrer du joug oligarchique : les Athéniens l'avaient alors comblé de plus d'honneurs que n'en recueillit jamais Alexandre. C'était bien peu connaître un peuple capricieux et mobile! Athènes gardait toute sa fidélité pour la victoire sans ailes; on ne lui reprochera jamais d'avoir exagéré le goût des malheureux. Athènes rendit à Démétrius ses galères, sa femme Déidamie; elle interdit au vaincu fugitif l'entrée d'une ville où il aurait apporté la contagion de son infortune.

Repoussé d'Athènes, ce prince, qui fut le grand ingénieur de l'époque, et auquel sa merveilleuse

habileté à diriger les siéges mérita le surnom de Poliorcète, — *le preneur de villes,* — alla, comme un simple pirate, ravager les côtes de la Chersonèse. Il ne lui restait plus pour tout territoire que le pont de ses vaisseaux, car les confédérés se partageaient, en ce moment même, les dépouilles si sujettes à changer de mains d'Alexandre. Cassandre s'attribuait la Macédoine, la Thessalie et la Grèce; Lysimaque ajoutait à la Thrace la Bithynie et quelques autres provinces voisines de l'Hellespont; Ptolémée ne demandait qu'à régner sur l'Égypte, la Cœlé-Syrie, l'Arabie, la Libye et la Palestine : il s'en tenait à peu de chose près au pacte de Babylone. Séleucus, apparu le dernier sur la scène, se montrait le plus exigeant; il réclamait presque intégralement l'opulent héritage d'Antigone. A l'ambition d'un soldat que depuis longtemps maint augure propice et les prédictions réitérées des devins encourageaient à ceindre le bandeau royal, il ne fallait rien moins que l'Asie tout entière, des limites septentrionales de la grande Phrygie aux frontières reculées de l'Inde. Qu'auraient donc gagné Lysimaque et Ptolémée à s'être défaits d'Antigone? Une puissance plus redoutable, plus colossale encore, allait se fonder à la faveur de leur propre victoire.

Lysimaque et Ptolémée unissent sur-le-champ leurs inquiétudes, et, pour gage de sa foi, Ptolémée donne

à Lysimaque sa fille Arsinoé en mariage. Prompt à répondre à ce rapprochement menaçant, Séleucus, de son côté, s'allie à Démétrius. Il épouse, en l'année 299, Stratonice, fille de ce prince et de Phila, qui, veuve de Cratère, en même temps que sœur de Cassandre, avait apporté, du vivant d'Antigone, à son second époux l'inestimable trésor d'une âme façonnée à toutes les épreuves de la politique. De l'existence sans aveu d'un corsaire, Démétrius revient tout à coup à ce rôle de prétendant dont il devait se croire à jamais dépossédé. Il reprend gaiement, et hardiment surtout, sa place parmi ces rois d'un jour qui se disputent à cheval, comme dans la lice d'un tournoi du moyen âge, les débris éparpillés du monde. Démétrius s'empare de la Cilicie, de l'île de Chypre, des villes de Tyr et de Sidon. C'est à la complicité secrète de Séleucus qu'il a dû de pouvoir en quelque sorte renaître; Séleucus n'aura guère à s'applaudir de sa condescendance : il veut vendre à Démétrius cette Cilicie que Démétrius détient déjà; le fils d'Antigone repousse avec hauteur une prétention qui lui semble injurieuse : pour mieux marquer son indépendance, il demande au roi d'Égypte sa fille Ptolémaïs en mariage.

Neuf années se passent; de nouvelles figures commencent à envahir la scène; Pyrrhus fils d'Éacide

a remplacé Cassandre, mort en 298 dans son lit; l'Épire, si l'on n'y prend garde, va ravir le sceptre à la Macédoine. Démétrius intervient à temps : pendant ces neuf années, il ne cesse d'éblouir le monde par les entreprises les plus audacieuses et par les plus étranges retours de fortune. Son activité ne se lasse jamais, sa fécondité d'expédients est inépuisable; je ne vois dans l'histoire que le prince Rupert ou le roi Charles XII, dont la carrière ait été remplie d'autant d'aventures. Ses troupes l'abandonnent, lui reviennent, pour le quitter bientôt de nouveau; il trouve des alliés dans ses ennemis de la veille, des ennemis dans les chefs sur lesquels il se croit le plus en droit de compter; tous finissent par se réunir contre lui. Traité comme un perturbateur du repos public, traqué à outrance par la coalition que son imprudent orgueil a suscitée, Démétrius n'a plus d'autre ressource que de s'en remettre à la clémence de son beau-père. La clémence de Séleucus, ce n'est pas tout à fait Sainte-Hélène; c'est une captivité plus dorée et plus douce : Démétrius, avec son humeur facile, s'en accommode et meurt, à l'âge de cinquante-quatre ans, des excès qui semblent, pour l'honneur de sa mémoire, l'avoir un peu trop aisément consolé des rigueurs de la fortune. « Il se laissa, dit Plutarque, apprivoiser, comme les bêtes, par son ventre. »

Je ne me représente pas tout à fait sous ces traits le grand preneur de villes. Des fouilles récentes ont fait sortir de terre dans l'île de Samothrace une statue mutilée que le ciseau de Phidias ne désavouerait pas, et dont le musée du Louvre a pieusement recueilli les débris. Dans ce corps de femme debout, comme le génie de la navigation, sur le pont d'une trière, nos érudits inclinent à reconnaître le trophée d'une des victoires navales remportées par Démétrius Poliorcète; il me plairait à moi d'y retrouver l'image de l'existence tourmentée et aventureuse du fils d'Antigone. La victoire que nous avons sous les yeux n'est pas une de ces victoires dont la fortune enfle doucement les voiles; c'est une victoire aux prises avec la bourrasque contraire : la fière attitude du torse qui s'élance en avant, le fin tissu de laine collé en quelque sorte sur les formes divines, nous disent assez d'où souffle en ce moment la brise. Voilà certes une barque où l'on fait un hardi et vigoureux usage de ses avirons! Telle fut d'un bout à l'autre la carrière de Démétrius : aussi longtemps que son vaisseau flotta, il lutta contre le vent, lutta contre la marée; l'échouage venu, il s'endormit tranquillement sur la vase.

Plutarque a tort de vouloir comparer Démétrius à Antoine; le lieutenant de César est un géant naïf; Démétrius est un épicurien, dans le sens moderne

que nous attachons à ce mot. Doué de toutes les grâces d'Alexandre, il lui manque le sérieux et la gravité de l'homme d'État. Il appartient bien à cette époque où chacun, suivant l'exemple donné par Alcibiade, ne reconnaît plus de loi que son plaisir. Resté Grec par certaines élégances et par la distinction d'un esprit naturellement délicat, le fils du satrape de Phrygie, le père de la belle Stratonice est devenu tout à fait Asiatique par les mœurs. La polygamie était entré dans les usages de la Macédoine, il en use largement; c'est même une des ressources auxquelles sa politique a le plus volontiers recours. Il épouse successivement Eurydice, veuve du roi de Cyrène, Phila, veuve de Cratère, Déidamie et Ptolémaïs; sa couche s'ouvre en même temps à toutes les courtisanes qu'il trouve sur son chemin : Chrysis, Démo, Anticyre, Lamia le captivent tour à tour. Ses débordements, par malheur, ne s'arrêtent pas là; ils sont tels qu'Athènes, peu prompte sur ce point à s'étonner, finit par s'en émouvoir.

La vertu caractéristique de Démétrius, vertu rare en ce temps, fut sa piété filiale. Démétrius n'a pas seulement pour son père une tendresse profonde; il lui obéit. C'est de la main d'Antigone qu'il reçoit une épouse beaucoup plus âgée que lui, Phila, qui, par son haut mérite, lui tint lieu, pendant de longues années, du génie protecteur dont Socrate prétendait

recevoir les conseils Le jeune et charmant débauché paraît avoir eu, du reste, ainsi qu'à tort ou à raison les chroniques scandaleuses l'ont reproché au brillant régent d'Angleterre, un goût assez étrange pour les beautés déjà sur le retour. Lamia, mieux que toute autre femme, sut maîtriser et retenir dans ses liens ce cœur volage : elle avait, comme Phila, perdu depuis longtemps l'éclat de la jeunesse.

Au point où en sont venues les choses, de l'année 323 à l'année 286 avant notre ère, il ne faut pas se montrer trop difficile dans ses sympathies. Quelle figure sympathique rencontrerions-nous, durant ce demi-siècle d'horreurs et de désordres, si, Eumène mort, nous refusions de nous intéresser à Démétrius ? L'homme qui, malgré sa fantaisie changeante, a pu inspirer à son père Antigone une confiance aussi absolue, à la veuve de Cratère un si touchant attachement, dut posséder le premier des dons qu'on puisse souhaiter à une créature humaine : celui de savoir aimer et de se faire aimer en aimant. Phila ne voulut pas survivre à la perte des espérances de son royal époux : quand elle vit Démétrius sans armée, sans alliés, chassé de la Macédoine par Pyrrhus et par Lysimaque, elle se donna la mort dans la ville de Cassandrie, échappant par le poison au spectacle d'une humiliation qu'elle s'était vainement efforcée de conjurer.

CHAPITRE VII.

MORT VIOLENTE DE LYSIMAQUE, DE SÉLEUCUS, DE PTOLÉMÉE CÉRAUNUS, DE NÉARQUE, DE PYRRHUS.

Aux époques les plus troublées de l'histoire, on a toujours vu le monde, dans son long travail d'enfantement, apporter à ses douleurs et à ses agitations quelques pauses : il faut bien qu'il reprenne haleine. La défaite de Démétrius marque un de ces intervalles. Appelée par l'immense lassitude des peuples, une sorte d'équilibre tend à s'établir entre les forces contraires. La postérité même de ce prince qui a si longtemps promené sa destinée errante de l'Europe en Asie et d'Asie en Europe, nous apparaît assise sur le trône de Macédoine ; le roi de l'Épire, de turbulente mémoire, Pyrrhus, a été contraint de se retirer dans ses États. Une dynastie syrienne, une dynastie égyptienne, se sont également fondées. O la bonne et douce trêve ! Avec quelle volupté le monde la savoure ! Avec quel empressement le laboureur, ramenant ses bœufs sous le joug, retourne

à ses travaux ! Que lui fait le nom de celui qui gouverne, si ce nom signifie la paix ? Tout à coup un nouveau conflit, bien inattendu celui-là, surgit d'alliances princières qui semblaient devoir être, au contraire, un gage assuré de concorde.

On a souvent accusé l'histoire des successeurs d'Alexandre d'être obscure : comment ne le serait-elle pas, au milieu de toutes ces intrigues qui se croisent, de toutes ces mesquines passions qui s'agitent ? L'influence de la femme semblait devoir être moins à craindre dans la société antique que dans la nôtre, puisque la femme y occupait un rang infiniment plus humble, et pourtant cette influence se retrouve à chaque page des sanglantes annales que nous achevons de compulser. C'est elle qui change l'ordre naturel de la succession en Égypte, qui fait monter Ptolémée Philadelphe sur le trône et oblige Ptolémée Céraunus à se réfugier auprès de Lysimaque ; c'est elle qui détermine Lysimaque à faire mourir son fils Agathocle et qui jette dans les bras de Séleucus tous ceux que Lysimaque, à l'instigation d'Arsinoé, s'apprêtait encore à proscrire. Céraunus était frère de la veuve d'Agathocle ; il se trouva ainsi involontairement impliqué dans une querelle de famille, dangereuse partie où chacun apportait sa vie pour enjeu ; il se hâta de passer de la cour peu sûre de Lysimaque à la cour hospitalière de

Séleucus, emmenant avec lui sa sœur Lysandre, les enfants d'Agathocle et le second fils du roi des Thraces, Alexandre.

Lysimaque et Séleucus étaient alors d'un âge qui eût dû leur inspirer le goût du repos : le premier venait d'atteindre sa soixante-dixième année, le second l'avait dépassée de trois ans. Ces deux vieux champions comptaient à cette époque, — en l'année 271 avant Jésus-Christ, — plus de quarante ans de règne. Ni leurs nombreux hivers, ni l'exercice si souvent énervant du pouvoir suprême n'avaient réussi à les refroidir Ils prennent feu subitement, non pas comme deux rois, mais comme l'auraient pu faire deux somatophylaques. On les dirait revenus d'un demi-siècle en arrière, à ces jours de gloire et de jeunesse où Lysimaque chassait le lion dans la Bazarie aux côtés d'Alexandre, où la triacontore royale emportait sur l'Hydaspe Séleucus, réputé alors le plus brillant et le plus valeureux des hétaires. Lysimaque donne le signal des hostilités. Indigné de voir ses ennemis mortels accueillis par un rival dont la puissance déjà trop prépondérante a depuis longtemps le don de l'offusquer, il traverse l'Hellespont à la tête d'une puissante armée, pousse en avant avec une rapidité surprenante et rencontre Séleucus près de Cyropédion, — la plaine de Cyrus ou la plaine de Coros, — sur ces hauts plateaux de

la Phrygie que tant de combattants ont déjà blanchis de leurs os.

Le choc fut terrible; Lysimaque y succomba. Le devin Aristandre lui avait jadis prédit qu'il régnerait, mais qu'il régnerait laborieusement; la prédiction se vérifia de point en point. Le labeur de Lysimaque n'eut, en effet, de terme que la mort; la province qui lui échut dans le grand démembrement de l'année 323 était, de toutes les provinces de l'empire, la plus difficile à garder. Après avoir combattu le roi des Thraces indépendants, Seuthès, et les alliés que Seuthès va recruter au delà de l'Hémus, — nos diplomates diraient aujourd'hui au delà des Balkans, — jusque chez les Scythes, Lysimaque tombe un jour entre les mains d'un autre roi barbare, Dromichætès. Si Dromichætès eût été un Grec ou un Macédonien, la vie de Lysimaque, je le crains bien, n'eût tenu qu'à un fil. Fort heureusement, Dromichætès était un Barbare; voici le langage qu'il tint au lieutenant d'Alexandre : « Tu n'as rien à gagner dans ces expéditions où tu te heurtes à un peuple sauvage, à un pays qu'assiége un long hiver et qui ne produit pas de moissons. Je t'offre mon amitié, elle te sera plus utile que toutes les conquêtes que tu prétends faire. » Lysimaque confessa, nous assure l'histoire, humblement son erreur, rendit à Dromichætès les postes fortifiés qu'il lui avait enle-

vés et rentra dans son camp couronné du diadème qu'il tenait de la générosité de son vainqueur. Le fils de Paul Ier avait le cœur de Dromichætès; il n'eut pas malheureusement sa puissance.

Quand il lui était si difficile déjà de se défendre en Europe, pourquoi Lysimaque ambitionnait-il donc de nouvelles possessions en Asie? Il avait repoussé tour à tour Pyrrhus et Démétrius; il tomba, comme un soldat obscur, sur le champ de bataille de Cyropédion. Son corps, perdu dans la mêlée, eût été probablement la proie des vautours et des chacals, — grand malheur pour un Grec, — si un chien fidèle ne l'eût protégé jusqu'au moment où Thorax de Pharsale le trouva et l'ensevelit.

Le vainqueur de Lysimaque, Séleucus, ajoutait grande foi aux oracles : il n'était pas, à vrai dire, le seul général de son temps qui fût sujet à cette faiblesse. On ne s'étonnera pas qu'imbu d'une semblable croyance, il ait cherché à éviter les lieux où son sort, suivant une prédiction fatale, devait s'accomplir. « Méfie-toi de l'Europe, lui avait dit la Pythie; l'Asie vaut mieux pour toi. » Séleucus eût voulu en savoir davantage. Pressé de questions, l'oracle ajouta : « C'est Argos seule qui te sera funeste : fuis Argos, tu échapperas aux piéges du destin; visite Argos, tu es certain de mourir avant l'heure. » Peu de temps après sa victoire, Séleucus

jugea nécessaire d'aller prendre possession d'un royaume dont le trône demeurait vacant; il traversa l'Hellespont et alla débarquer à Lysimachie, ville fondée par son rival, en l'an 309 avant Jésus-Christ, sur le golfe Mélane, dans la partie de la Chersonèse qui se prolonge vers le sud-ouest. L'imprudent allait, sans s'en douter, au-devant du trépas. Il avait jusqu'alors soigneusement évité tout endroit suspect : la ville d'Agamemnon dans le Péloponèse, celle qu'Amphiloque, fils du fameux devin Amphiaraüs, fonda, dit-on, au quatorzième siècle avant notre ère, dans le golfe d'Ambracie, l'Argos de l'Orestide, une dernière Argos enfin qui, sur les bords de la mer Ionienne, devait son origine à Diomède. Dans la Chersonèse, que pouvait-il craindre? C'était là un pays trop connu pour qu'on y fût exposé à quelque surprise géographique. Séleucus prend terre sans méfiance et se dirige vers Lysimachie.

Heureux mortel! ses soldats lui ont décerné le titre de *Nicator* (le vainqueur). Comblé d'ans et de gloire, il est le plus puissant et le plus fortuné des souverains; seul il survit de tous les anciens lieutenants de l'armée d'Asie, de tous les rois successeurs d'Alexandre. Sur la route, une chapelle à demi ruinée attire ses regards. Quelles mains pieuses ont pu, dans ce lieu à peu près désert, consacrer jadis un autel aux dieux? Séleucus inter-

roge les officiers qui l'entourent; aucun n'est en mesure de le satisfaire; les mieux informés n'ont à ce sujet que quelques notions vagues : l'édifice, prétend-on, ne peut être que l'œuvre des Argonautes, lorsqu'ils se rendirent à Colchos, ou celle des Achéens, quand ils vinrent mettre le siége devant Troie. Faut-il voir dans le nom sous lequel les indigènes le désignent aujourd'hui un souvenir de la nef Argo ou un hommage rendu à la patrie des Atrides? La seule chose certaine, c'est que dans la Chersonèse, on appelle cet endroit et cette chapelle *Argos*. Le mot fatal est à peine prononcé que Séleucus, frappé d'un coup de poignard par derrière, s'affaisse sur ses genoux. L'oracle est accompli : quel a été l'assassin? L'histoire raconte que le fils déshérité de Ptolémée, ce Céraunus à qui son impétueux courage avait valu le surnom que devait porter un jour Bajazet, et qui s'appelait *Céraunus,* comme le sultan turc s'appellera *Ildirim,* c'est-à dire *la Foudre,* ne craignit pas d'immoler à de sourdes rancunes ou à une ambition peu scrupuleuse le vieillard qui, après lui avoir accordé un asile, ne cessait de lui montrer les sentiments d'un père. Céraunus était le fils d'un très-galant homme, d'un héros réputé entre tous pour sa bienveillance, mais il avait, par sa mère Eurydice, du sang d'Antipater dans les veines.

Si Séleucus n'eût été, en ce moment, entouré de conspirateurs, Céraunus aurait probablement payé cher son forfait : Céraunus est, au contraire, proclamé à l'instant le vengeur et le successeur de Lysimaque. Voilà où en était venue, dans l'espace de quelques années, la morale publique ; personne ne s'étonnait de voir un assassin sur le trône. Céraunus ne jouit cependant pas longtemps du fruit de son crime. A la couronne de Thrace il espérait pouvoir joindre bientôt la couronne de Macédoine ; les Gaulois qui se répandaient à cette heure comme un torrent de l'Europe occidentale vers l'Orient, terminèrent brusquement sa carrière : ils taillèrent en pièces son armée, lui tranchèrent la tête et, arborant ce hideux trophée sur le fer d'une pique, le laissèrent exposé au milieu de leur camp.

De l'année 279 à l'année 276 avant Jésus-Christ, la Macédoine, la Thessalie, la Grèce, la Chersonèse de Thrace, furent ravagées par nos barbares aïeux ; puis peu à peu le torrent, divisé en maints filets, s'appauvrit, et le sol inondé qu'abandonnaient les eaux reparut couvert, comme par le passé, de moissons. La terre est, de sa nature, oublieuse : si grandes que soient les calamités auxquelles on assiste, il faut toujours songer que le monde a vu probablement des épreuves plus rigoureuses encore et qu'il y a survécu. L'histoire envisagée de haut

nous apparaît à toutes les époques sous les mêmes traits : ce n'est ni une campagne uniformément fertile, ni une solitude invariablement désolée; c'est une succession infinie de déserts et d'oasis.

Il y a quarante-trois ans qu'Alexandre a disparu du milieu des hommes : où sont ses douze pairs, ces vaillants chevaliers de la Table ronde qui s'assirent jadis à tant de fastueux banquets sous les hautes colonnades de Persépolis et sous les ombrages d'Ecbatane? Le dernier vient de prendre le chemin du Cocyte. Néarque lui-même, qui ne fut ni roi, ni satrape, s'est évanoui brusquement de la scène. Il s'était attaché au parti d'Antigone; il a dû succomber dans la plaine d'Ipsus. Tous, pendant qu'Antipater et Cassandre mouraient de leur mort naturelle, ont péri, — chose étrange à noter, — de mort violente; tous, à l'exception cependant de Ptolémée, que sa philosophie aimable et son caractère bienveillant ont, comme par miracle, préservé de ce sort funeste.

La fatalité d'un siècle implacable ne se contentera pas d'étendre son voile funèbre sur une génération; elle frappera les enfants, comme elle a frappé les pères. Pyrrhus naissait à peine au moment où l'âme d'Alexandre prit si prématurément son vol vers les demeures célestes; nous le verrons se jeter, lui aussi, à corps perdu, dans le tourbillon

où tous ces héros de roman, l'un après l'autre, s'engouffrent. Il n'échappera pas au destin commun : une tuile, lancée du haut d'un toit, le terrasse, et ce roi, jusque-là aussi invulnérable que son aïeul Achille, va tomber dans Argos sous la main d'une vieille femme.

CONCLUSION

Les épisodes dramatiques ne manquent certes pas à la période sanglante que nous venons de parcourir : ces épisodes réussissent rarement à nous émouvoir. Nous sortons d'une trop grande époque; tout nous paraîtra désormais petit et mesquin. N'est-il pas naturel que les rabres étouffent par leur ombrage épais le gazon? Shakespeare et Victor Hugo ont rendu ce mauvais service aux poëtes de leur temps; Napoléon nous a découragés de la gloire militaire. Après ces grands essors, les peuples, comme l'aigle qui est monté trop haut, retombent généralement, les ailes repliées, sur le sol. Si nous ne sommes plus éblouis, avons-nous du moins, par compensation, l'avantage d'y voir clair devant nous? Personne à la fin du quatrième siècle avant notre ère ne mène les nations : il doit être facile de savoir où leur volonté les dirige. Rien n'est plus malaisé, au contraire, et les écrivains qui se sont occupés de l'histoire des successeurs d'Alexandre n'ont pas, si je ne me trompe,

découvert bien clairement vers quel but l'humanité, durant cette période d'éparpillement obscur, tendait de son propre mouvement, ou s'avançait, poussée à son insu par quelque force secrète.

Il est certaines époques qui, sans être particulièrement attachantes, gardent cependant un caractère d'unité qui permet d'y discerner la main et l'action de la Providence. Telles sont les époques remplies par les guerres de race ou par les guerres de religion. Ici toute direction supérieure nous échappe; le monde irrésolu obéit, dans l'abandon complet où le ciel le laisse, au souffle capricieux de la passion humaine; nous ne nous heurtons qu'à des luttes d'ambition personnelle et à des intrigues de sérail. Le démembrement d'Ipsus est repris à nouveau; les rois de Pont, d'Arménie, de Pergame se cantonnent dans des souverainetés indépendantes; les Parthes et les Bactriens relèvent la barrière qu'Alexandre avait abaissée; le monde semble en quelque sorte se rétrécir, et la physionomie de l'univers a changé.

Les poëtes et les orateurs se sont tus; c'est l'heure du désenchantement universel; la Macédoine seule, où règne le descendance de Démétrius Poliorcète, paraît avoir rencontré quelques princes dignes encore du sang généreux dont ils sont sortis. Quant à la Grèce, elle dort sous bonne garde et,

lassée, toute à ses plaisirs, se repose sans regrets apparents des longues agitations qui l'ont épuisée. C'est pourtant elle encore qui, dans cette période d'énervement général, continue de jouer le grand rôle : elle pénètre le monde de son esprit, le peuple de ses colonies industrieuses, lui enseigne sa langue. Quand les Romains, débarrassés de Carthage, traversent l'Adriatique, chemin du lointain Orient, ils trouvent l'hellénisme partout. Eux-mêmes en subiront promptement l'influence, car la Grèce a le don de captiver et de façonner à son image ses vainqueurs. Elle a fait Alexandre; elle fera Cicéron et César, Plutarque et Adrien, Trajan et Marc-Aurèle; je ne répondrais pas qu'elle n'ait eu quelque part au développement moral de Napoléon. Admirable race qui n'a trouvé son égale dans l'histoire que le jour où une langue nouvelle, moins harmonieuse peut-être que celle d'Homère, mais infiniment plus claire et plus précise, a porté la pensée de la France d'une extrémité de l'Europe à l'autre : l'Europe, en moins d'un siècle, est devenue à demi française.

C'est à notre humeur communicative, à notre esprit humain et chevaleresque, que nous devons la place importante qui nous a été faite dans le monde. Ne nous corrigeons donc pas de nos heureux défauts et gardons-nous de croire que le bien

opéré puisse jamais tourner au détriment de la nation qui, négligeant des intérêts égoïstes, a su courageusement l'accomplir. Quant à moi, je ne suis pas de ceux, je l'avoue, qui conseilleraient à la France, dans la crise douloureuse qu'elle traverse, de se désintéresser de tout ce qui ne la touche pas directement ; je n'ai pas, comme tant d'autres, le remords de nos générosités. La France, — un poëte l'avait déjà fait ressortir, — n'a eu d'égal à ses grandeurs que ses adversités : le souvenir de ses œuvres s'est toujours interposé à temps entre elle et ses ennemis. Il faut avoir voyagé dans ces pays où passa notre épée et où la mémoire de nos bienfaits, quoi qu'on en puisse dire, subsiste, pour savoir ce que le monde attend encore de nous; on dirait que l'inquiétude inspirée par nos revers n'a fait que raffermir le sentiment de notre nécessité. Le monde sans la France, ce serait l'univers sans flambeau.

Nous sommes prompts à douter de nous-mêmes, et nous avons toujours montré un fatal penchant à nous calomnier. Ce qui me console, c'est que l'étranger ne nous croit pas. L'Allemagne a reconnu l'*insolente nation* de Guillaume d'Orange sur le champ de bataille de Mars-la-Tour ; on l'étonnerait bien si l'on essayait de la convaincre qu'elle n'eut à combattre ce jour-là que des soldats dégénérés.

« On ne remplace pas Champagne au feu », disaient jadis les uniformes blancs ; personne, que je sache, ne s'est avisé de proposer aux voltigeurs de la garde de laisser à d'autres l'honneur d'attaquer sans canons le village de Ladonchamps. *La pianta uomo* pousse toujours aussi vigoureuse sur ce sol envahi en une heure de surprise. Vivons en paix ! c'est mon vœu le plus cher ; mais que nul pied imprudent ne se hasarde à venir fouler de nouveau nos moissons ! Le Barbare qui voudrait nous ravir ces cultures arrosées de nos sueurs et bien plus encore de nos larmes, n'aboutirait probablement qu'à ce résultat : il obligerait un Napoléon à renaître.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LES FUNÉRAILLES SANGLANTES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

LA FIDÉLITÉ D'EUMÈNE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

LES CRIMES DE CASSANDRE ET L'AMBITION D'ANTIGONE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

ERRATA

Page 37, ligne 27. Au lieu de : ***ne*, lisez :** ***en*.**
Page 72, ligne 8. Au lieu de : ***jorus*, lisez :** ***jours*.**
Page 75, ligne 20. Au lieu de : ***arme*, lisez :** ***armes*.**
Page 85, ligne 6. Au lieu de : ***Célésyrie*, lisez :** ***Cœlésyrie*.**
Page 129, ligne 18. Au lieu de : ***unis*. lisez :** ***insu*.**
Page 140, ligne 23. Au lieu de : ***l'Asie*, lisez :** ***l'Arie*.**
Page 153, ligne 27. Au lieu de : ***uatre*, lisez :** ***quatre*.**
Page 182, ligne 8. Au lieu de : ***Ed'umène*, lisez :** ***d'Eumène*.**
Page 247, ligne 6. Au lieu de : ***rabres*, lisez :** ***arbres*.**


40
Prevesa

